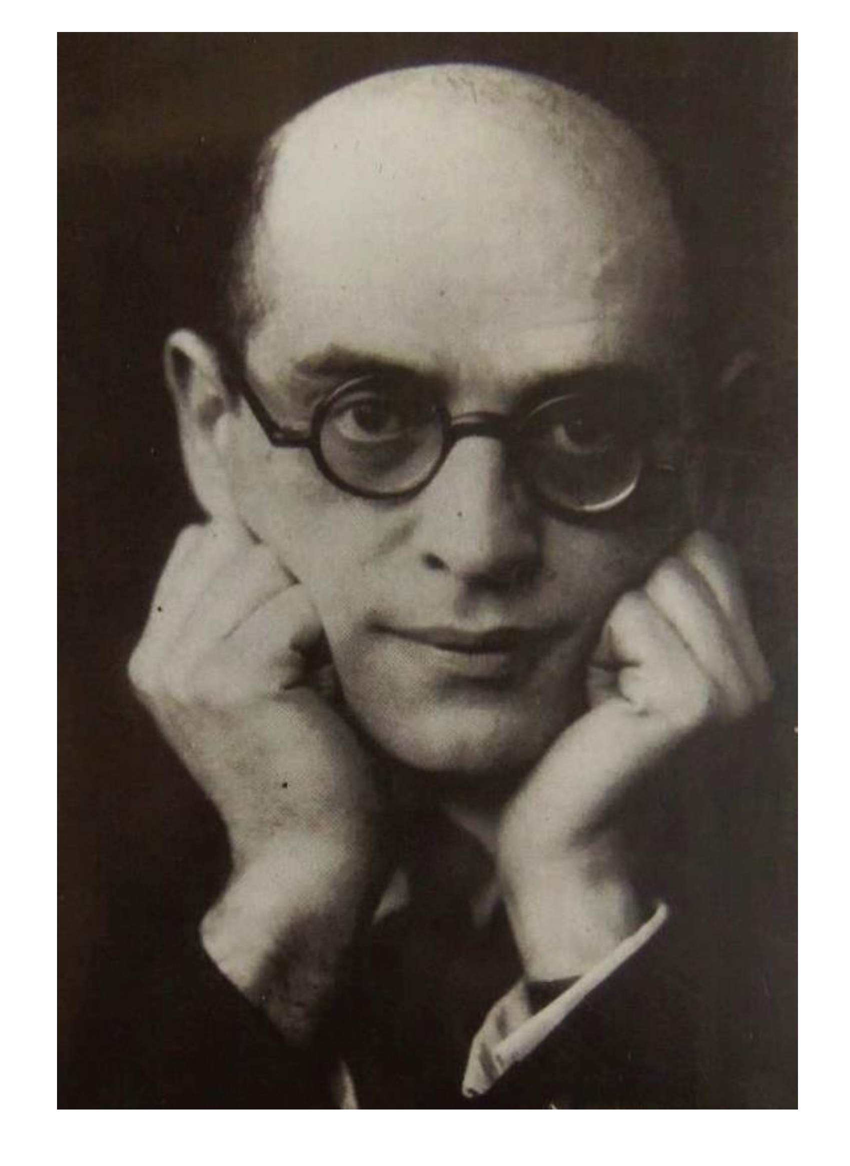
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Leo Perutz

LE MARQUIS DE BOLIBAR

1920
Traduit de l'allemand par
Odon Niox Château (1930)

Table des matières

Avant-propos

Peu de temps avant la guerre franco-allemande mourut à Dillenburg, petite ville de l'ancien duché de Nassau, un gentilhomme, propriétaire foncier, du nom d'Édouard de Jochberg. C'était un étrange vieillard qui éprouvait pour toute espèce de conversation une aversion presque pathologique. Il passait la plus grande partie de l'année sur ses terres. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie que les progrès de la maladie l'obligèrent à transporter de façon définitive sa résidence dans la petite ville.

Aucune des rares personnes qui étaient admises près de lui, ses chiens de chasse et ses chevaux représentant ses compagnons habituels, ne savait que M. de Jochberg était un vieux soldat qui, aux temps de sa jeunesse, avait vécu une partie des campagnes de Napoléon Ier. Personne ne l'avait jamais entendu faire le moindre récit ou la moindre allusion, en ce qui concernait cette partie de son existence. On conçoit que la surprise de tous ceux qui l'avaient connu fut très grande, lorsqu'à sa mort, on découvrit près de son testament, soigneusement classés, ficelés et scellés, une liasse de papiers dans lesquels un premier examen fit bien vite reconnaître les mémoires du lieutenant de Jochberg pendant la campagne d'Espagne.

Les révélations sensationnelles de ces documents éveillèrent dans toute la province de Nassau et dans le grand-duché de Hesse limitrophe un intérêt extraordinaire. Les journaux locaux insérèrent des comptes rendus et des extraits des Mémoires de M. de Jochberg ; des savants réputés

examinèrent les papiers ; les héritiers du défunt, son neveu Guillaume de Jochberg, professeur agrégé à Bonn, et une vieille personne, Mlle d'Hartung, d'Aix-la-Chapelle, furent l'objet, de la part des éditeurs, des sollicitations les plus pressantes. Bref, on ne parla plus que de ces Mémoires, et la guerre qui éclata bientôt après ne réussit pas à faire rentrer complètement dans l'ombre cet événement.

Ces Mémoires jetaient, en effet, une vive clarté sur un chapitre encore très obscur de l'histoire nationale : à savoir, la destruction totale par des guérillas espagnoles des deux régiments de « Nassau » et du « Prince héritier de Hesse ».

Dans les ouvrages spéciaux on ne trouve que très peu d'allusions à cet épisode de la campagne d'Espagne. Auguste Scherbruch, capitaine dans l'armée du grand-duc de Hesse, l'historien militaire bien connu de la période napoléonienne, consacre dans son ouvrage en six tomes, paru chez Langermann, à Halle, « La guerre dans la Péninsule ibérique de 1807 à 1813 », deux lignes et demie à la « tragédie de La Bisbal ». Le docteur Hermann Schwartze, professeur d'histoire au lycée de Darmstadt, qui a fait paraître une étude très remarquable sur la part prise par les troupes hessoises aux campagnes de Napoléon Ier ne signale même pas la destruction totale de deux régiments de la Ligue du Rhin. Elle est également passée sous silence dans les ouvrages moins complets de F. Krauses, de H. Leistikows et de Fischers-Tübingen. C'est dans une étude critique, sans nom d'auteur, issue très probablement de la plume d'un officier badois rentré dans ses foyers, que l'on trouve des détails sur la « Catastrophe de La Bisbal », sans toutefois y rencontrer des renseignements inédits importants. L'ouvrage a pour titre : « Les Troupes de la ligue rhénane en Espagne. Une contribution à l'étude de la stratégie de l'inconscience. » (Éditions Taube,

Carlsruhe, 1826). Un seul nom s'y trouve mentionné, celui du commandant des deux régiments, que nous rencontrerons dans les souvenirs du lieutenant Jochberg, le colonel de Leslie.

Dans l'autre camp les récits sont évidemment plus complets. Parmi les travaux essentiels dont j'ai pu disposer, je dois citer ceux du colonel de l'État-Major général Don Silvio Gaeta, qui arrive à cette conclusion que le désastre subi à La Bisbal par les troupes de la Ligue rhénane constitue, dans l'histoire de la campagne, un événement décisif qui exerça une influence déterminante sur les opérations ultérieures du général Cuesta. Simon Ventura, pharmacien de son état, qui, en plus d'une biographie de sainte Marie de Pazzis, d'un « Manuel pour les amateurs de champignons », et d'une tragédie, « La Fête des tulipes », que notre goût moderne trouve un peu trop ampoulée, a aussi écrit une histoire de La Bisbal, sa ville natale, où il se montre, dans les grandes lignes et dans les détails, très bien documenté sur le cours purement extérieur des événements. Le Père d'Orosco lui aussi, dans son ouvrage devenu aujourd'hui presque introuvable : « Los jefers de la guerilla en las Asturias », signale l'anéantissement des deux régiments ; mais le livre est rempli d'erreurs grossières et contient de graves lacunes.

En somme, tous ces ouvrages auxquels il faut ajouter les autres études historiques en langue espagnole n'apportent aucune contribution à la disparition, sans laisser de trace, des deux régiments allemands. Ce sont les papiers recueillis dans la succession du lieutenant Jochberg qui ont fait la lumière sur les étranges événements qui ont eu pour conclusion finale la tragédie de La Bisbal.

Si le récit du lieutenant Jochberg est exact, l'anéantissement du régiment de Nassau, événement dont l'histoire militaire de tous les temps n'offre aucun exemple, a été l'œuvre de ses officiers, œuvre consciente, dont on peut dire qu'elle fut méthodiquement conduite ! Il est bien difficile d'ajouter foi à une pareille affirmation : en dépit du succès qu'ont, de nos jours, les explications de nature mystique, et les concepts de psychose de suicide ou de transmission de volonté par suggestion. Les professionnels des sciences historiques accueilleront certainement avec scepticisme les Mémoires du lieutenant Jochberg. Ils trouveront trop romanesque son récit et je suis le dernier à leur en vouloir. Quelle valeur critique peuvent-ils reconnaître à un homme qui a la conviction d'avoir rencontré en Espagne le Juif errant ?

*

Les Mémoires du lieutenant Jochberg ont été écourtés de près des deux tiers de leur contenu initial. On a dû sacrifier tout ce qui ne se rapportait pas directement au sujet, et en particulier une description des combats autour de Talavera et de Torrès Vedras, la peinture de la danse du bâton à La Bisbal, des hors-d'œuvre et des digressions dans les domaines de la politique, de la philosophie et de l'histoire littéraire, une étude de critique artistique des précieux tableaux que renferme l'Hôtel de Ville de La Bisbal, et enfin, une démonstration fastidieuse des relations de parenté unissant la famille Jochberg et celle du capitaine comte Schenk de Castel-Borckenstein. On a ainsi privé le lecteur d'un grand nombre de récits curieux relatifs à l'histoire de l'époque, mais l'épisode lui-même est conté avec plus de méthode et de vigueur.

Et maintenant la parole est au lieutenant Jochberg, pour narrer les événements étranges dont il a été l'acteur, pendant l'hiver de 1812, dans la ville de La Bisbal, au milieu des montagnes des Asturies.

La promenade matinale

Vers huit heures, dans la matinée, nous aperçûmes enfin les deux clochers tout blancs de la cité de La Bisbal. Nous étions trempés jusqu'aux os, moi, mes quinze dragons et l'adjudant-major du régiment, le capitaine Eglofstein, qui nous avait suivis pour négocier avec l'alcade.

La veille, notre régiment avait dû soutenir un violent combat avec les guérillas et leur colonel Saracho, que nos gens, je ne sais pour quelle raison, appelaient la « fosse à tanner », peut-être à cause de sa figure aux traits grossiers. Dans la soirée, nous avions réussi à tailler les rebelles en pièces, à les faire refluer dans leurs forêts et nous avions failli nous emparer de la « fosse à tanner », à qui sa goutte imposait une allure particulièrement lente.

Nous avions dû installer notre bivouac en pleins champs, au grand ennui de mes dragons qui se plaignaient amèrement de ne pas avoir, après une journée pareille, de la paille sèche pour passer la nuit. En manière de plaisanterie je leur promis à tous qu'une fois à La Bisbal, ils auraient des lits à plumes et des rideaux de soie ; cela les mit en joie.

En ce qui me concerne, je passai une partie de la nuit avec Eglofstein et Donop, sous la tente du colonel. Nous bûmes du vin chaud et jouâmes au pharaon, pour le distraire. Mais il n'arrêtait pas de nous parler de sa défunte femme ; nous dûmes laisser les cartes et l'écouter. Il nous était difficile de ne pas nous trahir, car dans tout le régiment de Nassau, il n'y avait pas un officier qui n'ait été, plus ou moins longtemps, l'amant de Françoise-Marie.

Le matin, à cinq heures, je me mis en route avec Eglofstein et mes dragons.

— Prenez garde aux guérillas, me cria le colonel.

Ce service faisait partie de ce que l'on appelait les missions « de fatigue », mais comme j'étais le plus jeune officier du régiment, je devais chercher les occasions de me distinguer.

La route était libre et les insurgés nous laissèrent tranquilles. Nous trouvâmes sur le chemin les cadavres de deux mulets. Près du petit village de Figuerra, nous vîmes deux Espagnols morts, qui s'étaient traînés jusque-là ; l'un d'eux appartenait à la bande de Saracho, l'autre portait l'uniforme du régiment de Numancia et tous les deux avaient sans doute recherché l'abri du village et de l'obscurité, lorsque la mort était venue leur barrer la route.

Nous trouvâmes le village de Figuerra complètement désert ; les paysans, avec leurs troupeaux de moutons, avaient gagné la montagne. Dans le cabaret cependant, derrière le village, se tenaient trois ou quatre Espagnols, des isolés de la bande de la « fosse à tanner », qui, à notre approche, décampèrent en vitesse. Arrivés à la lisière de la forêt, ils nous lancèrent, comme des possédés, leur cri : « Muerte a los Franceses », mais sans tirer un seul coup de fusil. L'un de mes dragons, le caporal Thiele, leur cria : « Dans la vie éternelle, Amen, tas de boucs ! », car il croyait, Dieu seul sait pourquoi, que les mots : Muerte a los Franceses signifiaient en français : « Que Notre-Seigneur Jésus soit loué ! »

En arrivant à La Bisbal, nous trouvâmes l'alcade qui nous attendait avec toute la junte et quelques bourgeois, devant la porte de la ville. Comme nous mettions pied à terre, il

vint à notre rencontre et nous souhaita la bienvenue avec les paroles de circonstance en pareille occasion. La ville était bien disposée pour les Français, dit-il, car les guérillas du colonel Saracho avaient causé aux habitants de graves dommages, allumé partout des incendies et emporté les animaux des paysans. Un très petit nombre de personnes malintentionnées avaient réussi à se fixer dans la ville. Il nous pria d'épargner la ville, car lui et ses compatriotes avaient le vif désir de s'employer de leur mieux à satisfaire les braves soldats du grand Napoléon.

Eglofstein répondit brièvement que lui-même ne pouvait faire aucune promesse, la situation qui serait faite à la ville dépendant uniquement des décisions du colonel. Puis il se rendit sur-le-champ, accompagné de l'alcade et du secrétaire, à l'Hôtel de Ville, pour y faire établir les billets de logement. Les civils qui, la tête découverte, avaient assisté à l'entretien, silencieux et angoissés, se retirèrent et se rendirent en hâte dans leurs maisons, auprès de leurs femmes.

Je plaçai une garde à la porte de la ville. Puis j'entrai dans une posada, c'est-à-dire une auberge, située en dehors des murailles, sur la route, pour y prendre une tasse de chocolat chaud, que l'aubergiste s'empressa de préparer, et y attendre l'arrivée du régiment.

Après avoir déjeuné, je me rendis au jardin, car j'étais incommodé par l'odeur de poisson frit qui remplissait l'étroite cuisine. Le jardin, d'étendue médiocre, était mal entretenu ; il n'y poussait, dans le plus grand désordre, que des oignons, de l'ail, des citrouilles et des fèves ; la bonne odeur de la terre humide, après la pluie, me fit du bien. Le jardin était attenant à un grand parc, dans lequel se dressaient des figuiers, des ormeaux et des noyers ; un sentier étroit, bordé

d'ifs, conduisait à travers des pelouses de gazon, à un vivier, et à l'arrière-plan se dressait une maison blanche, dont le toit d'ardoise, mouillé par la pluie, avait déjà attiré mon attention, sur la route.

J'entendis derrière moi les pas de mon caporal, sortant de l'auberge. Il paraissait furieux et s'adressant à moi d'un ton très exalté :

— Mon lieutenant, s'écria-t-il, le matin de la soupe avec de la mauvaise farine, à midi de la soupe, le soir du pain et de l'ail. Voilà notre ration depuis des semaines. Si l'un d'entre nous se permettait, sur la grande route, de réquisitionner quelques œufs chez un paysan, cela lui valait le conseil de guerre. Mais vous nous avez dit : À La Bisbal, la table sera servie, le meilleur vin sera mis à rafraîchir, et dans chaque marmite on ajoutera un bon morceau de lard. Et voilà que…

— Eh bien ! Que vous a-t-on servi ?

— Des harengs, à un sou la douzaine, s'écria le caporal furieux, la main tendue vers moi.

Il brandissait un petit aiglefin comme les paysans espagnols ont coutume d'en mettre dans leurs bouteilles de vinaigre.

— Thiele ! lui dis-je en plaisantant, on lit dans la Bible : Que tout ce qui vit et remue soit votre nourriture. Pourquoi ce poisson vous répugnerait-il ?

Le caporal s'apprêtait à me faire une réponse indignée, mais sur le moment il ne trouva rien de particulièrement adapté à ma citation du texte sacré. Puis, tout d'un coup, il mit un doigt sur sa bouche ouverte et me saisit par le poi-

gnet. Il venait d'apercevoir un spectacle qui lui faisait oublier sa colère.

— Mon lieutenant ! dit-il à voix basse, il y a là-bas un homme qui se cache.

Je me jetai aussitôt à terre et rampai, sans bruit, jusqu'à la haie du jardin.

— Quelqu'un des guérillas, chuchota le caporal près de moi, là-bas sous le bosquet.

Effectivement j'aperçus, à dix pas de moi environ, un homme accroupi entre les touffes de lauriers. Il n'avait ni sabre, ni fusil ; s'il portait des armes, elles étaient cachées sous ses vêtements.

— Là-bas, un autre. Puis là. Et encore un ! Mon lieutenant, ils sont plus de douze. Quel dessein diabolique les a réunis en ce lieu ?

Derrière les tiges des ormes et des noyers, dans les massifs d'ifs et les bosquets, sur le gazon, partout je découvrais des hommes couchés ou accroupis. Mais aucun d'entre eux ne semblait nous avoir aperçus.

— Je cours à la maison pour donner l'alarme, me dit à voix basse le caporal. Les guérillas ont ici leur tanière ou leur quartier général. Certainement la « fosse » n'est pas loin.

À ce moment parut, arrivant par la porte de la maison, un vieillard, à la haute stature, couvert d'un manteau de couleur sombre et bordé de velours ; la tête inclinée, il descendait lentement les marches du perron.

— Je parierais que c'est lui qu'ils guettent, dis-je doucement en tirant mon pistolet.

— Ces bandits veulent le tuer, murmura le caporal.

— Si je franchis la haie, suivez-moi et courez au milieu d'eux, dis-je.

Et au même instant, derrière un tas de sable, un homme se leva et se dirigea vers le vieillard.

Je levai mon pistolet et visai, mais immédiatement j'abaissai le bras. Nous fûmes alors les témoins du spectacle le plus étrange qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Un frère de ma mère est médecin dans l'asile d'aliénés de Kissingen et tout enfant je lui rendais visite. Eh bien, vraiment, c'est dans le jardin de cet asile que je me crus transporté. L'homme, en effet, s'arrêta à un pas derrière le vieillard, se découvrit et s'écria d'une voix forte :

— Monsieur le Marquis de Bolibar ! Bien le bonjour, Excellence !

Et au même instant, derrière une statue de grès, apparut, portant le costume des muletiers, un homme de taille élevée à la tête chauve ; en sautillant, il se posta près du vieil homme, s'arrêta, s'inclina et d'une voix chantante :

— Mes respects, monsieur le Marquis, dit-il. Puissiez-vous vivre mille ans !

Mais le plus étrange, c'est que le vieillard poursuivait sa route et semblait ne rien voir et ne rien entendre. Il était maintenant près de moi ; je pouvais voir son visage. Il me parut doué, à un point extraordinaire, d'un pouvoir d'immobilité et de rigidité. Ses cheveux étaient complètement blancs, son front et ses joues très pâles. Ses yeux étaient dirigés vers le sol et je n'oublierai jamais les traits audacieux et effrayants de son visage.

Et à mesure qu'il avançait, de tous les côtés sortaient de leurs cachettes, l'un après l'autre, du bosquet, des arbres, des bancs, des êtres qui semblaient jouer à la poupée ; certains mêmes sautèrent des branches et tous s'arrêtaient sur sa route et lui criaient :

— Votre très obéissant serviteur, monsieur le Marquis de Bolibar !

— Bonjour, monsieur le Marquis, comment Votre Grâce se porte-t-elle ?

— Monseigneur, je vous présente mes respectueux hommages.

Mais le Marquis avançait toujours, en silence, au milieu des laquais qui tourbillonnaient autour de lui, comme des mouches attirées par un plat de miel ; il ne tentait nullement de s'arracher à ces compliments fastidieux ; son visage restait immobile, comme si tout ce bruit et toutes ces salutations ne le concernaient pas, mais s'adressaient à une autre personne.

Le caporal et moi nous contemplions, la bouche ouverte, cet étrange spectacle. Entre temps, nous vîmes sortir d'une petite cabane un garçon de faible taille, tout ébouriffé, qui, marchant à pas comptés, alla vers le vieil homme, s'arrêta, se dressa sur la pointe des pieds, comme une poule juchée sur un tas de fumier, et s'écria en mauvais français :

— Tiens, mon cher Bolibar ! Que je suis heureux de vous rencontrer !

Mais le Marquis n'honora d'aucun regard cet homme qui se donnait l'allure d'être son meilleur ami. Solitaire, paraissant plongé dans une profonde méditation, le vieillard se di-

rigea vers sa maison, gravit les marches du perron et disparut dans l'obscurité de l'entrée de la demeure, aussi silencieux qu'à son arrivée.

Nous nous relevâmes et fixâmes les yeux sur les laquais qui, bras dessus, bras dessous, en petits groupes, fumant et bavardant, rentraient derrière leur maître.

— Eh bien, dis-je en m'adressant au caporal, que signifie tout ceci, par le diable ?

Il réfléchit un instant :

— Ces Espagnols de la grande noblesse sont ainsi faits, dit-il ; tous remplis de gravité et de tristesse.

— Ce Marquis de Bolibar doit être un grand fou et ses gens en profitent pour rire à ses dépens. Viens, nous allons rentrer à l'auberge. Le tenancier nous dira pourquoi le jardinier, le cocher, les valets d'écurie et les laquais du Marquis de Bolibar le saluent aussi cérémonieusement sans recevoir aucun remerciement.

— Sûrement, ils devaient fêter aujourd'hui le nom de son saint patron, dit le caporal. Mais si vous voulez revenir au cabaret, mon lieutenant, allez-y seul ; je reste dehors, je ne veux pas remettre les pieds dans cette souricière. La nappe de la table me rappelle notre étendard après l'assaut de Talavera et il y a sur le sol assez de fumier pour fertiliser tous les champs espagnols, depuis Pampelune jusqu'à Malaga.

Il resta devant la porte et je me rendis près du patron de la posada, que je trouvai en train de faire frire dans l'huile des croûtons de pain.

Sa femme, près de l'âtre, cherchait à ranimer des tisons sur lesquels elle soufflait à l'aide d'un vieux canon de fusil.

— À qui appartient la maison, là-bas ? demandai-je.

— À un excellent homme, répondit l'aubergiste, sans interrompre son travail. À l'homme le plus riche de toute la province.

— Je pense bien que la maison n'a pas été construite pour des oies ou pour des boucs. Quel est le nom de son propriétaire ?

L'homme me regarda d'un air méfiant.

— À Son Excellence le très noble seigneur Marquis de Bolibar, dit-il enfin.

— Le Marquis de Bolibar, dis-je. Un noble gentilhomme, entiché de ses titres ?

— Qu'allez-vous penser ? Le meilleur et le plus bienveillant des hommes, malgré son illustre origine. Un véritable chrétien, celui-ci, et pas fier du tout ; au porteur d'eau qu'il rencontre sur la rue il rend son salut avec autant de cordialité que s'il s'agissait de notre vénérable pasteur lui-même.

— Mais, répliquai-je, il ne paraît pas avoir tous ses esprits. J'ai entendu raconter que les gamins des rues courent derrière lui, en lui faisant des niches et en l'appelant par son nom, pour se moquer de lui.

— Señor caballero ! s'écria l'aubergiste, pendant que son visage exprimait l'étonnement et l'effroi. Qui vous a raconté une pareille histoire ? Figurez-vous bien qu'il n'est pas dans toute la province d'homme plus raisonnable. De tous les villages des environs, les paysans accourent chez lui, pour lui demander conseil, qu'il s'agisse de leur bétail, de leurs femmes ou des impôts écrasants qu'ils subissent.

Ces paroles de l'aubergiste s'accordaient difficilement avec la scène dont j'avais été le témoin dans le jardin. Je revoyais la figure étrange et tourmentée de cet homme, au moment où il croisait la troupe bruyante de ses laquais bavards, sans parvenir à les éloigner. Je me demandai si je devais raconter à l'aubergiste ce que j'avais vu. Mais à ce moment j'entendis résonner l'éclat des trompettes et le choc des sabots ; puis la voix du colonel devint très nette et je m'empressai de rejoindre la route.

Le régiment arrivait. Les grenadiers, couverts de sueur et de boue, à la fin de cette longue étape, avaient rompu les rangs et s'étaient assis à gauche et à droite sur les bas côtés de la route. Les officiers mettaient pied à terre et réclamaient leurs ordonnances. Je me portai vers le colonel et fis mon rapport.

Le colonel ne m'écoutait que d'une oreille distraite. Il observait la région et songeait aux améliorations que l'on pourrait apporter aux lignes de défense ; il construisait déjà, en esprit, des terrassements, des bastions, des chambres de mine et des réduits pour la défense de la ville.

Le capitaine Brockendorf se tenait, avec quelques officiers, près de la charrette à bœufs qui avait transporté les bagages des officiers. Je m'approchai de lui et narrai l'étrange promenade matinale du Marquis de Bolibar. Il m'écoutait en secouant la tête d'un air sceptique. Mais le lieutenant Gunther, assis près de lui sur un seau de campagne, s'écria :

— On trouve fréquemment parmi les gentilshommes espagnols les types les plus étranges. Ils ne sont jamais rassasiés du plaisir d'entendre leurs noms ronflants, qui sont d'une telle longueur qu'il faut pour honorer leurs tombes une

couronne avec une triple rangée de roses. Ils prennent plaisir à entendre, la journée entière, leurs laquais leur donner tous leurs titres. Lorsque je cantonnai à Salamanque chez un certain Comte de Veyra…

Il se mit à raconter une histoire, à propos d'événements dont il avait été le témoin chez un Espagnol entiché de noblesse. Mais le lieutenant Donop l'interrompit :

— Bolibar ? N'as-tu pas dit Bolibar ? Mais notre pauvre Marquise portait ce nom.

— En effet, c'est exact, s'écria Brockendorf. Et il m'a raconté une fois que sa famille avait des terres dans la région de La Bisbal.

Dans notre régiment avait servi, en qualité de volontaire, un jeune gentilhomme espagnol, un de ceux, en très petit nombre, que les idées de liberté et de justice avaient enflammés et qui avaient embrassé la cause de la France et de l'Empereur. Il s'était complètement brouillé avec sa famille et n'avait fait connaître son nom véritable et son origine qu'à deux ou trois de ses camarades. Mais les paysans espagnols l'appelaient « la Marquise », à cause de sa faible taille et de son allure efféminée, et nous lui donnions nous aussi ce titre. La nuit précédente, au cours d'un combat avec les guérillas, il avait trouvé la mort et nous l'avions enterré dans le cimetière du petit village de Bascara.

— Il n'y a pas de doute, dit Donop, – votre Marquis de Bolibar, Jochberg, est un parent de notre Marquise. C'est notre devoir d'informer ce vieil homme, avec tous les ménagements possibles, de la mort de notre brave camarade. Voulez-vous accomplir cette mission, Jochberg, puisque vous connaissez déjà le Marquis ?

Je saluai et accompagné d'un de mes soldats je me rendis à la maison du gentilhomme, tout en réfléchissant aux termes que j'emploierais pour m'acquitter le mieux possible de cette tâche ingrate.

Entre la maison et la route il y avait un mur, mais à beaucoup d'endroits il était renversé, si bien qu'il était très facile de le franchir. En approchant de l'immeuble, j'entendis un fracas de voix où l'on distinguait facilement des plaintes, des accusations, et des injures. Je frappai à la porte.

Le bruit s'arrêta aussitôt et une voix demanda :

— Qui est là ?

— Des gens pacifiques, répondis-je.

— Mais qui ?

— Un officier allemand.

— *Ave Maria purissima !* Ce n'est pas lui, dit une voix pleine de tristesse. On ouvrit la porte pour me laisser entrer.

Je me trouvai dans un vestibule et je vis les laquais, le cocher, les jardiniers et tout le reste de la domesticité en proie à l'indignation et à la consternation. Le petit homme ébouriffé qui, tout à l'heure, dans le jardin, avait interpellé le Marquis en lui disant : « Eh bien, mon cher ami Bolibar ! », était là aussi et, de son pas de maître à danser, il s'avança vers moi. La passion le rendait rouge comme une écrevisse et il se présenta à moi comme le maître d'hôtel et l'intendant de Sa Grâce, M. le Marquis.

— Je désirerais parler au Marquis lui-même, dis-je.

Le maître d'hôtel respira bruyamment et porta les deux mains à sa tête.

— Monsieur le Marquis ? dit-il, la voix tremblante. Oh, Dieu secourable, Dieu secourable !

Il me fixa un instant, puis reprit :

— Monsieur le lieutenant ou monsieur le capitaine ou ce que vous voudrez, Sa Grâce, M. le Marquis, n'est pas là.

— Comment ! Pas là ? m'écriai-je d'un ton sévère. Il y a une demi-heure, je l'ai vu de mes propres yeux dans son jardin.

— Il y a une demi-heure, certes ; mais pour le moment, il a disparu. Et il se tourna vers un homme qui traversait le vestibule et lui cria :

— Pasqual ! Es-tu allé voir dans les écuries ? Ne manque-t-il pas un cheval ?

— Non, Señor Fabricio. Ils sont tous là.

— Les chevaux de selle aussi ? L'alezan Capitan et l'aubère San Miguel ? Et la jument Hermosa est-elle dans l'écurie ?

— Ils y sont tous, reprit le garçon. Il n'en manque aucun.

— Dans ce cas, que Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints nous viennent en aide. Il est arrivé un malheur à notre maître, il a disparu.

— Quand avez-vous vu M. le Marquis pour la dernière fois ? questionnai-je.

— Il y a une demi-heure, dans sa chambre à coucher où il se tenait devant son miroir. Et d'après ses instructions je devais à chaque instant me précipiter dans son appartement et lui demander des nouvelles de sa santé. – Comment, Votre Grâce, Monsieur le Marquis, a-t-elle passé la nuit ? devais-je dire ou bien demander, comme si j'étais un de ses amis de Madrid : Que le ciel te vienne en aide, Bolibar, comment te trouves-tu ici ? Je dus répéter plusieurs fois ces questions, pendant qu'il se tenait devant le miroir et contemplait son image.

— Et ce matin, dans le jardin ?

— M. le Marquis a eu toute la matinée une conduite bizarre. Il nous donna l'ordre à tous de nous cacher dans le bosquet et de lui crier son nom dans les oreilles. Dieu seul peut savoir quelle était son idée, car il ne fait jamais rien sans avoir une intention précise.

Pendant ce temps, le jardinier et ses aides reparurent sur le seuil de la porte. Le maître d'hôtel me laissa et courut vers eux :

— Vous êtes encore là ? Allez tirer l'eau du vivier et tout de suite.

Et tourné vers moi, il soupira :

— Que Dieu nous permette de l'enterrer chrétiennement avec les honneurs qui lui sont dus, si nous le trouvons au fond de la pièce d'eau.

Je quittai la maison et fis à mes camarades le récit de ce que j'avais vu. Pendant que nous discutions ces événements, un officier blessé et que l'on transportait sur un brancard, nous croisa :

— Bolibar ? s'écria-t-il soudain. Qui a parlé du Marquis de Bolibar ?

L'officier portait l'uniforme d'un régiment étranger, mais je le connaissais bien. C'était le lieutenant Rohn, des chasseurs du Hanovre, avec lesquels j'avais, l'été dernier, pendant deux semaines, partagé mon cantonnement. Il avait reçu une balle dans la poitrine.

— C'est moi, dis-je. Qu'y a-t-il pour le Marquis de Bolibar ? Vous le connaissez ?

Il me regarda, les traits remplis d'effroi. Ses yeux étaient brûlants de fièvre.

— Hâtez-vous de le prendre, cria-t-il, d'une voix forte, ou bien il vous fera tous périr.

La « fosse à tanner »

Deux jours après son arrivée dans le couvent de Santa Engracia que nous avions, aussitôt après notre occupation de La Bisbal, transformé en hôpital, le lieutenant des chasseurs du Hanovre de Rohn mourut de sa blessure. Pendant son agonie, notre colonel et le capitaine Eglofstein le questionnèrent minutieusement sur les circonstances de sa rencontre avec la « Fosse à tanner » et le Marquis de Bolibar. Il n'avait pas toujours sa pleine connaissance, mais ses révélations nous donnèrent des précisions suffisantes sur l'entrevue qui avait eu lieu, la nuit qui succéda à notre combat avec les guérillas, dans la chapelle de Saint-Roch, au milieu du bois de Bascara, entre la « Fosse à tanner », le Marquis de Bolibar et le capitaine anglais William O'Callaghan. Son récit nous renseigna de façon complète sur le caractère et sur les aptitudes du Marquis de Bolibar et sur ce que nous pouvions attendre de ce dangereux adversaire de la France et de l'Empereur.

Le lieutenant de Rohn avait été envoyé par le commandant de son régiment à Forgosa, au quartier général du maréchal Soult ; il était chargé de transmettre les feuilles d'appel au sous-inspecteur qui avait refusé de payer la solde. Mais à ce moment, la zone entre le 4e corps du maréchal Soult et la brigade du général d'Hilliers, à laquelle appartenaient les chasseurs du Hanovre, se trouvait entre les mains des insurgés qui occupaient également la ville de La Bisbal et ses environs ; le lieutenant de Rohn se vit ainsi dans l'obligation d'éviter les grandes routes et d'utiliser les sen-

tiers forestiers qui serpentaient dans la montagne jusqu'à Forgosa.

Arrivé à cette partie de son récit, le lieutenant de Rohn se répandit en plaintes amères contre le trésorier de l'armée ; il aurait bien voulu pouvoir arracher à leurs confortables ronds de cuir tous les commissaires de guerre, tous les dresseurs de plans de l'État Major et autres barbouilleurs de papier et les précipiter sur les durs rochers des montagnes espagnoles. Ils apprendraient bien vite à mieux traiter les troupes. Il manquait toujours quelque chose au régiment ; aujourd'hui des chaussures, demain des cartouches ; n'avaient-ils pas dû un jour utiliser, à la place de gabions, des tonneaux à eau de jardins. À ce moment il se perdit complètement dans son récit et en vint à parler de la solde ; il se plaignit amèrement de ce qu'un lieutenant à l'intérieur reçût chaque mois vingt-deux thalers, et en campagne dix-huit seulement. – Junot est complètement fou ! s'écria-t-il dans l'ardeur de la fièvre que lui causait sa blessure. Est-il possible qu'il commande encore un corps d'armée ! Évidemment il est brave ; en plein combat, il s'empare d'un fusil et fait le coup de feu.

Ici Eglofstein l'interrompit pour lui poser une question. Le lieutenant se calma aussitôt et revint à son compte rendu.

Le soir du deuxième jour de son voyage, il avait, en compagnie de son ordonnance, traversé le bois de Bascara. Pendant qu'ils se frayaient un chemin à travers les branchages touffus, dans un terrain difficile où les chevaux étaient plus nuisibles qu'utiles, ils entendirent des coups de fusil et le bruit d'un combat qui se livrait entre nous et les guérillas, sur la grande route, à proximité. Rohn modifia immédiatement sa route et gravit directement la pente, de fa-

çon à se trouver en sûreté à l'intérieur de la forêt. Quelques minutes plus tard, une balle perdue l'atteignait dans le dos. Il tomba et pendant quelque temps perdit connaissance.

En revenant à lui, il se trouva sur son cheval où son ordonnance l'avait attaché avec deux courroies. Ils avaient presque atteint le sommet de la forêt ; mais le bruit du combat était maintenant très proche et l'on pouvait distinguer les voix, les commandements brefs, les malédictions et les cris des blessés.

Au sommet de la colline il y avait une chapelle à moitié brûlée ; elle était consacrée à saint Roch et se trouvait dans une clairière. C'est là que s'arrêta l'ordonnance avec les chevaux ; le lieutenant avait perdu beaucoup de sang et l'on pouvait craindre de le voir succomber d'un moment à l'autre. Le soldat expliqua que s'ils continuaient ils tomberaient fatalement aux mains des Espagnols ; il descendit le lieutenant de son cheval et le porta dans la chapelle. Rohn, en proie a d'horribles souffrances et très affaibli par la perte de son sang, se laissa faire. Le soldat gravit les marches de la chapelle, le plaça sur le sol, l'enveloppa dans son manteau et le recouvrit de bottes de paille. Il lui mit son bidon entre les mains, déposa près de lui deux pistolets chargés, qu'il recouvrit également de paille. Puis il s'éloigna avec les deux chevaux, après avoir adjuré le lieutenant de rester bien tranquille, sans bouger, et lui avoir promis de ne pas s'éloigner et de ne pas l'abandonner, quoi qu'il arrive.

Entre temps, l'obscurité était venue ; les coups de feu et le bruit avaient cessé. Pendant quelques heures tout fut calme et le lieutenant s'apprêtait à passer la tête à travers la lucarne pour appeler son ordonnance ; il croyait que tout danger avait cessé. Mais à ce moment précis il entendit des

voix et aperçut des lueurs de flambeaux qui se rapprochaient de la chapelle.

Il vit tout de suite que c'était des guérillas et se replongea dans ses bottes de paille. À travers les fentes du parquet de bois sur lequel il était couché, il pouvait voir les Espagnols transporter leurs blessés dans l'église. L'un d'eux monta les marches et jeta aux autres des bottes de paille. Le lieutenant retenait son souffle, car il craignait d'être découvert et mis à mort sur-le-champ.

Mais l'Espagnol ne s'aperçut pas de sa présence et redescendit les escaliers, pour panser les blessés. Il allait de l'un à l'autre avec ses instruments, mais jamais encore le lieutenant n'avait vu un chirurgien s'acquitter de ses fonctions avec autant de rudesse et de négligence.

— Que fais-tu là, assis comme Job sur son fumier ! – criait-il à l'un des blessés ; et à un autre qui se lamentait et se plaignait d'être sur le point d'entrer dans le repos éternel, il jetait cette apostrophe méprisante :

— Fou que tu es, le bonheur éternel ne s'obtient pas à si bon compte. Tu te figures qu'il suffit d'avoir un trou dans le ventre, pour gagner le ciel.

— Qu'as-tu pour moi dans ta pharmacie ? gémit un autre blessé. De la graisse de singe ou d'ours ? De la fiente de corbeau ?

— Pour toi, j'ai un *Pater noster* et rien d'autre, répondit le chirurgien d'un ton irrité. Tu as trop de trous. Et en se penchant vers un autre, il murmura : Oui, la mort est une païenne ; pour elle pas de jour férié. Les guerres rendent les cimetières bossus, je l'ai toujours dit.

— Ne vas-tu pas t'occuper de moi ? cria un blessé dans un coin.

— Eh ! tu peux bien attendre ton tour. Je te connais, il te faudrait un emplâtre sur chacune de tes petites piqûres de puce. Je voudrais bien que la balle soit allée au diable, je n'aurais pas à m'occuper de toi.

À l'intérieur, les guérillas avaient allumé du feu. Des sentinelles avaient été posées et un officier de ronde allait de l'une à l'autre. Autour du feu, les insurgés faisaient le cercle ; ils pouvaient bien être cent cinquante ou même davantage ; beaucoup dormaient et certains fumaient leurs cigarettes de papier. Ils portaient des uniformes et des armes qu'ils avaient pris aux Français. On pouvait voir sur l'un des guêtres de fantassin, sur l'autre un long sabre de cuirassier, sur un troisième des bottes de cavalier. Près de la chapelle se trouvait un chêne-liège ; on avait cloué sur sa tige une image représentant la Vierge et l'Enfant Jésus ; devant cette image, deux Espagnols priaient à genoux. Un officier anglais, un capitaine des fusiliers du Northumberland, se tenait appuyé sur son épée et fixait les yeux sur le feu ; dans son manteau écarlate, avec les plumes blanches de sa coiffure, il apparaissait, au milieu des guérillas en haillons, comme un ducat d'or parmi de méchantes petites pièces de cuivre. (D'après la description de Rohn, ce ne pouvait être que le capitaine William O'Callaghan qui, nous l'avons déjà vu, avait reçu du général Blake la mission d'organiser les guérillas de la région et de rétablir la discipline parmi elles.)

Pendant ce temps, le chirurgien avait fini son travail dans la chapelle ; il sortit et se rapprocha du feu. C'était un petit homme, replet, avec une tunique brune, des culottes courtes, de couleur bleue, des chaussettes déchirées, mais au

col les insignes du grade de colonel. Et au moment où la flamme du foyer lui éclaira le visage, le lieutenant reconnut que c'était la « fosse à tanner » lui-même, qui, à l'intérieur, venait de panser les blessés, avec une méprisante cruauté. Sur la tête il portait une calotte de velours avec des broderies d'or. Le lieutenant reconnut aussitôt l'ancien bonnet de nuit du maréchal Lefèvre ; ce bonnet était célèbre dans toute l'armée. Il était tombé, avec les autres bagages du maréchal, dans les mains des insurgés et le maréchal furieux avait mis aux arrêts ses officiers d'ordonnance et tous ceux du convoi.

La « fosse à tanner », pour les réchauffer, approchait ses mains du feu. Il y eut un moment de silence ; seuls les blessés gémissaient. L'un d'eux, endormi, proférait en rêve des malédictions et les deux Espagnols, à genoux devant l'image, murmuraient des prières.

Le lieutenant Rohn expliqua qu'à ce moment il eut à lutter contre une fatigue épuisante et une envie de dormir presque irrésistible, malgré la soif qui le brûlait et la proximité de l'ennemi ; ce furent les appels des sentinelles qui le ranimèrent. Il jeta un regard à travers la lucarne et vit le Marquis de Bolibar qui passait de l'obscurité du bois dans la zone éclairée par le foyer.

Le lieutenant Rohn fit de lui la description suivante : il avait la barbe et les cheveux blancs. Son nez était légèrement recourbé et ses traits avaient quelque chose de sauvage et d'effrayant. Malgré tous ses efforts, le lieutenant Rohn ne put pas dire exactement pourquoi.

— Le voilà ! – s'écria la « fosse à tanner », en retirant les mains du feu. – Monsieur le Marquis de Bolibar, dit-il en se tournant vers l'officier anglais. Je vous demande pardon, Monsieur le Marquis – et ce fut une révérence maladroite

jusqu'à terre – d'avoir troublé votre repos nocturne, mais vous ne m'auriez probablement plus trouvé demain dans la région et j'ai à vous transmettre certaines nouvelles extrêmement importantes qui intéressent votre famille.

Le Marquis fit un mouvement soudain de la tête et fixa la « fosse à tanner ». Son visage était devenu pâle, mais le feu projetait sur ses joues une lueur rouge.

— Seriez-vous parent, Monsieur le Marquis, du général de division de Bolibar qui, il y a deux ans, commandait le deuxième corps espagnol ? – demanda le capitaine anglais, sur un ton déférent.

— C'est mon frère, répondit le Marquis, sans quitter des yeux la « fosse à tanner ».

— Il y a eu dans l'armée anglaise un officier portant votre nom qui, à la bataille d'Acre, réussit à enlever le parc d'artillerie des Français.

— C'était mon cousin, dit le Marquis, sans quitter des yeux le colonel, comme s'il s'attendait de sa part à une attaque ou à une surprise, à laquelle il fallait prêter la plus grande attention.

— La famille de Monsieur le Marquis a donné à plusieurs armées des officiers très distingués, dit le colonel. Et même dans l'armée française servait, il y a peu de temps encore, un neveu du Marquis.

Le Marquis ferma les yeux :

— Est-il mort ? demanda-t-il doucement.

— Il a fait une belle carrière, dit le colonel en riant. Il est passé lieutenant, malgré ses dix-sept ans. J'ai aussi un fils

dont j'aurais fait volontiers un soldat, mais il est bossu et n'est bon que pour le couvent.

— Est-il mort ? demanda le Marquis. Il se tenait debout, immobile, mais son ombre se promenait et faisait à la lueur du foyer des bonds fantastiques, comme si c'était elle, cette ombre, et non pas le vieillard qui fût suspendue, remplie d'angoisse et d'incertitude, aux lèvres du sinistre colonel.

— Dans l'armée française, dit ce dernier en haussant les épaules, il y a beaucoup de races réunies : des Allemands et des Hollandais, des Napolitains et des Polonais. Pourquoi n'y aurait-il pas eu aussi un Espagnol ?

— Est-il mort ? cria une fois de plus le Marquis.

— Mort ! Oui. Et pour l'heure il fait la course, en enfer, avec le diable ! jeta le colonel, avec un rire de joie sauvage, auquel les arbres de la forêt firent un écho sinistre.

— J'étais près de sa mère, à sa naissance, dit le Marquis doucement, le visage soucieux. Je l'ai tenu sur les fonts baptismaux. Mais dès sa plus tendre enfance, il fut volage, comme l'ombre sur le mur. Que Dieu lui accorde le repos éternel.

— C'est le diable qui le lui accordera dans son enfer, lui jeta le colonel d'un ton méchant et méprisant.

— *Amen*, dit le capitaine anglais, sans que l'on puisse savoir s'il terminait ainsi la prière du Marquis ou la malédiction du capitaine.

Le Marquis s'approcha du chêne-liège et s'inclina jusqu'à terre devant l'image de la Vierge. Les deux Espagnols qui venaient de prier se relevèrent et lui cédèrent la place.

— Je ne puis vraiment, dit le colonel en s'adressant au capitaine, me targuer d'aucune descendance noble. Ma mère était une servante et mon père raccommodait des souliers. Aussi, j'ai servi mon roi et la Sainte Église, car tous ne peuvent pas être des gentilshommes.

— Tu le sais bien, mon Dieu, que nous, misérables hommes, ne pouvons pas vivre sans péché ! – priait le Marquis, devant l'image de la Mère divine.

— Comme vous devez le savoir, Monsieur le capitaine, dit le colonel d'un ton amer et méprisant, toute notre noblesse, le Duc d'Infantado, le Marquis de Villafranca, les deux Comtes d'Orgaz, le père et le fils, le Duc d'Albuquerke, tous sont partis pour Bayonne et ont payé leurs hommages au nouveau roi Joseph.

— Tu n'as pas oublié, mon Dieu, continuait le Marquis, que même parmi tes douze apôtres, il y eut un parjure et un filou.

— Oui, ce sont nos Grands d'Espagne qui, les premiers, sont allés à Bayonne pour trahir leurs serments, contre espèces sonnantes. Et pourquoi pas ? Les pièces d'or françaises sont-elles plus mauvaises que les doublons espagnols ?

— Saint Augustin est devenu hérétique et tu lui as pardonné. M'entends-tu, mon Dieu ? Paul a persécuté l'Église et Mathias est devenu un avare à genoux devant l'argent, Pierre a fait trois faux serments, à tous tu as pardonné. M'entends-tu, mon Dieu ? – priait le Marquis d'une voix exaltée.

— Mais ils n'échapperont pas au châtiment éternel ! Ils sont perdus et l'enfer les attend. Les flammes, le feu, les étincelles, le feu en haut, en bas, tout autour, le feu éternel ! Et le colonel poursuivait sa harangue sauvage, sur un ton

triomphant, en fixant d'un air inspiré les ténèbres de la nuit, comme si, dans le lointain, derrière les sombres forêts, il avait vu flamber les éternelles flammes de l'enfer.

— Prends pitié de lui, mon Dieu, et donne-lui la lumière éternelle !

Le lieutenant Rohn, caché sous la paille, fut le témoin horrifié et angoissé de cette supplication. Car le Marquis ne se contenta pas de s'humilier devant Dieu ; il en vint aux paroles de colère, aux menaces, comme s'il voulait le convaincre par des arguments décisifs de son bon droit.

Puis le Marquis se releva et marcha sur le colonel. Des plis nombreux barraient son front ; ses lèvres tremblaient et dans ses yeux brillaient une ardente colère.

Le colonel simula son étonnement de le voir encore là.

— Monsieur le Marquis, dit-il, il est déjà tard et si vous désirez présenter vos hommages demain, de bonne heure, au commandant des troupes françaises.

— Assez ! cria le Marquis, dont le visage parut plus effrayant encore. Le colonel se tut aussitôt. Les deux hommes s'affrontaient silencieusement. Leurs ombres seules se déplaçaient de-ci de-là, poussées par les soubresauts de la flamme, et dans la chaleur de la fièvre, il semblait au lieutenant Rohn que la haine sauvage qui dressait ces deux hommes l'un contre l'autre se reflétait silencieusement dans ces ombres désordonnées.

Mais tout à coup on entendit l'appel simultané des sentinelles et l'on vit s'approcher du foyer, en courant, un homme qui sortait de la forêt ; dès que le colonel l'aperçut, il oublia sa dispute avec le Marquis de Bolibar.

— *Ave Maria purissima !* – bredouilla le messager hors d'haleine, car c'est le salut habituel en Espagne et l'on peut chaque jour l'entendre des centaines de fois dans les rues ou dans les maisons.

— *Amen*. Elle a conçu sans péché ! répondit d'un ton impatient le colonel. Tu arrives seul ? Où est le Père ?

— Le Père a mangé un boudin chaud qui lui a donné la colique.

— La malédiction soit sur son âme, son corps et ses yeux, hurla le colonel. Pour pas grand-chose, chez un tripier, on achèterait plus de cœur que ce qu'il possède. Il a peur, voilà sa maladie !

— Il est mort, le Père, j'en puis témoigner sur la foi du serment, dit le messager. Je l'ai vu transporter sur une civière dans sa chambre.

Le colonel se passa les deux mains dans les cheveux et commença à jurer avec tant de violence que le ciel aurait bien dû lui tomber sur la tête. La colère le rendait plus rouge qu'une brique au four.

— Mort ? rugit-il, et il respira bruyamment. Avez-vous entendu, capitaine, le Père est mort !

L'officier anglais gardait le silence et fixait les yeux dans le vide. Tout autour du foyer, les guérillas s'étaient dressés et, enveloppés dans leurs grands manteaux, prêtaient l'oreille.

— Et bien ? questionna le capitaine.

— J'ai fait au général Cuesta, sur mon épée, le serment de garder la ville ou de mourir. Nos plans étaient soigneuse-

ment dressés et déjà en voie d'exécution, et voilà le moment que choisit le Père pour disparaître.

— Vos plans étaient mauvais, – dit tout à coup le Marquis de Bolibar, – ils vous auraient valu à chacun un bon trou dans la tête, rien de plus.

Le colonel jeta au Marquis un regard rempli d'indignation :

— Que savez-vous de nos plans ? Je n'ai pas fait battre le tambour dans les rues.

— Le Père Ambrosius m'a fait appeler, lorsqu'il a vu la mort s'approcher, dit le Marquis. C'est à moi qu'il avait confié le soin d'exécuter sa mission. Mais vos plans sont mauvais, et je vous le dis en face, colonel Saracho, vous ne comprenez rien à la conduite de la guerre.

— Mais vous y comprenez quelque chose, vous, Monsieur le Marquis, je m'en doute. Vous ne feriez de la ville qu'une bouchée.

— Vous avez enterré, au milieu de sacs de sable, un sac de poudre sous les murs de la ville et vous avez prévu une mèche pour l'allumage. C'est le Père qui devait, la nuit, y mettre le feu de façon à faire une brèche.

— Parfaitement, interrompit le colonel. Il n'y a pas d'autre moyen de prendre le bastion. La ville elle-même se moque des plus gros canons ; comme vous avez pu le lire dans les chroniques, elle a été construite, il y a plus de cinq mille ans, par les efforts réunis du roi Hercule et de Jacob.

— Vos connaissances historiques sont remarquables, mais vous n'avez pas pensé, colonel Saracho, que les Français, dès leur arrivée, emprisonnent tous les moines. Demain

ils enfermeront les moines dans leur couvent ou dans une église ; devant la porte ils placeront un canon bien bourré, avec une mèche allumée et ne laisseront entrer personne. Avez-vous pensé à cela, colonel Saracho ? Même si le Père avait réussi à s'évader, qu'auriez-vous fait ? Vous avez devant vous le régiment de Nassau au complet et une partie du régiment de Hesse et vous commandez à une poignée de vagabonds, sans aucune éducation militaire, dont aucun ne veut obéir et qui veulent tous commander.

— Vraiment ! Vraiment ! – s'écria le colonel d'un ton d'impatiente colère. – Mes gens sont habiles et courageux ; nous aurions bel et bien mis en pièces tous ces colosses allemands.

— Êtes-vous si certain de votre affaire ? – demanda le Marquis. – Dès que la détonation se produira, la générale battra dans toutes les rues de La Bisbal et les Allemands courront à leurs pièces d'artillerie. Deux salves et votre assaut est arrêté net. N'avez-vous pas songé à cela, colonel Saracho ?

Le colonel ne sut que répondre et se contenta de se ronger les ongles.

— Et même si un petit nombre de vos hommes réussissaient à pénétrer dans la ville, continua le Marquis, vous recevriez des coups de feu de tous les coins, de tous les carrefours, des fenêtres grillagées et des soupiraux des caves. Les civils de La Bisbal sont de plus en plus gagnés à la cause française. Vos guérillas ont pillé leurs caves et brûlé leurs oliviers. Et récemment ils ont fusillé deux jeunes gens de La Bisbal qui avaient refusé de se joindre à eux.

— En effet, dit un des guérillas, la ville est contre nous. Les civils nous font une sale tête ; les femmes nous tournent le dos et les chiens cherchent à nous mordre.

— Et les cabaretiers nous vendent du vinaigre, grogna un autre.

— Mais, intervint le capitaine, il est extrêmement important pour nous, du point de vue militaire, de tenir La Bisbal. Si les Français y restent, ils peuvent, toutes les fois que les troupes du général Cuesta bougeront, les attaquer de flanc ou par derrière.

— Mais le général Cuesta doit nous envoyer des renforts, objecta le colonel. Il dispose des régiments Princesa et Santa Fé et du demi-régiment de cavalerie Saint Jago. Il doit…

— Il ne vous enverra ni un homme ni un cheval de charrette. Il se trouve lui-même dans l'embarras et vous connaissez le proverbe : un boiteux vient rarement au secours d'un autre boiteux. Que faut-il donc faire, monsieur le colonel ?

— Puis-je vous le dire, ne le sachant pas moi-même ? répondit le colonel, d'un ton irrité et en contemplant ses doigts.

Mais les guérillas, tout autour, commencèrent à faire du bruit, en voyant leur commandant aussi indécis. Certains dirent que la guerre étant finie il ne leur restait plus qu'à rentrer dans leurs foyers. D'autres firent des objections, et crièrent qu'ils ne voulaient pas revenir chez eux pour porter le bois dans leur maison et allumer le feu à la place de leurs femmes. Un certain guérilla courut même vers son âne et commença à le seller, comme s'il voulait sur-le-champ rejoindre son village.

Dans ce tumulte on entendit bientôt la voix du Marquis de Bolibar :

— Si vous voulez m'écouter, colonel, je puis vous donner un conseil.

À peine de Rohn, dans sa cachette, eut-il entendu ces paroles qu'il fut saisi une fois de plus de l'angoisse inexplicable qu'il avait ressentie en contemplant pour la première fois le visage et les yeux du Marquis de Bolibar. Sans se soucier du danger qu'il courait d'être découvert, il passa la tête à travers la lucarne de façon à ce qu'aucune partie de l'entretien ne puisse lui échapper. Sa soif et ses souffrances s'étaient apaisées et il n'avait d'autre pensée que celle de la destinée qui le poussait à surprendre et à contrecarrer les projets du Marquis.

Au début, les guérillas, qui discutaient la question de savoir s'il valait mieux continuer le combat ou se disperser, faisaient un tel tumulte que le lieutenant ne put rien distinguer des explications données à ses voisins par le Marquis de Bolibar. Mais au bout de quelques minutes, le colonel, jurant et sacrant, finit par faire régner le silence le plus complet.

— Continuez, je vous en prie, Monsieur le Marquis ! – dit le capitaine avec la plus grande courtoisie. – L'attitude du colonel lui-même était complètement modifiée ; on ne discernait plus chez lui ni haine, ni mépris, ni hostilité ; respectueux et même soumis, il se tenait immobile et tous les trois, lui-même, le capitaine anglais, et le lieutenant Rohn attendaient avec impatience les explications du Marquis.

Signaux

Arrivé à cette partie de son récit, le lieutenant Rohn fit une description de l'aspect terrifiant de cette réunion nocturne qui avait laissé dans son esprit le souvenir le plus profond. Il montra le colonel qui, à même le sol, tel un mauvais génie, jetait des brindilles dans le feu, pour lutter contre le froid très vif de la nuit, et levait la tête vers le marquis qu'il ne quittait pas des yeux ; puis il parla de l'officier anglais qui écoutait avec la plus grande attention, sans trahir sur les traits de son visage la moindre émotion, et sans remarquer que son manteau écarlate avait glissé de ses épaules jusqu'à terre. Les guérillas se pressaient autour du feu, certains pour mieux entendre, d'autres à cause du froid. Le chêne-liège lui-même, avec l'image de la Vierge, avait été à moitié déraciné par l'orage et penchait vers le sol comme s'il voulait lui aussi saisir les paroles du Marquis. Il semblait au lieutenant, que l'angoisse et la fièvre tenaillaient, que Dieu lui-même et la Vierge étaient en train de s'allier aux guérillas et de prendre part à leur complot.

Au centre, le Marquis de Bolibar exposait à l'assistance ses projets sanguinaires.

— Renvoyez vos hommes dans leurs foyers, colonel Saracho, ordonna-t-il. Vous leur direz de revenir à leurs champs, à leurs vignobles, à leurs étangs et à leurs écuries. Cachez vos canons et vos barils de poudre et attendez le moment où nous serons plus forts que les Allemands.

— Et quand sonnera-t-elle, cette heure ? questionna le colonel, en secouant la tête d'un air sceptique et en soufflant sur le feu.

— Bientôt, répondit le Marquis. Je vous trouverai alors un allié. Vous aurez ainsi un appui dont vous ne pouvez vous faire aujourd'hui aucune idée.

— Si c'est à l'Empecinado que vous faites allusion, grogna le colonel en se relevant, il se tient pour le moment avec ses guérillas près de Campillos, je vous préviens que cet homme est mon ennemi et qu'il ne viendra pas à mon aide.

— Ce n'est pas de lui que je veux parler. Les civils de La Bisbal, voilà vos futurs alliés. Ils se soulèveront pendant la nuit et tomberont sur les Allemands.

— Les gros ventres et les tonneaux de graisse de La Bisbal, s'écria le colonel qui, dans un geste de colère et de déception, se laissa de nouveau choir à terre, ne songent la nuit, près de leurs femmes, qu'aux moyens de nous donner à nous et à la patrie un Judas Iscariote.

— Je les obligerai à sortir de leurs lits et à se révolter, reprit le Marquis en levant une main menaçante dans la direction de la ville qui reposait là-bas dans la vallée. La révolte se produira, n'en doutez pas. Mes plans sont préparés et mon corps et mon âme sont les gages du succès de mon entreprise.

Tous les trois se turent un instant et fixèrent le feu, plongés dans leurs réflexions. Les guérillas chuchotaient entre eux, le vent mugissait dans les arbres et faisait tomber les gouttes de pluie des branches et des feuilles.

— Et que devons-nous faire ? questionna le capitaine.

— Attendez mes signaux. J'en donnerai trois. Au premier vous rassemblez vos gens, occupez les routes, mettez les canons en position et faites sauter les deux ponts sur l'Alkar. Mais tant que je n'aurai pas donné le signal, il est indispensable que les Allemands se croient en sécurité.

— Continuez, continuez, s'écria le colonel.

— À mon deuxième signal, vous commencez immédiatement à faire tomber sur la ville des boulets, des bombes et des grenades. Puis vous vous emparerez des premières lignes de défense.

— Et ensuite ?

— C'est alors que la révolte se déclenchera et lorsque les Allemands auront à lutter contre tous les civils mutinés, je donnerai le troisième signal et vous commanderez l'assaut.

— C'est bon, dit le colonel.

— Et les signaux ?

Le capitaine sortit son carnet de notes.

— Connaissez-vous ma maison de La Bisbal ? demanda le Marquis au colonel.

— La maison devant la porte de la ville ou celle avec des têtes de Sarrasins dans la rue des Carmélites ?

— La maison de la rue des Carmélites. Vous verrez sortir du toit de cette maison une fumée noire et épaisse. On fera brûler de la paille mouillée, ce sera le premier signal.

— La fumée de paille mouillée, répéta le capitaine.

— Lorsque, la nuit, dans le silence, vous entendrez jouer, dans La Bisbal, les orgues du couvent Saint-Daniel, ce sera le deuxième signal.

— Les orgues du couvent Saint-Daniel, et le capitaine nota ces mots. Et le troisième signal ?

Le Marquis réfléchit un instant, puis, s'adressant à Saracho :

— Donnez-moi votre couteau, colonel.

Le colonel sortit un large poignard, avec un manche d'ébène sculpté, du genre de ceux que l'on appelle en Espagne des langues de bœuf.

Le Marquis le saisit.

— Lorsqu'un messager, dit-il, vous rapportera ce poignard, vous commanderez l'assaut. À ce moment précis, ni avant, ni après, le succès dépend de votre ponctualité, colonel Saracho.

Sous le toit de la chapelle, le lieutenant de Rohn, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, avait le sang aux joues et les battements de son cœur résonnaient comme des coups de marteau. Il connaissait les trois signaux qui devaient provoquer l'anéantissement de la garnison de La Bisbal. Et il savait que le succès de l'entreprise ne dépendait plus du colonel, mais bien de lui-même.

— Il y a quelques détails encore à préciser – intervint l'officier anglais, en mettant son carnet dans sa poche. Les Allemands peuvent très bien se rendre compte de l'intérêt qu'il y aurait pour eux à s'emparer de la personne du Marquis de Bolibar. Dans ce cas, nous aurions le temps de nous fatiguer dans l'attente des signaux.

— Les Allemands ne prendront jamais le Marquis de Bolibar. Ils verront un mendiant aveugle qui vendra des cierges bénits devant la porte des églises, ou bien un paysan qui apportera au marché des œufs, des fromages et des châtaignes. Cherchez à me reconnaître dans le sergent qui place les sentinelles devant la poudrière, ou dans le dragon qui conduit à l'abreuvoir le cheval du commandant du régiment.

L'Anglais se mit à rire.

— Votre visage, dit-il, n'est pas de ceux que l'on oublie facilement. Je me fais fort, Monsieur le Marquis, de vous reconnaître sous n'importe quel déguisement.

— Vraiment, dit le Marquis, qui se mit à réfléchir. Il garda quelque temps le silence. – Connaissez-vous bien, dit-il, le général Rowland Hill ?

— J'ai eu plusieurs fois l'honneur de rencontrer le général Rowland Vicomte Hill de Hawkstone ; la dernière fois, il y a quatre mois, à Salamanque, où je faisais quelques achats, à proximité de son quartier général. – Mais que cherchez-vous à terre, Monsieur le Marquis ?

Le Marquis s'était penché jusqu'au sol. En se relevant, il avait sur les épaules le manteau écarlate de l'officier anglais. Tout d'abord le lieutenant Rohn n'observa rien de spécial et il fallut la stupéfaction de l'Anglais pour que son attention soit éveillée.

Le visage du Marquis de Bolibar avait pris tout d'un coup un aspect totalement nouveau, qui le rendait absolument méconnaissable. Pour la première fois de sa vie, Rohn apercevait ces joues maigres, barrées de mille rides, ces yeux mobiles, qui passaient sans arrêt d'un objet à l'autre, cette bouche dure et ce menton puissant qui décelait de l'énergie

et une volonté inébranlable. Et il vit le visage changer, s'animer, la bouche s'ouvrir, et entendit ces paroles prononcées lentement d'une voix nasillarde :

— La prochaine fois que vous tomberez sur une artillerie aussi puissante, capitaine…

L'Anglais saisit violemment le Marquis par les épaules et lança un juron que le lieutenant ne comprit pas.

— Quel comédien de l'enfer vous a donné cet art diabolique ? s'écria-t-il. Si je ne savais pas que Lord Hill est incapable de prononcer un mot d'espagnol. – Rendez-moi donc mon manteau, il fait diablement froid !

Les guérillas se mirent à rire, en voyant l'étonnement et le dépit de l'Anglais, mais l'un d'eux se signa et dit en jetant un regard peureux sur le Marquis :

— Notre gracieux maître, le Marquis, a bien d'autres talents. Donnez-lui deux mesures de sang, douze livres de chair, et un sac d'os, il vous fabriquera un homme, Chrétien ou Maure, à volonté.

— Croyez-vous encore, Monsieur le capitaine, dit le Marquis en reprenant son visage habituel, que les Allemands me prendront, si je suis bien décidé à leur échapper ? Aujourd'hui même, au moment de la prière du soir, je franchirai la Puerta del Sol et personne ne m'arrêtera.

— Je voudrais bien savoir quels vêtements vous aurez lorsque nous donnerons l'assaut, dit le capitaine ; car j'ai bien peur qu'on ne vous maltraite, si on ne vous reconnaît.

— Je ne demande rien, dit le Marquis, si ce n'est d'être enterré sans être identifié et de perdre avec la vie le nom qui pour toujours est voué à la honte et au mépris.

La flamme du foyer déclinait. Le vent devenait humide et froid ; derrière les sombres forêts un jour pâle commençait à poindre.

— La gloire que votre projet ne manquera pas… reprit le capitaine d'un ton incertain, en regardant le feu qui s'éteignait.

— La gloire ? l'interrompit d'un ton courroucé le Marquis. Vous devriez savoir, Monsieur le capitaine, que la gloire ne s'acquiert pas dans les combats et les batailles. Je méprise la guerre qui nous oblige à toujours faire le mal. Et je pense qu'il y a plus de gloire pour un valet de ferme qui cultive son champ que pour les généraux et les grands chefs. Car, de ses pauvres mains, il fait fructifier la terre que nous nous acharnons, pendant la guerre, à souiller et à ravager.

Tous se turent, autour du foyer éteint, et regardèrent avec effroi et étonnement, pleins de respect cependant, cet homme qui méprisait la guerre et qui cependant n'hésitait pas à assumer les missions les plus sanglantes, pour expier la souillure qu'un membre de sa famille avait infligée à son nom.

— Je suis soldat, dit le colonel après un long silence. Et ce n'est qu'après le succès de votre entreprise que je discuterai avec vous de la gloire que la guerre procure à un soldat valeureux. Car je vous reconnaîtrai, alors, Monsieur le Marquis.

— Si vous me reconnaissez, soyez pitoyable et ne prononcez pas mon nom, car il est déshonoré à tout jamais. Que votre regard m'évite et que je puisse, ignoré de tous, poursuivre mon chemin. Et maintenant, adieu.

— Allez, dit le capitaine, et que le Ciel vous protège.

Pendant que le Marquis s'éloignait le colonel se tourna vers le Marquis et dit, à demi-voix :

— Je doute que le Marquis de Bolibar…

Il s'arrêta de parler, car le Marquis s'était retourné.

— Vous tournez la tête, en entendant prononcer votre nom, Monsieur le Marquis, s'écria le colonel en riant bruyamment ; je pourrai donc vous reconnaître.

— Vous avez raison et je vous remercie. Je dois habituer mes oreilles à ne plus entendre mon nom.

Il est évident que c'est à ce moment que vint au Marquis l'idée, à l'exécution de laquelle je devais assister le lendemain dans son jardin, sans en comprendre le sens. Pendant ce temps, le lieutenant Rohn restait dans sa cachette rempli d'angoisse et d'impatience. Il savait que lui seul pouvait conjurer le désastre qui menaçait, à La Bisbal, le régiment de Nassau. Il ne devait même pas attendre le moment où son serviteur le délivrerait de sa cachette et le conduirait à La Bisbal. Et il était angoissé à la pensée que le Marquis pouvait atteindre la ville avant lui et disparaître incognito dans la foule, pour y mettre à exécution ses effroyables projets.

Le colonel donna enfin le signal de la dislocation. Les guérillas se levèrent et s'empressèrent, les uns d'évacuer les blessés de la chapelle, les autres de bâter les mulets et de charger les paniers à provisions, les outres de vin et les paquetages. Certains chantaient, d'autres se disputaient ; les mulets firent entendre un lugubre hennissement, les conducteurs jurèrent et, au milieu de tout ce tumulte, le capitaine anglais avait suspendu sa marmite de campagne au-dessus du foyer pour préparer le thé de son déjeuner. Sur la tige de l'arbre qui supportait l'image de la Vierge, le colonel avait

accroché une lanterne et un miroir et se rasait hâtivement, jetant un regard tantôt sur la glace, et tantôt sur la madone, faisant alterner ainsi sa toilette et la prière.

La neige sur les toits

Le même jour, à l'heure du rosaire ou de la prière du soir, le Marquis de Bolibar avait franchi, sans difficulté, la Puerta del Sol. Personne ne l'avait reconnu et, dans la foule des porteurs d'eau et des marchands de poisson, des vendeurs d'huile ou d'épices, des tisserands et des frères convers, qui se pressaient le soir, devant la porte de l'église, pour y réciter l'Angélus et y saluer des visages amis, il aurait pu se perdre comme l'anguille en eau trouble, mais le destin en avait décidé autrement avec lui ; il lui était réservé de découvrir notre secret, le secret qui nous liait tous les cinq par la chaîne des souvenirs communs. Notre secret qui était aussi celui de la morte, de Françoise-Marie, secret que nous tenions étroitement renfermé dans nos cœurs et que nous eûmes l'imprudence de mêler à nos bruyantes conversations, dans cette nuit où, parce que la neige recouvrait les toits, nous avions abusé du vin d'Espagne, pour tromper le mal du pays.

Le muletier qui se trouvait présent, dans un coin de ma chambre, avec, à la main, une couronne de roses, et qui avait tout entendu, il fallait le faire disparaître.

Nous le fîmes fusiller contre un mur de la ville, sans autre forme de procès et sans même lui permettre de se confesser. Nul d'entre nous ne se douta, à ce moment, que c'était le Marquis de Bolibar qui tombait, ensanglanté, sous nos balles, dans la neige épaisse. Et personne non plus ne se doutait de l'effroyable suggestion dont il avait, avant de mourir, envoûté nos volontés.

*

Ce soir là, je commandais la garde à la porte de la ville. Vers six heures, je désignai les patrouilles de nuit qui avaient pour consigne de faire en une demi-heure le tour des fortifications. Mes sentinelles tenaient leurs carabines chargées sous leur manteau ; immobiles et muettes, on aurait dit des saints dans leurs niches.

La neige commençait à tomber. Dans cette région montagneuse de l'Espagne, les ouragans de neige ne sont pas rares. Cependant c'était la première chute de neige qu'il nous était donné de contempler en Espagne.

J'avais fait installer dans ma chambre deux récipients de cuivre remplis de cendres brûlantes, les maisons de La Bisbal n'ayant pas de poêles. La fumée me piquait les yeux et l'ouragan de neige donnait aux vitres un tintement à la fois léger et macabre. Mais il faisait très bon dans la chaude atmosphère. Dans un coin il y avait mon lit fait de bruyère fraîchement coupée, avec mon manteau par-dessus. La table et les bancs se composaient de planches sur des tonneaux et sur la table était posé le vin renfermé dans des citrouilles creusées ; j'attendais la visite de mes camarades qui devaient passer chez moi la nuit de Noël.

J'entendais, dans le grenier, les voix de mes dragons qui étaient couchés là-haut, roulés dans leurs manteaux, et discutaient bruyamment. Doucement, je montai l'escalier de bois.

Souvent je me glissais, dans l'obscurité, au milieu de mes gens, et j'écoutais leurs conversations, car j'étais dans des transes continuelles, craignant toujours que les dragons,

la nuit, se croyant seuls, se missent à parler de Françoise-Marie et de ses escapades.

Dans le grenier, il faisait noir comme dans un four. Mais je reconnus à sa voix le sergent Brendel.

— As-tu retrouvé le filou qui est parti avec la bourse ? questionnait-il, et c'est une voix irritée qui lui répondait :

— Je l'ai poursuivi, sans pouvoir l'atteindre. Il est parti et se gardera bien de revenir.

— Ces Espagnols sont tous les mêmes ! s'écria une voix qui dénotait la colère. Ils prient toute la sainte journée, jusqu'à user leurs lèvres, vident les bénitiers et ne songent, les sales bêtes, qu'à nous tromper et à nous voler.

— Il y a cinq jours, reprit le caporal Thiele, lorsque nous étions à Corbosa, un de nos conducteurs, un fieffé coquin, s'est enfui avec une malle du colonel, où se trouvaient les effets de nuit et les dessous de sa pauvre femme, qu'il cache maintenant dans son infect repaire.

Notre colonel emportait avec lui, dans ses bagages les vêtements de Françoise-Marie et n'avait jamais pu s'en séparer. En entendant les dragons parler de la femme de notre colonel, j'eus d'abord des palpitations de cœur, en pensant que notre secret avait pu être trahi. Mais je n'entendis plus parler de Françoise-Marie ; les dragons commencèrent à discuter à nouveau de la campagne et des généraux, et le sergent Brendel lança les plus violentes critiques à l'adresse du maréchal Soult et de son état-major.

— Je vous dis, s'écria-t-il, que ces beaux messieurs qui font la guerre dans leurs carrosses, ont souvent, pendant le combat, plus peur que nous. Je les ai vus à Talavera, courber

l'échine et faire le gros dos, comme les mulets, lorsque les balles passaient en sifflant.

— Mais nos pires ennemis ne sont pas les cartouches, dit un autre ; ce qui est le plus redoutable, ce sont les marches et les contre-marches, sans but utile, pendant huit heures de suite, pour prendre un unique paysan ou un prêtre. L'humidité du sol, les poux, la demi-ration, tout cela vous fait plus de mal que les cartouches.

— Et n'oublie pas la viande de mouton, dit le dragon Stueber. Sa puanteur est tellement forte, que les moineaux, en passant à proximité, tombent à terre asphyxiés.

— Soult se moque du soldat, voilà le fait ! dit le caporal Thiele d'une voix attristée. Il est avide et ne se soucie que de richesse et de dignités. Maréchal et duc de Dalmatie, mais incapable de faire le service d'un caporal, c'est moi qui vous le dis.

On ne parlait plus de Françoise-Marie. J'écoutais vainement. Ce n'étaient plus que les discussions quotidiennes sur la campagne d'Espagne ; c'est ainsi que les soldats, avant de s'endormir, passaient le temps, après les marches fatigantes et les durs combats. Je les laissai à leurs discussions ; après tout, ils n'en faisaient pas plus mal leur service.

En bas, j'entendis dans ma chambre la voix du lieutenant Gunther. Je descendis rapidement et fis la lumière.

Gunther secouait la neige de ses vêtements. Le lieutenant Donop lui aussi était là, avec l'édition de Virgile qui sortait de sa poche, selon l'habitude. Il était le plus savant et le plus raisonnable de nous tous ; il lisait le latin et connaissait très bien l'histoire ancienne, et emportait toujours avec lui,

dans ses bagages, quelques belles œuvres de la littérature romaine classique.

Nous nous assîmes, bûmes et reprîmes nos doléances en ce qui concernait nos hôtes espagnols et la misère de nos cantonnements. Donop se plaignit de n'avoir dans sa chambre ni poêle, ni cheminée ; une feuille de papier trempée dans l'huile remplaçait les vitres des fenêtres.

— Comment lire l'*Énéide*, avec une pareille installation ? dit-il en soupirant.

— Les murs sont recouverts de statues de saints, mais il n'y a pas un lit propre dans toute la ville. Les livres de prières remplissent la cuisine, mais on y chercherait en vain un jambon et des saucisses, dit Gunther d'un air piteux.

— En ce qui me concerne, reprit Donop, il n'est pas possible d'avoir le moindre entretien intéressant avec mon hôte. Toute la journée, il a sur les lèvres le nom de la Vierge, et je ne peux jamais rentrer à la maison sans le rencontrer à deux genoux devant un Saint-Jacob ou un Saint-Dominique.

— Il paraît que les civils de La Bisbal sont favorables aux Français, dis-je. Choque ton verre, frère ! Je bois à ta santé.

— À la tienne, frère. Il doit y avoir des prêtres et des insurgés dissimulés dans la ville.

— Des insurgés bien calmes, alors ; ils ne tirent pas, ne tuent pas, et se contentent de vous mépriser, dit Gunther.

— Certainement mon hôte est un prêtre déguisé, dit Donop, avec un sourire, car je ne connais aucun métier qui puisse rendre aussi gras.

Il me tendit son verre vide et je le remplis à nouveau. La porte, à ce moment, s'ouvrit, et dans un tourbillon de flocons de neige poussés par le vent, on vit pénétrer le capitaine Brockendorf.

Il avait déjà bu de façon copieuse, son visage brillait comme une marmite de cuivre toute neuve. Son chapeau penchait vers son oreille gauche, ses moustaches étaient toutes noires et ses deux tresses noires pendaient sur ses joues et retombaient sur sa poitrine.

— Eh bien, Jochberg ! Le tiens-tu ? me lança-t-il.

— Pas encore, répondis-je ; je savais bien qu'il parlait du marquis de Bolibar.

— Monsieur le Marquis se fait attendre. Le temps n'est pas assez beau, et il a peur de salir ses chaussures.

Il se pencha vers la table et approcha le nez des citrouilles.

— Qu'y a-t-il dans ces bénitiers ?

— Du vin d'Alicante, de la cave du prélat.

Nous fûmes bientôt uniquement occupés à boire et on n'entendit plus que ces phrases : « À ta santé, frère ! », ou bien « Merci, frère ; trinque avec moi ! Proficiat ! ».

— Je voudrais bien être en Allemagne et avoir dans mon lit une petite villageoise ! reprit tout à coup Gunther qui, tout le jour, avait suivi des femmes espagnoles. Mais Brockendorf éclata de rire, et s'écria qu'il voudrait bien, ce soir, être transformé en grue ou en cigogne, pour que le vin lui reste plus longtemps dans la gorge. Nous commencions tous à être très excités. Donop récitait de l'Horace, et, au milieu du va-

carme, on vit entrer Eglofstein, l'adjudant-major du régiment.

Je m'élançai et fis mon rapport.

— Pour le reste, rien de nouveau, Jochberg ? demanda-t-il.

— Rien.

— Personne n'a passé la porte ?

— Un prieur des Bénédictins de Barcelone, qui venait voir sa sœur à La Bisbal. L'alcade répond de lui. Un pharmacien avec sa femme et sa fille, qui vont jusqu'à Bilbao. Leurs papiers sont en ordre et ont été délivrés par le quartier général du général d'Hilliers.

— Rien de plus ?

— Deux civils, qui, le matin ont quitté la ville, pour aller travailler tout le jour dans leurs vignobles. On leur a donné des cartes permanentes qu'ils exhibent au retour.

— Bien, je vous remercie.

— Eglofstein ! Je bois à ta santé, s'écria Brockendorf en vidant son verre. Ma vieille branche, viens t'asseoir près de moi.

Eglofstein contempla l'ivrogne et se mit à rire. Mais Donop, encore solide, se rapprocha du capitaine, avec deux verres à la main.

— Mon capitaine, nous sommes tous réunis ce soir pour attendre le marquis de Bolibar. Restez près de nous et saluez M. le Marquis lorsqu'il paraîtra, au nom des officiers du régiment.

— Que tous les comtes et marquis aillent au diable ! et vive l'égalité ! rugit Brockendorf. Que l'enfer reçoive toutes ces poupées parfumées avec leurs bourses à cheveux et leur « Chapeau bas » !

— Je dois visiter les patrouilles et les postes qui gardent les moulins et les boulangeries. Mais, après tout, ils peuvent bien attendre, dit Eglofstein, en prenant place à table auprès de nous.

— Eglofstein ! viens près de moi ! cria l'ivrogne. Te voilà bien fier. Ne te souviens-tu pas qu'en Prusse, nous avons cherché ensemble les grains de maïs dans le fumier de cheval, pour ne pas mourir de faim ?

Le vin l'avait rendu mélancolique et affectueux ; le front dans les deux mains, le colosse se prit à sangloter.

— As-tu donc oublié tout cela ? Ah ! que l'amitié s'éteint facilement.

— La guerre n'est pas encore finie, vieux frère, dit Eglofstein. J'ai idée que nous ferons encore cuire des orties et des feuilles dans de l'eau salée pour notre déjeuner, comme autrefois, à Custrin.

— Et même si cette guerre finissait, reprit Donop, l'Empereur se presserait d'en recommencer une nouvelle.

— C'est exact, vieux frère ! reprit Brockendorf, qui était devenu subitement joyeux et plein d'entrain. Je suis à sec et je dois gagner la croix de la Légion d'honneur.

Il commença de narrer les combats auxquels il avait pris part pendant la campagne d'Espagne : Zorgala, Almaraz, Talavera, Mesa de Ibar, et Galichabach, sans pouvoir aller plus loin, même en comptant sur ses doigts et en reprenant sans

cesse. La chaleur, dans la petite salle, était devenue insupportable. Donop ouvrit la fenêtre et l'air froid de la nuit entra et nous rafraîchit.

— Les toits sont couverts de neige, dit Donop, et ces simples mots suffirent à nous remplir de tristesse, en nous rappelant les hivers du pays, les hivers de l'Allemagne. Nous nous rapprochâmes tous de la fenêtre pour contempler la danse des flocons de neige sur le sol des rues enténébrées. Seul, Brockendorf était resté assis et continuait à compter sur ses doigts.

— Brockendorf ! s'écria Eglofstein, combien y a-t-il de milles d'ici jusqu'à Dietkirchen ?

— Je ne sais pas, répondit Brockendorf, qui s'arrêta de compter. Le calcul n'a jamais été mon fort. Je n'ai jamais fait d'algèbre qu'avec les hôteliers et leurs garçons.

— Il se leva d'un pas chancelant et vint à la fenêtre. La neige avait donné à la ville espagnole un aspect étrange. Les passants dans la rue nous semblaient être de vieilles connaissances. Un paysan, sur la porte de l'église, frappait des pieds sur la neige et tenait à la main un petit bœuf en cire. Deux vieilles femmes se disputaient devant une porte. Une servante sortait par la porte de l'étable, la lanterne dans une main, et le seau à lait dans l'autre.

— C'était par une nuit semblable, dit tout à coup Donop. Il y avait un pied de neige dans les rues ; il y a bientôt un an. J'étais malade depuis la veille ; couché dans mon lit, je lisais les *Géorgiques* de Virgile. J'entends dans les escaliers un pas léger. On frappe doucement à ma porte. « Qui est là ? » demandai-je par deux fois. « C'est moi, cher aimé. » Puis elle entra. Ah ! mes amis ! Des cheveux rouges comme les

feuilles d’automne. « Êtes-vous malade, mon pauvre ami ? » demanda-t-elle tendrement. « Oui, dis-je, et vous seule, cher ange, pouvez me guérir. » Et je sautai du lit pour couvrir ses mains de baisers.

— Et ensuite ? questionna d’une voix sonore le lieutenant Gunther.

— Oh ! la neige était sur les toits, la nuit froide et sa chair et son sang si ardents, murmura Donop, la pensée déjà lointaine.

Gunther se tut. Il faisait les cent pas dans la salle et jetait des regards chargés de haine sur Donop et ses camarades.

— Vive notre colonel ! s’écria Brockendorf. Il avait, en Allemagne, le meilleur vin et la plus belle femme.

— Le jour où je me suis trouvé pour la première fois seul à seul avec elle, commença Eglofstein, – pourquoi ce jour me revient-il précisément à la pensée ? la neige tourbillonnait, si bien que l’on pouvait difficilement, dans la rue, ouvrir les yeux. J’étais au piano, près d’elle. Son sein se soulevait doucement, mais de plus en plus vite, pendant que je jouais, et je l’entendais soupirer. « Peut-on avoir confiance en vous, Baron ? demanda-t-elle, en s’emparant de ma main. Sentez comme mon cœur bat vite ! dit-elle doucement. » Et ma main courait, sous son corsage, vers l’endroit où la nature lui avait imprimé sur la peau la forme d’une renoncule bleue.

— Du vin ! s’écria Gunther, d’une voix que la colère faisait trembler.

Nous avions tous embrassé cette marque sur sa peau, la petite renoncule bleue. Mais Gunther avait été le premier et la jalousie le tenait encore, et il haïssait Eglofstein, Brock-

endorf, nous tous, qui avions obtenu, après lui, les caresses de la belle Françoise-Marie.

— Du vin ! cria-t-il, furieux, en jetant à terre les récipients vides.

— Le vin est prêt, la messe est finie et nous pouvons chanter le *Kyrie Eleison*, dit Donop tristement.

Il ne pensait pas au vin, mais aux jours passés et à Françoise-Marie.

— Fous que vous êtes ! s'écria Brockendorf, en secouant son verre qui roula sous la table et se brisa. Que de bavardages ! Un seul d'entre vous peut-il se vanter de l'avoir connue ? Ah ! pauvres misérables ! Que savez-vous de ses nuits, de ses soupirs d'amour. Car il y avait quatre chants différents.

Brockendorf partit d'un rire bruyant et Gunther devint pâle comme la mort.

— Oui, quatre chants : « À la Grécour », c'était le premier. Puis « à l'Arétin », « à la Dubarry », et pour finir, « à la Cythère ».

— Et « aux coups de trique », jeta Gunther, hors de lui, en levant son verre comme s'il voulait le briser sur le visage de Brockendorf.

Mais à ce moment, nous entendîmes du bruit et des appels sonores qui venaient de la rue.

— Qui va là ? cria la sentinelle.

— France ! répondit-on.

— Halte ! Qui va là ? reprit la deuxième sentinelle.

— Vive l’Empereur ! cria une voix brève et bourrue.

Gunther remit le verre sur la table et prêta l’oreille.

— Va voir ce qui se passe ! me dit Donop.

Mais la porte s’ouvrit et un de mes soldats, couvert de neige, pénétra dans la pièce.

— Mon lieutenant, c’est un officier étranger qui demande à parler au commandant du poste.

— Nous nous levâmes tous et nous regardâmes avec étonnement Brockendorf fouiller rapidement ses poches.

Mais Eglofstein partit soudain d’un éclat de rire bruyant.

— Camarades ! nous avons oublié qu’aujourd’hui l’honneur nous échoit de saluer parmi nous M. le Marquis de Bolibar.

Salignac

Le capitaine de cavalerie Baptiste de Salignac aurait bien pu nous prendre tous pour des aliénés ou des êtres privés par la boisson de toute raison, lorsqu'il entra dans la pièce que notre joyeuse gaîté remplissait de tumulte. Un rire bruyant l'accueillit. Brockendorf renversa son verre vide. Donop, qui s'était étendu sur une chaise, riait à gorge déployée, et Eglofstein, l'air ironique, s'inclina respectueusement :

— Mes hommages, monsieur le Marquis ! Nous vous attendons depuis une heure.

Salignac, sur le seuil de la porte, promenait ses regards étonnés de l'un à l'autre. Sa tunique bleue aux revers blancs et sa cravate aux deux couleurs étaient froissées, déchirées, souillées de terre rougeâtre et jaune ; il avait son manteau autour de ses hanches ; ses guêtres blanches étaient traversées par la neige et recouvertes, jusqu'aux genoux, par la boue de la route. Autour de son front, à la manière d'un turban, était enroulée une serviette ; on aurait dit un mameluk du général Rapp. Il tenait à la main un casque troué. Derrière lui, sur le seuil de la porte, apparaissait un arriero espagnol, un muletier, chargé de deux porte-manteaux.

— Approchez-vous donc, monsieur le Marquis ! Nous désirons vivement faire votre connaissance, s'écria Donop, qui n'avait pas cessé de rire.

Brockendorf s'était levé et il se planta devant le capitaine, en le fixant curieusement de haut en bas.

— Bonsoir, Excellence ! Votre serviteur, monsieur le Marquis !

Mais tout d'un coup il lui vint à l'esprit qu'il n'était pas séant de plaisanter avec un traître et un espion. Il commença donc à tortiller sa barbiche noire et lança au capitaine un regard furieux :

— Votre épée, s'il vous plaît, et tout de suite !

De Salignac, étonné, recula d'un pas. La flamme d'une torche résineuse éclaira son visage qui apparut tout pâle, presque jaune, miné par un mal étrange. Il se tourna vers son domestique qui lui-même se penchait vers le sol pour éteindre avec de la neige fondue la flamme de la torche.

— Le vin est dangereux dans ce pays, dit-il d'un ton irrité. Celui qui en boit devient fou, à ce qu'il semble.

— Certainement, Señor militaire, il en est bien ainsi, dit respectueusement le serviteur. Je le sais parfaitement. Mais les gens de ma condition entendent toujours avec plaisir un bon sermon.

Salignac prit sans doute Donop pour le moins ivre de nous tous, car il marcha sur lui et d'une voix brusque :

— Je suis le capitaine de cavalerie Salignac, des gardes du corps. J'ai reçu du maréchal Soult l'ordre de rallier votre régiment et de me présenter à son commandant. Votre nom, monsieur, si je puis me permettre ?

— Lieutenant Donop, avec votre très gracieuse et très généreuse permission, tout à votre service, illustre Marquis, dit Donop d'un ton moqueur. À vos ordres, Excellence !

— Assez de plaisanteries !

Les mains du capitaine tremblaient de colère contenue, mais sa voix resta froide et pas une goutte de sang ne vint colorer ses joues.

— Que choisissez-vous, le sabre ou les armes à feu ? J'ai les deux sur moi.

Donop voulut faire une réponse moqueuse, mais Brockendorf le précéda, et complètement ivre, cria, penché sur la table :

— Mes hommages, monsieur le Marquis ! Comment va la précieuse santé de Votre Grâce ?

Le capitaine perdit brusquement sa froide impassibilité. Il tira son sabre du fourreau et se précipita sur Brockendorf, en le frappant furieusement.

— Hé ! Hé ! Du calme ! s'écria Brockendorf, saisi.

Il s'abrita derrière la table et tenta de parer les coups avec une bouteille de vin vide.

— Halte ! cria Eglofstein, en saisissant par le bras l'officier déchaîné.

— Laissez-moi ! répondit Salignac, en continuant à porter des coups de sabre à Brockendorf.

— Vous pourrez après vous battre en duel tant que vous voudrez, mais pour le moment, écoutez-moi.

— Laissez-le faire ! cria Brockendorf derrière sa table. J'ai dressé pas mal de chevaux et pas un encore ne m'a mordu. Oh ! damnation !

Il venait de recevoir un coup de sabre sur le dos de la main. Il laissa tomber la bouteille et regarda piteusement ses doigts velus.

Salignac abaissa son sabre, rejeta la tête en arrière et d'un air de triomphe et de provocation, les regarda tous les uns après les autres.

— Ai-je bien entendu ? poursuivit Eglofstein. Vous avez dit : Salignac. Si vous êtes le capitaine Baptiste de Salignac, de la garde, nous vous connaissons. Je suis le capitaine Eglofstein du régiment de Nassau et nous nous sommes rencontrés, il y a quelques années, comme courriers.

— Entre Custrin et Stralsund, parfaitement, dit de Salignac. Je vous ai reconnu tout de suite, Baron, mais votre conduite…

— Camarade ! Je n'en puis croire mes yeux ! s'écria Eglofstein, effrayé. Il s'approcha et scruta très attentivement le pâle visage : – Vous avez bien changé depuis Custrin.

Le capitaine de Salignac donna des marques de vive contrariété.

— Oui, dit-il, depuis des années j'ai les fièvres et mes accès sont encore très fréquents.

— Aux colonies ? questionna Eglofstein.

— Non. En Syrie, il y a longtemps, répondit Salignac dont le visage apparut subitement vieilli et fatigué. Ne parlons plus de cela. Ce sont là des ennuis inhérents à la profession. Mais expliquez-moi…

— Vous avez été une fois de plus la victime d'une confusion, camarade. Nous attendions ce soir même l'arrivée du

Marquis de Bolibar, un conjuré espagnol, des plus dangereux, qui doit essayer de passer nos lignes, revêtu d'un uniforme français.

— Vraiment ! Et vous m'avez pris pour ce conjuré ? – Le capitaine fouilla dans les poches de sa tunique bleue et en sortit ses papiers. – J'ai, comme vous le voyez, l'ordre de rallier votre régiment et de prendre le commandement d'un escadron de dragons, dont le capitaine a été blessé ou fait prisonnier par les Anglais, m'a-t-on dit.

J'avais pris le commandement de cet escadron, depuis la blessure du capitaine Hulot d'Hozery. Je m'avançai donc vers Salignac et lui fis connaître mon nom et ma fonction.

Nous fîmes le cercle autour du nouveau commandant de l'escadron. Brockendorf frottait contre son dos sa main endolorie. Gunther seul était resté à part, près de la fenêtre, contemplant d'un air irrité la sombre rue. Il pensait encore à Françoise-Marie et aux révélations de Brockendorf, aux soupers d'amour, et aux quatre programmes de ses plaisirs.

— Je suis donc arrivé au bon moment, dit Salignac en nous tendant à tous la main.

— Vous devez savoir, continua-t-il et les yeux de son pâle visage pétillaient du plaisir de rencontrer pareille aubaine, vous devez savoir que j'ai quelque expérience dans l'art de découvrir les espions. C'est moi qui ai fait arrêter les deux officiers autrichiens qui s'étaient glissés dans nos rangs à Wagram. Duroc lui-même m'a souvent confié des missions de ce genre.

Je ne savais pas qui était ce Duroc, mais j'avais déjà entendu prononcer ce nom. C'était probablement un homme de

confiance de l'Empereur, peut-être l'homme chargé de veiller sur sa sécurité.

Mon nouveau commandant d'escadron se fit alors raconter par Eglofstein tout ce que nous savions du Marquis de Bolibar et de ses plans. Ses yeux étincelaient et ses traits durs se fronçaient.

— L'Empereur sera content de son vieux grognard, dit-il, lorsque Eglofstein eut terminé son compte rendu. Puis il se tourna vers moi, me questionna sur le cantonnement du colonel et me demanda un dragon pour l'accompagner.

— Il y a encore du travail pour moi, dit-il, plein d'impatience.

Le dragon et le muletier espagnol s'agenouillèrent près de lui et nettoyèrent ses guêtres souillées de boue.

— J'ai dû escorter jusqu'à Fergosa un convoi de quarante chariots avec des bombes et des obus, à partir du Fort San Fernando. Quel ennui ! Les cris, les disputes, les visites, bile et poison, sans compter les haltes interminables sur la route. Avez-vous bientôt fini, vous deux ?

— Et pour venir ici ? demanda Eglofstein.

— J'ai fait tout le voyage, sabre au clair et la carabine prête. Derrière le pont, près de Torella, des bandits m'ont attaqué. Ils ont tué mon cheval et mon domestique, mais je leur ai bien répondu.

— Vous êtes blessé ?

Salignac passa sa main sur son turban.

— Oui, une balle qui m'a effleuré le front. Ce fut tout, d'ailleurs. Depuis ce matin je n'ai rencontré personne sur la route, sauf cet individu, qui a porté mes bagages. – As-tu fini ? dit-il en s'adressant à l'arriero. Reste près de mes bagages, jusqu'à ce que je revienne.

— Votre Grâce… commença l'Espagnol, en protestant.

— Reste ici, jusqu'à ce que je te renvoie, t'ai-je dit, continua Salignac, demain tu t'occuperas de tes champs de choux.

— Asseyez-vous et buvez avec nous, Excellence. Il doit y avoir encore du vin, proposa Brockendorf. Dans son ivresse, il prenait encore le capitaine pour le Marquis de Bolibar et l'appelait Excellence ; mais il avait pardonné le coup sur la main et la trahison projetée, en voyant que les autres lui parlaient aussi amicalement.

— Il n'y a plus de vin, dit Donop.

— Je dois avoir trois bouteilles de porto dans mes bagages. Je l'emploie avec des oranges et du thé chaud comme antidote contre ma fièvre, chaque fois qu'un accès me reprend.

Le capitaine sortit les bouteilles et bientôt nous eûmes nos verres pleins. Lui-même jeta son manteau sur ses épaules et quitta son sabre.

— Je trouve vraiment ce Marquis en travers de ma route, dit-il d'un ton menaçant, en ouvrant la porte. Avant une heure, je l'amène ici boire un verre de porto, ou bien…

L'ouragan de neige qui en sifflant balaya le seuil de la porte entr'ouverte avala ses dernières paroles et je ne com-

pris pas ce que Salignac avait juré de faire, s'il ne réussissait pas à prendre le Marquis de Bolibar.

Où l’on parle de Dieu

Nous avions sorti les cartes, Eglofstein, Donop et moi, dès que Salignac eut quitté la pièce. La chance me favorisa tout spécialement ; je gagnai pendant qu’Eglofstein perdait tout. Je me rappelle qu’il tint plusieurs fois la banque, ponta ferme et perdit constamment. Au moment où Donop distribuait une fois de plus les cartes, nous entendîmes un bruit de querelle. Gunther était de nouveau aux prises avec le capitaine Brockendorf.

Brockendorf se tenait enfoncé dans sa chaise, avec son porto à côté de lui et réclamait, en hurlant, comme s’il avait été à l’auberge, le meilleur vin. Gunther, les coudes sur la table, le regardait avec des yeux mauvais.

— Il mange comme un Maure, boit comme une vache, et prétend avoir droit aux égards que mérite un officier, murmurait-il entre ses dents, en étouffant de colère.

— Vivat amicitia, frère ! dit Brockendorf en bâillant et levant son verre, car il aurait volontiers bu un peu plus.

— Il boit comme une vache, porte du linge qui conviendrait à un emballeur ; et c’est un officier, dit Gunther d’une voix plus forte. – À quel ramoneur, juif ou bouffon, as-tu acheté sa chemise ?

— Tais-toi ou parle français ! intervint Eglofstein, qui avait fait venir deux dragons dans la pièce, pour balayer la neige fondue.

— Faut-il aussi me laver les cheveux à la lavande, braillard ? ricana Brockendorf. Dois-je aussi courir les bals et les réunions, comme toi, et baiser la main des dames ?

— Oui, hurla Donop à son tour, tu aimes mieux rester des journées entières dans les cabarets de village et te faire abreuver de bière par les paysans.

— Et voilà qui prétend être un officier, lança Gunther.

— Taisez-vous donc, s'écria Eglofstein en jetant un regard anxieux sur les dragons qui nettoyaient la pièce. Voulez-vous donc que toutes vos histoires courent les rues et parviennent aux oreilles du colonel ?

— Ils ne comprennent pas le français, répondit Gunther, et se tournant vers Brockendorf :

— À Darmstadt, au « Juif velu », ne t'es-tu pas, à la mode des gamins de la rue, battu en duel avec des soufflets et des bâtons ? Une honte pour le régiment !

— Oui, mais je me suis bien amusé dans les bras de ta bien-aimée, que tu le veuilles ou non, mon garçon, dit Brockendorf, tout content de lui. Tu peux gueuler tant que tu voudras, à la Chandeleur, j'ai passé la nuit chez Maria, pendant que les pieds dans la neige, tu jetais des petits cailloux aux vitres de ses fenêtres.

— Tu es allé dans les plus sales cabarets, dans les plus ignobles maisons, mais tu n'étais pas chez elle ! hurla Gunther.

— Brockendorf ! cria le capitaine Eglofstein, en fronçant les sourcils. Le diable t'emporte ! Je crois bien que c'était moi et non pas Gunther qui me trouvais sous ses fenêtres.

Mais Brockendorf n'avait pas le temps de l'écouter :

— Tu as jeté des cailloux à ses fenêtres, nous l'avons tous entendu. Et je suis revenu près d'elle, pour lui dire : Écoute, c'est Gunther qui est en bas. Et prenant sa tête dans sa main, elle riait : L'enfant, disait-elle, l'enfant, il est si naïf, lorsqu'il est près de moi, il ne sait que faire de ses bras et de ses jambes.

La voix de Brockendorf était aiguë ; lorsqu'il parlait, on aurait cru entendre une roue de voiture sur un pont. Mais nous prêtâmes l'oreille et notre colère s'apaisa ; en le regardant, il nous semblait entendre sortir de sa bouche libertine le son lointain du joyeux rire de Françoise-Marie.

— J'avais cru que c'était le colonel, lorsque j'avais aperçu l'ombre sur la vitre, dit Eglofstein, en penchant la tête. Si j'avais su que c'était toi, Brockendorf, que Dieu me punisse si je mens, je serais monté et t'aurais jeté par la fenêtre dans la neige. Mais tout ceci est loin, et l'amour passe, comme un accès de fièvre.

Mais Brockendorf n'en avait pas fini avec Gunther :

— Souvent elle a ri, s'écria-t-il, et dit : le petit sot veut que j'aille dans sa chambre et sais-tu où il loge ? En bas, dans la cour, au-dessus du poulailler, sous le pigeonnier, c'est là que je dois me rendre.

C'était bien là les plaisanteries dont Françoise-Marie se servait en parlant de nous, mais personne ne s'en irritait ; nous écoutions et il nous semblait que par la voix de cet ivrogne, la douce morte nous parlait encore.

— Mes amis, je regrette que nous ayons pris sa femme à notre colonel, dit Donop, que le vin rendait toujours un peu mélancolique et songeur.

— Oui, je sais, mon vieux, tu lui as souvent écrit des lettres d'amour, avec beaucoup de citations de Cicéron, que je devais lui traduire, lorsque j'étais couché auprès d'elle, lança Brockendorf.

— Pas si haut, voyons ! Si tout cela parvient aux oreilles du colonel, nous sommes tous perdus, dit la voix anxieuse de Donop.

— Tu as le stridor dentium, mon vieux, n'est-ce pas ? Fâcheuse maladie, surtout pour les culottes. Pour moi, je me moque comme d'une guigne de tous les colonels et de tous les généraux, hurla Brockendorf.

— J'ai des remords, reprit Donop. Nous voilà tous les cinq assis l'un près de l'autre et rien ne nous reste de ce temps que la honte, la jalousie et la haine.

Il mit sa tête dans sa main et le vin aidant se prit à philosopher.

— Le juste et l'injuste sont deux chevaux dissemblables ; chacun suit à son allure. Mais souvent il me semble que j'aperçois la main qui tient leurs brides et qui leur fait labourer le champ de la terre. Quel nom donner à ce pouvoir énigmatique, qui nous rend si misérables et fait de nous ses bouffons ? Dois-je parler du Destin, du Hasard ou des lois éternelles des astres ?

— Nous autres Espagnols, nous disons que c'est Dieu, dit tout à coup une voix étrangère qui sortait d'un côté de la pièce.

Nous nous dressâmes et regardâmes autour de nous. Les deux dragons étaient partis ; leurs balais étaient là, contre le mur. Mais, sur le sol, dans un coin de la pièce, se tenait accroupi et en prières le muletier espagnol qui avait porté les bagages du capitaine Salignac ; il était là, enveloppé dans son manteau d'étoffe grossière, de teinte brune. La lumière d'une torche résineuse tomba sur son visage large, rouge, à l'aspect odieux ; ses grosses lèvres marmonnaient sans cesse des prières. Il avait déployé près de lui, sur le sol, une mauvaise toile de coton, sur laquelle il avait déposé son pain et son ail.

Au premier moment, nous fûmes plus surpris qu'indignés, en nous rendant compte que c'était cet Espagnol qui s'était immiscé dans notre conversation par ces simples mots. Mais bientôt nous comprîmes l'importance de ce qui était survenu.

Cet homme avait surpris notre secret. Un seul instant avait suffi pour dévoiler tout ce que nous avions soigneusement caché, à savoir que Françoise-Marie, la femme de notre colonel, avait été notre maîtresse à tous. Nous étions entre les mains d'un étranger. Il me semblait voir le visage barbu du colonel, soulevé par l'émotion et la colère, se rapprocher du mien à le toucher. Je fus saisi d'un tremblement nerveux et un frisson glacial me passa dans le dos. L'heure du désastre avait sonné, de ce désastre que nous redoutions depuis un an.

Nous restâmes pendant de longues minutes silencieux, indécis, muets d'effroi. Mon ivresse s'était dissipée et j'étais devenu aussi lucide que si je n'avais pas absorbé une goutte de vin ; j'avais seulement un violent mal de tête et mon cœur était plein d'un désespoir lancinant. Au dehors, dans la cour

de la maison, j'entendais le hurlement d'un chien, comme une plainte lointaine. Et il me semblait que ce hurlement sortait de ma gorge, que c'était ma propre voix qui, quelque part, loin de moi, gémissait et se plaignait désespérément dans la neige.

Eglofstein reprit enfin son sang-froid. La cravache à la main, la mine menaçante, il marcha sur l'Espagnol.

— Tu es encore là ? Que fais-tu ici à nous écouter ?

— J'attends, Señor militaire, comme j'en ai reçu l'ordre.

— Tu comprends le français ?

— Quelques mots seulement, Señor ! – balbutia l'Espagnol effrayé. – Ma femme est venue ici de Bayonne ; c'est d'elle que j'ai appris à dire sacré chien, sacré mâtin, petit gaillard, bon, garçon, vive la nation ; c'est tout ce que je sais.

— Tais-toi avec ta litanie ! s'écria Gunther. Tu n'es qu'un espion, tu t'es glissé parmi nous pour saisir quelque secret.

— Je ne suis pas un espion ! renchérit le muletier. Sainte Mère de Dieu, j'ai montré sa route à l'officier étranger et lui ai porté son sac, rien de plus. Renseignez-vous à mon sujet auprès du frère quêteur de la confrérie de saint Barnabé, auprès de l'honorable chapelain de l'Ermitage de Nuestra Señora ; demandez-leur qui est le Père Perico ; ils me connaissent tous les deux, Señor militaire.

— Va au diable avec tes curés et leurs dévotions ! cria Brockendorf. Ferme ta bouche et attends nos questions, espion.

L'Espagnol se tut et cracha sur le sol une bouchée qu'il venait d'avaler, du pain et de l'ail. Son œil anxieux allait de l'un à l'autre, mais il ne rencontrait que des mines dures, inexorables, impitoyables.

Nous nous rapprochâmes, nous courbâmes sur la table et à voix basse tînmes un conseil de guerre. Le chien hurlait plus fort et sa voix paraissait venir de très près.

— Il faut qu'il parte. Il faut qu'il quitte la ville tout de suite, dit Donop. S'il parle, nous sommes tous perdus.

— Impossible, dis-je. Les sentinelles ont reçu des ordres et ne laissent sortir personne.

— Je ne pourrai pas vivre en paix, murmura Donop, aussi longtemps que cet homme pourra vagabonder et bavarder ici à propos de ce qu'il vient d'entendre.

— Il faut qu'il meure, malgré toutes ses lamentations ; sinon, demain, tout le régiment apprendra ce que nous avons raconté jusqu'au dernier mot, dit doucement Gunther.

— Oui, il faut qu'il soit exécuté, ou bien tout va se gâter, intervint Brockendorf.

— Nous n'avons aucune base pour une plainte en conseil de guerre, dis-je. Ce n'est pas un espion, il n'a rien fait d'autre que de transporter les bagages de Salignac.

— Que faire, alors ? balbutia Donop. Mes amis, je vois venir l'orage, que faire ?

— Je ne sais pas, dit Eglofstein en haussant les épaules. Ce que je sais, par contre, c'est que nous sommes tous fichus.

Nous nous taisions tous, en proie au plus sombre désespoir, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser passer le sergent Urban, des grenadiers de Nassau. Il retenait par son collier un grand chien noir.

— Mon capitaine ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, car il avait la plus grande peine à maintenir le chien qui se débattait comme s'il était devenu enragé, mon capitaine, impossible de le chasser ; il ne cesse d'errer parmi nous et de gratter à la porte pour essayer d'entrer.

Ses yeux tombèrent sur le muletier ; aussitôt il lâcha le collier, mit les deux mains sur les hanches et commença à rire à pleine gorge.

— Perico, s'écria-t-il le corps tout secoué, te voilà encore, Perico ? Ton pèlerinage n'a pas été de longue durée.

D'un bond le chien s'était jeté sur le muletier. Il se dressait contre lui, s'agitait follement, hurlait, manifestait par tous les moyens sa joie sauvage.

— Quel est cet homme, sergent, demanda Eglofstein, vous le connaissez ?

— Il me connaît bien, Señor, s'écria l'Espagnol tout joyeux. Vous avez entendu, il m'a appelé Perico, je suis Perico. Que Dieu et la Sainte Vierge soient bénis, vous voyez maintenant que je ne suis pas un espion.

Le chien se pressait contre lui, lui léchait les mains, mais il le repoussa et le fit coucher dans un coin.

— Tu n'es pas un espion, mais un sacré voleur, s'écria le sergent. Misérable, vaurien, gueux ! Rends vite l'argent ! Le jour où les fripons formeront un régiment, c'est toi qui porteras l'étendard.

L'Espagnol se ressaisit et regarda le sergent avec des yeux remplis d'effroi.

— Mon capitaine ! reprit le sergent. Cet homme est un des charretiers espagnols que nous avons pris à notre service. Ce matin nous nous reposions, à la porte de la ville, devant l'auberge ; il a volé sa bourse avec douze thalers au dragon Kummel de la section du sergent Breudel. Nous l'avons poursuivi, mais sans succès, et maintenant voilà qu'il est revenu de lui-même.

Le muletier était devenu tout pâle, et des tremblements convulsifs l'agitaient tout entier.

— Fripon ! lui cria le sergent. Rends l'argent, tu n'en as plus besoin ; tu seras pendu ou bien toute la vie tu resteras ici avec ta charrette !

Eglofstein se redressa. Le triomphe d'une joie sauvage brillait dans ses yeux. Un gros poids lui était enlevé du cœur. Cet Espagnol, qui nous avait épiés et surpris, était maintenant convaincu de vol et voué à la mort. Eglofstein échangea un regard avec Gunther et Donop, pour établir leur accord.

— N'as-tu pas reçu chaque jour ton salaire ? demanda-t-il à l'Espagnol, d'un ton sévère. Quelle raison avais-tu de voler ?

— Je n'ai pas volé, balbutia l'Espagnol, rempli de terreur. Je n'ai jamais reçu de salaire, je n'ai jamais été conducteur à votre service.

— Courage, accumule les mensonges ! s'écria le sergent indigné. Tu n'as pas été conducteur dans le régiment ?

Il courut aux marches de l'escalier et appela :

— Kummel ! Es-tu éveillé ? Kummel ! Viens vite ! tes thalers sont revenus.

Le dragon Kummel apparut bien vite, après avoir descendu les escaliers quatre à quatre ; il était encore un peu endormi et avait l'aspect broussailleux et hérissé d'un cheval de carriole. Une couverture de cheval sur les épaules lui tenait lieu de manteau. En voyant le muletier, son visage s'éclaira :

— Te voilà ? s'écria-t-il. Fumier ! Cochon ! Pourriture de l'enfer ! Qui t'a ramassé ? Où est mon argent ?

— Que me veux-tu ? je ne te connais pas, je ne t'ai encore jamais vu ! balbutiait le muletier, au comble de l'angoisse. Je jure par le sang du Christ…

— Exprime-toi comme un chrétien ! s'écria Kummel, lui enjoignant ainsi de parler allemand et non pas espagnol. Que maudit soit le fou qui, pendant l'édification de la tour de Babel a inventé votre sacré jargon.

— Le reconnaissez-vous ? Est-ce bien l'homme qui aujourd'hui même, dans la matinée, vous a volé votre bourse ? demanda Eglofstein, d'un ton impatient, au dragon.

— Comment ne pas le reconnaître ? répondit Kummel. Il n'y en a pas deux comme lui dans l'armée. Il a une casquette comme un nid de cigogne, une tête comme une citrouille, et une bouche qui ressemble à une louche. Approche, mon garçon, laisse-toi contempler !

Il saisit la torche et inspecta l'Espagnol de la tête aux pieds.

— Mon capitaine, ce n'est pas lui ! dit-il en secouant la tête, et en proie à une vive surprise.

— Tu es donc le diable ; ce matin, tu n'avais que quatre doigts à la main droite et voilà que maintenant tu en as cinq.

— Ce n'est donc pas lui ? s'écria Eglofstein, qui ne parvint pas à dissimuler sa vive contrariété. Fouille-le très soigneusement, pour voir s'il n'aurait pas l'argent sur lui !

Le dragon Kummel se mit à inspecter les poches du manteau et en retira bientôt une grande bourse de cuir.

— La voilà ! Voilà ma bourse ! Vil rapace, nieras-tu encore ? Mon argent n'y est plus ! dit-il, plein de fureur. Je suis quand même le dindon de la farce. Où sont mes thalers, réponds ! Les as-tu engloutis en un jour dans ta gorge de malheur ?

L'Espagnol gardait le silence, et baissait les yeux.

— Où est mon argent ? cria le dragon. Réponds donc ! L'as-tu enterré ou mangé ? As-tu une langue, parle !

— Dieu m'a mis là dans un mauvais cas ! répondit enfin l'Espagnol. C'est sa volonté. Que ce qui doit arriver arrive.

— Mon capitaine ! dit le sergent Urban, cet homme est certainement celui qui, il y a cinq jours, a volé une des malles du colonel, dans laquelle se trouvaient emballées les robes et les chemises de soie de Mme la colonelle.

— Assez ! assez ! s'empressa de crier Eglofstein. Il était furieux d'entendre le sergent parler du colonel et de sa femme et craignait que le muletier se mît à raconter ce qu'il avait découvert pendant notre entretien. Assez ! Le vol est prouvé. Prenez six hommes avec fusils chargés, sergent ! Conduisez-le dans la cour et finissez-en.

— Mais vite ! vite ! ajouta Gunther. Pas de prêtres ; ils sont trop lents pour dire leur messe.

— Je voudrais bien voir qu'il faille encore entendre une messe de l'*Introït* jusqu'à l'*Agnus Dei*, dit le sergent. Il se tourna vers les dragons que la curiosité avait attirés et commanda :

— Rassemblement ! Entourez-le : à droite, droite ; en avant, marche !

— Señor ! cria le muletier en se dégageant des dragons, vous êtes un chrétien ! Voulez-vous me faire mourir sans confession ?

Eglofstein fronça les sourcils. Il n'admettait aucun délai. Il lui paraissait insensé et dangereux de permettre à l'Espagnol de converser avec un tiers.

— Je dois me confesser avant, s'il me faut mourir ! suppliait l'Espagnol, les traits convulsés. Vous croyez, comme moi, en Dieu et en la Sainte Trinité. Pour le salut de mon âme, faites venir monsieur le curé ou le gardien du couvent de Santa Engracia.

— Qu'as-tu besoin du prêtre ? Confesse-toi à lui ! dit Brockendorf en montrant le lieutenant Donop. Il a lui aussi un crâne chauve et le latin lui sort de la bouche comme de l'eau.

— Finissons-en ! Finissons-en ! sergent. Emmenez-le ! cria Gunther, qui trouvait que l'affaire durait bien trop longtemps.

— Non ! s'écria l'Espagnol en s'agrippant des deux mains à la table. Laissez-moi avoir un entretien avec mon-

sieur le curé ! Quelques minutes seulement, le temps que dure un rosaire.

Mais c'était là précisément ce que nous voulions empêcher.

— Tais-toi donc, voleur ! s'écria Gunther d'une voix de tonnerre. Quels mensonges maudits veux-tu encore raconter au prêtre ? Qu'on l'emmène, sergent !

L'Espagnol le regarda, respira fortement et recommença :

— Écoutez-moi, messieurs ! J'ai encore quelque chose à faire dans la ville. Si je meurs, personne ne s'en chargera. Laissez-moi parler au curé. Je ne puis pas mourir avant de lui avoir confié la chose.

Il nous regarda les uns après les autres et essuya la sueur de son front. Puis le désespoir s'empara de lui et il s'écria d'une voix douloureuse :

— N'y a-t-il personne ici pour m'entendre ? N'y a-t-il aucun chrétien d'Espagne pour m'écouter ?

— Nous te remplacerons ! lui dit Eglofstein, pour mettre fin à la scène, et de sa cravache il frappait bruyamment ses bottes. Parle maintenant, dis-nous ce qu'il faut faire et sors d'ici.

— Vous voulez agir à ma place ? Vous ? Vous ? s'écria l'Espagnol.

— Un soldat doit savoir tout faire ! dit Eglofstein. Allons, vite, dis-nous ce que tu as dans la tête. Faut-il planter des raves, réparer un toit ?

L'Espagnol nous fixa tous une fois de plus à tour de rôle et il sembla qu'une pensée subite lui venait à l'esprit.

— Vous êtes des chrétiens, messieurs ! dit-il. Jurez-moi sur la Vierge et sur l'Enfant-Jésus que vous tiendrez votre promesse.

— Va au diable avec tes cérémonies, rugit Gunther. Nous sommes officiers. Ce que nous promettons, nous le tiendrons, et voilà tout.

— Nous te remplacerons ! reprit Eglofstein. Dois-tu vendre un âne ? Recouvrer de l'argent ? Explique-toi.

À ce moment on entendit, de l'église voisine, les cloches sonner pour la messe de minuit. Elles annonçaient aux fidèles l'accomplissement du saint mystère de la Nativité. Le vent nous apportait, dans l'air glacial de cette nuit d'hiver, ces sons de cloches. Et le muletier, à l'exemple de tous les Espagnols lorsque tintent les cloches pour la messe, s'agenouilla, fit le signe de la croix et, solennellement, prononça ces paroles :

— Dios vienne. Dieu vient.

— Et bien ? Quel est ce travail ? demanda Gunther. Faut-il rouler ton champ ? saigner un porc ? abattre un bœuf ?

— Dieu vous le dira ! murmura l'Espagnol, tout à sa prière.

— Faut-il tamiser ta farine, cuire le pain, porter le grain au moulin ? Allons, réponds.

— Dieu vous le dira, répondit l'Espagnol.

— Ne fais pas le fou ! Réponds ! Laisse Dieu tranquille, il ne s'occupe pas de toi.

— Dieu est venu ! dit solennellement l'Espagnol en se relevant. Vous avez juré et Dieu a entendu votre serment.

À compter de cet instant, son attitude fut complètement modifiée. Toute angoisse avait disparu chez lui. Ce n'était plus un pauvre muletier convaincu de vol, mais un être plein de noblesse et de dignité qui se dirigea vers le sergent.

— Sergent, me voici. Faites votre devoir !

Je ne peux pas comprendre ce qui m'empêcha, à ce moment, de reconnaître la véritable identité de cet homme. Comment ne pas avoir reconnu le véritable caractère de l'œuvre que le condamné nous chargeait d'accomplir ? Mais nous étions tous aveugles à ce moment et n'avions qu'une idée en tête, faire disparaître pour toujours celui qui avait surpris notre secret.

Sur un signe du capitaine Eglofstein, je me rendis dans la cour pour surveiller l'exécution. Il y avait un demi-pied de neige, ce qui alourdissait la marche des soldats. La pâle lueur de la pleine lune éclairait la cour.

Les soldats se placèrent sur un rang et chargèrent leurs fusils. L'Espagnol me fit signe de m'approcher.

— Retenez mon chien, monsieur le lieutenant, me dit-il, retenez-le tout le temps que durera l'affaire.

De l'endroit où nous nous tenions, on pouvait, par delà le mur de la ville, contempler les sombres vignobles et les champs sur les collines que la lune éclairait de ses rayons. Les mûriers et les figuiers se dressaient dans la neige, étendant leurs rameaux sans feuillage. Loin vers l'occident, à

l'horizon, s'étendait, menaçant, un sombre massif ; c'était les lointaines forêts de chênes, dans les gorges desquelles se tenaient cachés notre ennemi le colonel et ses troupes.

— Monsieur le lieutenant, me dit l'Espagnol, laissez-moi contempler une dernière fois ce pays. C'est mon pays, ma terre. C'est pour moi que ces prairies verdissent, que ces grappes de raisin poussent, que ces vaches conçoivent. C'est ma terre, sur laquelle passe le vent, ma terre sur laquelle tombent la neige, la pluie et la rosée du ciel. C'est pour moi que l'on chemine entre les sillons, que l'on respire sous les toits ; tout ce que le ciel embrasse m'appartient. Vous êtes un soldat, monsieur le lieutenant. Vous ne pouvez pas savoir ce que signifient ces mots : mon pays, ma terre. Allons, mettez-vous sur le côté et donnez le signal !

Six coups de feu retentirent. Le chien hurla et tira comme un fou sur son collier. Je le fis éloigner, puis prenant des mains du sergent une torche, j'éclairai le visage du mort.

Le Marquis de Bolibar avait repris ses traits anciens. La mort avait brisé la violence qu'il leur avait faite pour nous tromper en jouant un rôle de muletier. Il reposait maintenant sur le sol et son visage était bien celui que j'avais déjà contemplé dans la matinée ; immobile, orgueilleux et terrible, même dans la mort.

Les soldats évacuèrent la neige et s'apprêtèrent à porter le mort en terre. D'un pas lent, je revins dans ma chambre. Maintenant j'y voyais clair dans l'étrange conduite du Marquis de Bolibar et comprenais ce qui s'était passé. Le matin, en secret, il avait quitté sa maison et rencontré dans la forêt ce conducteur de convoi, ce Perico, qui s'enfuyait avec ses thalers volés. Ils avaient échangé leurs vêtements et son visage, soumis d'une étrange façon à sa volonté, avait pris les

traits du conducteur. Il était ainsi revenu vers la ville pour mettre son plan à exécution, sans être reconnu. Mais il s'était vu, tout d'un coup, sous le masque d'un voleur, et de cette souricière il n'avait pas pu s'échapper, sans se trahir. Il avait dû garder le masque et subir la mort destinée à un autre.

Et pendant que tout cela me revenait à l'esprit, au milieu de la neige, je me frappai le front. Car je venais de comprendre le sens de l'étrange serment qu'il nous avait arraché. En face de la mort, entouré d'ennemis, le Marquis de Bolibar nous avait laissé le soin d'accomplir sa tâche ; à nous de donner le signal qui serait celui de notre anéantissement.

J'aurais voulu rire d'une pareille folie, mais le rire ne voulait pas sortir. Les paroles du mort résonnaient à mes oreilles : Dios vienne.

Dieu était venu. Un frisson parcourut tout mon être et une peur atroce me saisit, sans que je puisse exprimer par des paroles ce que je ressentais ; c'était quelque chose de sombre, de menaçant, de dangereux, comme les ombres noires de ces lointaines forêts de chênes.

Je revins dans la pièce toute chaude, encore remplie de l'odeur du vin et d'une épaisse fumée. Gunther et Brockendorf avaient oublié leurs querelles et dormaient, leurs têtes rapprochées, sur le sol. Donop, assis sur la table, tenait à la main le poignard du Marquis et observait les belles ciselures de la poignée. Au centre de la pièce, Eglofstein s'était approché du capitaine Salignac qui tenait au collet et poussait devant lui un homme qui hurlait et gesticulait violemment.

— Eglofstein ! c’est le Marquis de Bolibar que vous avez fait fusiller, dis-je, et je pensais que cette nouvelle allait provoquer de l’étonnement et de la joie.

Un formidable éclat de rire me répondit.

— Encore un Marquis de Bolibar ? s’écria Eglofstein. Combien sont-ils donc aujourd’hui à courir dans la ville ? Mon ami Salignac lui-même vient d’en prendre un.

Il montrait le prisonnier de Salignac dont je ne pouvais reconnaître le visage, parce qu’il se trouvait masqué par une étoffe de soie noire, celle dont les hommes mariés, en Espagne, se servent pour dissimuler leurs traits, lorsqu’ils partent la nuit, pour une amoureuse aventure.

— Camarade, dit-il enfin, d’un ton moqueur, à Salignac, aujourd’hui tu as acheté un âne à la foire aux chevaux. Je te conseille de ne pas faire pendre sur-le-champ ce vertueux Alcade de notre ville. Il est possible que nous ayons besoin de ses services.

Sérénade allemande

Nous partîmes tous d'un formidable éclat de rire en reconnaissant dans notre infortuné prisonnier l'Alcade au teint fleuri de La Bisbal. Le vacarme fut si bruyant que le lieutenant Gunther se réveilla. Il se leva, se frotta les yeux des deux mains et bâilla. Brockendorf continuait de dormir et ronflait si fort qu'il en ébranlait les murs.

— Qu'y a-t-il ? demanda Gunther en se passant la main dans les cheveux.

À la vue de notre bruyante hilarité, l'Alcade se décida à esquisser un maigre sourire ; partagé entre la colère et l'embarras, il tournait sa casquette dans ses deux mains.

— Messieurs ! dit-il enfin, il peut nous arriver à nous aussi de faire des fredaines, la nuit.

Il regardait nos visages secoués par le rire et on pouvait bien voir quelle peine il se donnait pour contenir sa colère.

— Nous avons, poursuivit-il, dans notre ville des femmes qui sont beaucoup plus belles que les dames de votre Palais Royal, qui le soir rêvent près des colonnades – et il éprouvait une double fierté à la pensée qu'il avait de si belles femmes dans sa ville et qu'il avait lui-même vu le monde au point de se sentir à Paris tout à fait chez lui.

— Je n'ai encore rien vu, dans les rues, de bien intéressant, dit Eglofstein en faisant une moue dédaigneuse.

— Ce que vous avez vu n'est que de la petite bière, à notre usage. Pour Messieurs les officiers, je sais où l'on peut trouver des produits de luxe. Il fermait les yeux, riait et faisait claquer sa langue.

— Des produits de luxe ! s'écria Donop, d'un ton méprisant. De la céruse et des pommades, pour boucher les rides, si bien que l'on dirait ensuite une peau de bœuf qui n'a pas encore été raclée.

— Ne dites donc pas cela, Señor ! Lorsque vous verrez la Monjita, vous ne trouverez rien sur ses joues, ni céruse, ni autre saleté. Elle n'a que dix-sept ans, mais les hommes lui courent déjà après, comme les grenouilles à qui vous montrez un chiffon rouge.

— Soit, qu'on nous l'amène ! s'écria tout à coup Brockendorf dans son coin ; lorsqu'il entendait parler des femmes, il était tout de suite gaillard. – Dix-sept ans ! Mon sang ne fait qu'un tour, c'est comme si vous versiez de l'eau sur de la chaux vive.

— Quelle est cette Monjita ? questionna Eglofstein. La fille d'un tailleur ? La bonne d'un marchand de perruques ?

— Son père est un gentilhomme, Señor, un de ceux que tout le monde respecte, mais qui sont pauvres au point de ne pas même avoir une chemise sur le corps. Les temps sont durs, et les impôts nous écrasent. Ce serait pour lui un grand honneur, que de voir Messieurs les officiers s'occuper de sa fille.

— Quel métier a-t-il ? Si son travail ne lui rapporte rien, pourquoi ne l'envoie-t-il pas au diable ? questionna Donop dont la curiosité commençait à s'éveiller.

— Il est peintre ; il peint des empereurs, des rois, des prophètes, des apôtres et il vend ses tableaux à la porte des églises et le soir dans les cabarets. Il est très habile et peint tous les genres, les hommes et les animaux ; il peint saint Roch avec son chien, saint Nicaise avec une souris et l'ermite Paul avec un corbeau.

— Et sa fille ? demanda Gunther. Si elle n'a pas plus de dix-sept ans – dans ce pays les femmes de cet âge ressemblent aux cornemuses de chez nous. Si on les touche, elles se mettent à crier.

— Sa fille, dit l'Alcade, réservera le meilleur accueil à messieurs les officiers.

— Et bien, allons ! En avant ! Que faisons-nous ici plantés ? s'écria Brockendorf, l'œil allumé. Je lui dirais bien deux mots.

— Il est trop tard maintenant – et en prononçant ces mots, l'Alcade jeta un regard inquiet sur l'ivrogne. – Un autre jour, messieurs, demain par exemple, après le dîner. À ce moment Señor Don Ramon d'Alacho dort déjà. Pour aujourd'hui, ce qu'il y a de mieux, c'est que nous allions tous nous coucher.

— Vous avez fini ? l'interrompit Eglofstein d'un ton impérieux. Et bien, ne parlez plus tant que l'on ne vous questionnera pas. En avant ! Prenez la lumière et en avant ! – Salignac !, et il se tourna vers le capitaine de la garde qui, tranquillement, faisait les cent pas dans la pièce, – Salignac, ne venez-vous pas avec nous ?

Le capitaine Salignac s'arrêta et secoua la tête.

— J’attends mon domestique. Il est sorti, malgré mes ordres. Pouvez-vous me dire, Baron, où il est parti ?

— Camarade, répondit Eglofstein en se couvrant de son manteau, vous n’avez pas eu de chance dans le choix de votre compagnon de voyage. Votre domestique n’était qu’un voleur. Il avait volé ce matin même la bourse d’un de nos dragons. On l’a trouvée sur lui, mais les thalers étaient partis.

Salignac ne manifesta pas la moindre surprise.

— L’avez-vous pendu ? demanda-t-il, sans lever la tête.

— Bien entendu, camarade ! Nous l’avons fusillé dans cette cour même. Le menuisier nous a promis le cercueil pour la semaine prochaine.

La réponse du capitaine fut étrange. J’y ai souvent pensé depuis.

— Je le savais, dit-il. Personne encore n’a vécu longtemps, parmi ceux qui m’ont accompagné sur ma route.

Il nous tourna le dos et continua à marcher de long en large.

Nous quittâmes la pièce et drapés dans nos manteaux nous suivîmes l’Alcade, en nous emboîtant le pas, à travers les ruelles étroites. Il monta la Calle de los Arcados, puis suivit la rue des Carmélites et la « grande » rue dans laquelle deux chariots ne peuvent pas passer de front. Les rues étaient désertes ; la messe de minuit était finie depuis longtemps. Nous passâmes près de l’église Nuestra Señora del Pilar, près de la Tour de la Gironella et arrivâmes à la place sur laquelle on trouve les six statues de pierre qui représentent des saints.

Nous allions silencieux, tremblants de froid. L'Alcade bavardait, s'arrêtait tous les cent mètres et avec sa petite canne à pommeau d'argent, il nous indiquait tantôt une maison, tantôt une autre. Ici, disait-il, avait habité jusqu'à l'année dernière un homme dont le cousin avait été conseiller royal près du Tribunal. À cet endroit précis, l'archevêque de Saragosse avait dû attendre une heure, en plein soleil, parce qu'un des chevaux de sa voiture avait perdu un fer. Dans la petite laiterie, à droite de l'église, l'année passée, un incendie s'était déclaré et la femme du propriétaire y avait perdu la vie. Et dans cette boutique, messieurs les officiers pourraient trouver tous les objets qui leur sont nécessaires.

Devant l'église, l'Alcade fit une pause ; il s'inclina, se signa et montra un morceau de papier cloué à la porte de l'église et secoué par le vent.

— Ici, dit-il, sont inscrits et voués au mépris public les noms de tous les habitants qui ont rompu le jeûne ou bien, le précédent dimanche, ont négligé d'aller à confesse. Bien entendu, notre curé…

— Que le diable vous emporte toi et ton curé ! – hurla Gunther – tu nous laisses ici geler devant l'église ! En avant ! Trotte ! Nous ne t'avons pas suivi pour faire nos prières !

Il s'arrêta de parler ; il venait de trébucher sur le cadavre d'un mulet, couché dans la neige, au milieu de la route. Il se releva, ses habits trempés et se mit à maudire l'Espagne et ses habitants, qu'il rendait responsables de l'accident.

— Quel pays d'oisifs et d'écervelés ! Du fumier dans les rues, de la rouille sur le fer, des punaises dans les lits, les vers dans le bois et partout de la mauvaise herbe !

— Vois, la lune elle-même, cette folle, ne peut même pas se tenir tranquille, s'écria Brockendorf, pour faire chorus. Elle était, hier encore, sèche comme un hareng saur, et aujourd'hui elle est grasse comme un cochon à l'engrais.

Nous étions enfin parvenus à la demeure de don Ramon d'Alacho, le père de la Monjita. La maison était basse, mal entretenue et se trouvait sur la place, tout en face des six statues.

Gunther saisit le battant de la porte et frappa bruyamment.

— Eh ! Señor don Ramon ! Ouvrez ! Voilà des visiteurs !

Rien ne bougea. Les flocons de neige devenaient de plus en plus épais et recouvraient nos manteaux et nos coiffures.

— Courage ! Enfonce la porte ! criait Brockendorf pour l'exciter, tout en se frottant les mains pour les réchauffer. Jette-la à terre, nous en avons vu bien d'autres à l'assaut des lignes anglaises, à Torres Vedras.

— Ouvrez, Señor du sommeil et des ronflements ! cria Gunther, en martelant la porte. Ouvrez, ou bien nous cassons porte et fenêtres.

— Ouvrez, ou bien nous démolissons tout ! hurla Brockendorf, qui oubliait qu'il n'était pas encore dans la maison.

Une fenêtre s'ouvrit, dans la maison voisine, et une tête apparut, recouverte d'un bonnet de nuit. Mais elle rentra tout aussitôt dans l'obscurité. Et la fenêtre se referma en grinçant. Nos manteaux couverts de neige avaient effrayé le bourgeois tout endormi qui devait maintenant reposer tout tremblant dans son lit et raconter à sa femme que les six sta-

tues avaient quitté leurs socles pour se réunir devant la porte de la maison voisine et y faire leurs farces.

Mais enfin, au-dessus de nos têtes, on ouvrit une fenêtre et nous entendîmes une voix irritée :

— Mille tonnerres ! Qui est là ?

— Celui-là sait jurer aussi bien qu'un batelier de la compagnie des Indes Orientales, mais je ne le crains pas sur ce chapitre, dit Donop, qui se mit à hurler :

— Que le diable t'emporte quatre-vingt-dix-neuf fois. Ouvre !

— Qui est là ?

— Des soldats de l'Empereur !

— Des soldats ? Quel toupet ! Des tisserands ! Des ramoneurs ! Des nettoyeurs de cabinets ! Des fabricants de balais !

— Et toi, moucheron, qui es-tu ? Fais-toi cuire dans un pâté, que l'on puisse te voir ! hurla Brockendorf de toute la force de ses poumons. Il était furieux de se voir traiter de tisserand, de ramoneur, et de nettoyeur de cabinets, comme s'il faisait partie de la corporation qui était chargée de cette tâche immonde.

— Descendez, Don Ramon, et ouvrez, dit, en haut, la voix devenue plus calme. Je suis curieux de voir le drôle qui veut me faire cuire dans un pâté.

Nous entendîmes alors des pas, à l'intérieur de la maison, et gémir un escalier de bois. On ouvrit la porte et sur le seuil apparut un petit homme qui avait dans le dos une bosse

aussi grosse que les taupinières, au mois de mai. Il portait des guêtres d'un rouge brique. Le sommet de sa coiffure de laine lui retombait, à droite, sur l'oreille. Il s'inclina, en ricanant, devant nous ; la torche qu'il avait à la main décrivit un cercle de feu dans l'obscurité ; on aurait dit un mulet qui se baisse pour mieux se laisser sangler.

Nous gravîmes les marches de l'escalier et pénétrâmes dans une pièce tout encombrée d'un attirail de peintre. Au centre, un chevalet avec un tableau représentant saint Jacob de Galicie, peint jusqu'à la collerette et au bras droit. Dans une deuxième pièce, obscure, nous trouvâmes un bon feu de sarments de vigne. Dans un fauteuil, les pieds au feu, se trouvait confortablement installé un homme et près de lui, sur le sol, ses grandes bottes hessoises ; sur la table des verres, une bouteille de vin et un grand tricorne à la russe.

Il tourna vers nous son visage et à la lumière de la cheminée, nous eûmes la stupéfaction de reconnaître notre colonel en l'honneur de qui nous avions donné dans la rue notre aubade. Mais maintenant il était trop tard pour battre en retraite.

— Et bien, approchez ! s'écria-t-il. Qui parmi vous est le cuisinier qui veut me faire cuire dans un pâté ?

— Eglofstein ! c'est à vous de parler ; de vous il acceptera tout, murmura Donop près de moi.

— Mon colonel ! dit Eglofstein, en s'inclinant, je vous fais mes excuses ; nous ne vous savions pas ici.

— Je le crois bien, s'écria le colonel en éclatant de rire. Eglofstein, je crois volontiers que vous aimeriez bien être à cent lieues d'ici, à Java d'où vient le poivre ! au Bengale, pays de la cannelle ! ou bien, aux îles Moluques, d'où l'on

tire la muscade. Brockendorf ! Qui est la punaise, maintenant, vous ou moi ?

Le colonel qui, au moment de ses accès de goutte, était toujours furieux, et entrait dans des crises de rage indescriptibles, se trouvait aujourd'hui de bonne humeur et nous profitâmes de l'aubaine.

— Mon colonel, dit Eglofstein, en montrant Brockendorf qui, l'air piteux, se tenait là comme Barrabas, vous devez vous montrer indulgent à l'égard de ce fou qui a, de plus, abusé de la bouteille.

— Viens donc ici, au lieu d'avaler ton miroir – cria le colonel en prenant une prise dans sa tabatière – viens donc voir l'homme qui prétend faire cuire son colonel dans un pâté.

À l'autre bout de la salle, il y avait un lit et à côté, pendus au mur, deux tableaux de la Vierge, un bénitier et un miroir. Devant le miroir, une jeune fille au costume espagnol nous tournait le dos ; elle portait un corsage de velours noir et rangeait dans sa chevelure des fleurs artificielles. Elle s'avança d'un pas léger vers le colonel et plaça un bras autour de ses épaules.

— Voilà le capitaine Brockendorf ! lui expliqua le colonel. Regarde-le bien, c'est celui qui voulait me faire cuire dans un pâté. Vois cet ivrogne, grand comme un bœuf, fier comme Goliath et qui dévore, vivants, les canards et les poules.

Brockendorf serrait les dents, le regard mauvais, sans rien dire.

— Mais un soldat valeureux, je l'ai vu à Talavera, ajouta le colonel après un moment de silence et ces paroles suffirent à ranimer les traits de Brockendorf.

— Ni un ramoneur, ni un nettoyeur de cabinets ! grogna-t-il, puis, satisfait, il commença à caresser ses longues moustaches, cirées à la poix, tout en jetant des regards enflammés sur la Monjita et sur le vin.

Le colonel, d'humeur joyeuse, se mit à bavarder d'une façon totalement inaccoutumée.

— Eglofstein ! Jochberg ! s'écria-t-il, venez ici, buvez avec nous ! Gunther ! Que faites-vous là, debout comme un cierge consacré ? – Il remplit nos verres. – Oh ! ces petits verres espagnols ! Où est l'immense verre allemand de mon grand-père ?

Nous nous approchâmes de la table pour lui rendre raison. Il attira vers lui la Monjita, tout en caressant ses moustaches rousses.

— Eglofstein ! reprit-il, la voix maintenant tout émue, n'est-elle pas le portrait vivant de ma pauvre Françoise-Marie ? Ses cheveux, son front, ses yeux, son allure ! Aurais-je pu deviner que je retrouverais dans ce nid à rats de l'Espagne la femme que Dieu m'avait reprise ?

Surpris, je contemplais la Monjita, sans pouvoir découvrir les traits de ressemblance avec la morte. Sans doute ses cheveux rappelaient-ils la teinte cuivrée de ceux de Françoise-Marie, et l'on pouvait trouver une autre ressemblance dans le profil du front. Mais à tout prendre, c'était une autre créature, bien différente. Tous les autres assistants paraissaient étonnés des paroles du colonel. Eglofstein souriait et

Brockendorf regardait la Monjita, avec des yeux qui faisaient penser à la légende de la baleine et de Tobie.

— Viens donc ici, petite fille aux yeux brûlants, dit le colonel en prenant la Monjita par la main. Tu vas recevoir de beaux vêtements de Paris, sais-tu ? J'en ai des tas dans mes bagages.

Mais il n'ajouta pas que c'étaient les robes de sa première femme qu'il traînait ainsi avec lui dans ses malles.

— On t'apportera tous les matins ton chocolat au lit.

— Oui, mais vous repartirez bientôt en campagne et Dieu sait quand vous reviendrez. Que deviendrai-je, quand vous ne serez plus là ? dit la Monjita, presque à voix basse.

C'était la première fois qu'elle parlait devant nous. Et réellement, c'était la voix de la morte que nous entendions. Un frisson d'angoisse et de bonheur me parcourut tout entier ; ces paroles, Françoise-Marie me les avait adressées, et avec le même accent de tristesse. Et je puis bien dire que c'est à ce moment que prit naissance cet accès de folie qui nous gagna tous les jours suivants et qui nous fit retrouver dans la Monjita notre Françoise-Marie ; ce fut là l'origine de ces luttes que nous nous livrâmes avec une douloureuse passion pour conquérir cette femme, luttes au cours desquelles devaient sombrer notre sentiment du devoir et notre honneur et qui dressèrent les unes contre les autres nos âmes remplies de haine, d'envie et d'amour meurtrier.

— Comment ? s'écria le colonel en tapant si fort sur la table que la bouteille se renversa et que la porcelaine décorative des murs se prit à trembler. Tu me suivras partout où j'irai. Que diable ! Masséna a toujours une femme avec lui ; tous les six mois, il fait venir de Paris une nouvelle actrice.

— Une actrice ? dit Eglofstein en haussant les épaules. C'est le plus souvent une Phryné de bas étage qui sort des « petites maisons » de Saint-Denis ou de Saint-Martin, et lorsqu'il n'en veut plus, il la passe à ses aides de camp.

— À ses aides de camp ? répartit le colonel en jetant sur Eglofstein un regard chargé de méfiance et de haine. Je sais pour ma part donner de l'occupation à mes aides de camp ; chaque jour ils doivent s'occuper des cartouches, des chaussures, et des sacs des troupes. Avez-vous commandé pour demain les corvées d'eau et de bois ? Attendez un peu, Eglofstein, je vais vous remuer !

À partir de ce moment, ce soir-là, il fut complètement changé, triste, capricieux, grossier même. Avec Donop nous réussîmes à nous éclipser et à revenir dans l'autre pièce, où nous trouvâmes notre ami le gros Alcade et Don Ramon, le bossu aux jambes rouge brique, tous les deux en contemplation devant le portrait, à moitié terminé, de saint Jacob.

— On devine, à le voir, que ton saint était un savant, dit l'Alcade. J'ai connu un homme qui enseignait que saint Jacob connaissait le latin, dans le sein de sa mère. Mais c'était un hérétique et on le brûla.

— Ce saint-là, quand il vivait, avait plus de science que de grâce, expliqua Don Ramon. Il avait plus de verrues sur le visage que la ville de Séville n'a de tours pointues. Mais je ne lui en ai laissé que deux sur le visage, parce que les femmes n'achètent pas les tableaux, si les saints ont des verrues.

— Don Ramon ! m'écriai-je soudain. Vous avez vendu votre fille à ce vieillard. Vous devriez avoir honte !

Don Ramon déposa son pinceau et me fixa.

— Il l’a vue à la messe et l’a suivie, dit-il. Il lui a promis ce que l’on appelle le bonheur, lui a dit qu’elle aurait des draps en toile de Hollande, des chevaux, des voitures, des serviteurs, et que chaque matin c’est en calèche qu’elle irait à la messe.

— On peut donc tout obtenir de vous, avec de l’argent, cria Donop, plein de rage. Pour trente pièces d’argent, je crois bien, vous feriez mieux que Judas lui-même ! Que dira votre saint Jacob de ce marché-là ?

— Saint Jacob est au ciel ; pour moi, je dois vivre dans ce bas monde, dit le bossu en soupirant. Je vais vous dire, Señor, et monsieur l’Alcade ne me contredira pas, il n’était pas facile pour moi d’avoir chaque jour mon pain et celui de ma fille.

— Vous êtes un gentilhomme, Don Ramon, s’emporta Donop. Où sont votre loyauté, votre honneur ?

— Jeune homme ! dit Don Ramon, croyez-moi ; si cette guerre dure encore longtemps, tous ces beaux sentiments tourneront au moisi ou au vinaigre.

Dans l’autre pièce, le colonel donnait le signal du départ.

— Eglofstein, l’entendis-je dire, la manœuvre demain matin à partir de huit heures. Jusqu’à neuf heures, exercice de chargement des mulets ; puis confection, dans les écuries, des bottes de foin et de paille. Pour dix heures, une calèche devant la maison.

Eglofstein fit claquer les talons.

— Et maintenant, en route ! Deux bûches dans le poêle, un verre de vin chaud, et la couverture remontée jusqu’aux oreilles, pas vrai ?

Nous nous séparâmes et sortîmes.

Devant la porte de la maison, Brockendorf s'arrêta et refusa de nous suivre.

— Je vais remonter, dit-il, et attendre que le colonel soit parti. Je dois la revoir et parler sérieusement avec elle.

— Viens donc, espèce de fou, murmura Eglofstein. Le colonel s'en apercevra et verra rouge.

— Malédiction ! Nous sommes arrivés trop tard. Oh ! qu'elle est belle ! Elle a les cheveux de Françoise-Marie, dit tristement Gunther.

Nous continuâmes notre route, l'âme remplie d'amertume et de désillusion. Eglofstein seul paradait et montrait sa bonne humeur.

— Nigauds, dit-il enfin, lorsque nous fûmes parvenus à une bonne distance de la maison de Don Ramon, ânes, soyez satisfaits. Notre colonel a une nouvelle femme ! Si elle se montre en tout semblable à l'autre, comme il le prétend, croyez-vous qu'il la gardera pour lui tout seul ?

Nous nous arrêtâmes et nous regardâmes ; chacun de nous avait la même pensée.

— C'est vrai ! dit Donop. Avez-vous vu la caresse de ses yeux fixés sur moi, au moment où j'ai pris congé ?

— Et moi ! s'écria Brockendorf. Elle m'a regardé longuement, comme si elle voulait me dire…

Il avait oublié ce qu'elle avait pu vouloir dire. Il bâilla et dirigea un œil amoureux vers les fenêtres de la Monjita.

— Elle n'a rien que son joli visage et sa belle taille, déclara Gunther. Je parie qu'elle ne sera pas trop cruelle, lorsqu'elle saura que je possède huit thalers de Caroline cousus dans le col de ma tunique.

— Vive notre colonel ! Voilà qu'il a enfin une autre femme ! s'écria Eglofstein. Nous mènerons bientôt l'ancienne vie *in floribus et in amoribus*. Est-ce bien ça, Donop ?

À travers l'épaisse neige et après nous être serré la main, nous rentrâmes dans nos cantonnements avec l'espoir de posséder bientôt la Monjita. Et le sommeil fut long à venir, parce que Gunther avec lequel, cette nuit, je partageais ma chambre, s'exerçait devant la glace avec les gestes d'un pauvre comédien, pour apprendre le rôle qu'il jouerait avec la Monjita à qui il dirait en espagnol : – Ma belle demoiselle, que Dieu vous bénisse ! Je mets mon cœur à vos pieds, señorita !

Le reversi

Plusieurs journées s'écoulèrent ; nous dûmes vaquer aux divers services, faire l'exercice, monter à cheval, travailler aux terrassements, visiter les cantonnements des hommes, les écuries, etc… Gunther et Brockendorf, le soir venu, jouaient aux cartes et passaient leur temps au cabaret « Le sang du Christ », dans lequel on trouvait toujours une chaude atmosphère et de bon vin ; leurs discussions y faisaient toujours un grand vacarme. Presque tous les jours j'allais à la chasse avec Donop ; nous rapportions des perdrix, des cailles, et parfois un lièvre. Au début, nous étions prudents, restions toujours l'un près de l'autre et n'osions pas dépasser le premier ouvrage fortifié de plus d'une demi-étape à cheval. Mais à force de constater la sécurité complète des chemins et de voir les paysans, hommes et femmes, vaquer partout aux travaux des champs, nous devînmes plus hardis et dépassâmes même les villages de Figuerra et de Truzillo.

Nous ne trouvâmes nulle part trace de guérillas ; les vignobles et les champs s'étendaient, pacifiques, sur notre route, les habitants nous faisaient une mine polie, ouverte, sans aucune marque d'hostilité, et l'on aurait pu croire que ce pays n'avait été le théâtre d'aucune révolte et n'avait jamais connu ni luttes sanglantes ni exploits cruels et fanatiques.

Depuis la nuit où nous étions tombés, dans la maison du peintre bossu, sur notre colonel, je n'avais pas revu la Monjita. On m'avait raconté que le curé, sur le désir du colonel, avait rendu visite à son père, le lendemain même. Quelques

heures plus tard, la calèche était arrivée et la Monjita s'était fait conduire à la maison du Marquis de Bolibar. Le colonel avait établi son cantonnement dans cette maison de la rue des Carmélites, au-dessus du portail de laquelle on voyait se dresser les deux têtes de pierre des Sarrasins. La garde se tenait au rez-de-chaussée et le bureau d'Eglofstein occupait le dernier étage.

Parmi la foule des habitants de La Bisbal, petites gens de condition modeste qui vivaient sur leurs plants de vignes et d'oliviers, ou bien se livraient au commerce des grains ou au travail grossier de la laine, cet événement avait suscité d'abord beaucoup de surprise et d'émotion ; mais ils ne tardèrent pas à s'en féliciter, car ils se sentaient très flattés et très honorés de voir un officier supérieur s'unir à une jeune fille de la ville et choisir précisément la Monjita que tous connaissaient depuis sa plus tendre enfance. Avant cet événement, il y avait encore pas mal de mécontents qui, drapés dans leur manteau, le chapeau enfoncé sur la tête, nous fixaient avec insolence, lorsque nous passions près d'eux, et nous traitaient secrètement d'hérétiques et d'infidèles qu'il convenait de faire disparaître ; mais maintenant, nous rencontrions partout des visages sur lesquels éclataient des sentiments de curiosité, de contentement et même de joie. Quant au curé, de sa chaire il leur prêchait que les nations espagnole et allemande étaient reliées, depuis l'époque de Charles-Quint, par la plus vive amitié, pour leur commune gloire.

Donop et moi, chaque soir, allions caracoler à cheval dans la rue des Carmélites pour nous livrer, devant la maison du colonel, à des voltes et à des parades. Mais nous ne rencontrâmes pas une seule fois le visage de la Monjita. Derrière les grilles des fenêtres tout semblait immobile ; seules

les faces grimaçantes des Sarrasins, au-dessus du portail, semblaient vouloir répondre à nos avances.

Le dimanche qui suivit la fête de Noël, Eglofstein, vers midi, me rendit visite pour aller déjeuner ensuite avec moi ; en effet, au cantonnement, nous étions chaque dimanche les hôtes de notre colonel.

Nous sortîmes donc et arrivâmes à la place du Marché, au milieu de la foule endimanchée des marchands qui nous offraient leurs œufs, leurs fromages, leur pain et leurs volailles, et des mendiants qui voulaient nous faire embrasser l'image dégoûtante de quelque saint. Derrière l'église Maria del Pilar le tumulte s'apaisait. Eglofstein était tout gaillard.

— Tout va bien, dit-il, tout va vraiment mieux que je ne l'avais pensé.

En marchant, il donnait sur ses bottes de grands coups de cravache.

— Ce colonel des guérillas me paraît être un stupide et patient mouton. Il s'est arrêté et ne bouge plus, dans l'attente des signaux. Il attendra aussi longtemps que nous le voudrons.

Il se mit à rire doucement.

— La maison de la rue des Capucines est bien gardée, reprit-il, se parlant plus à lui-même qu'à moi. Ce Salignac fait bien son métier. Il ne bouge pas et observe tous ceux qui passent comme s'il était le diable en train de dénombrer des âmes. Et si son Excellence monsieur le Marquis de Bolibar veut entrer secrètement, pour allumer sa paille, il faudra qu'il se transforme tout d'abord en moineau ou en souris.

— Le Marquis de Bolibar est mort, je vous l'ai déjà dit.

Eglofstein s'arrêta et me fixa.

— Jochberg ! dit-il, vous n'êtes cependant pas un sot ! Comment diable pouvez-vous être gris de si bon matin ?

Je me fâchai.

— Le Marquis de Bolibar est mort, vous dis-je. Et c'est vous-même qui l'avez fait fusiller. Par le diable, nous étions tous aveugles, cette nuit de Noël, pour ne pas l'avoir tout de suite reconnu.

— Voulez-vous vraiment me faire croire, Jochberg, que ce dégoûtant muletier du diable, qui avait volé les thalers de Kummel, était un cousin du roi d'Espagne.

— Certes, mon capitaine. Il est enterré là-bas près de la porte de la ville, et son chien rôde toujours autour de la garde et me saute dessus, chaque fois que je passe à proximité.

Eglofstein s'arrêta et fronça les sourcils.

— Jochberg ! dit-il. Je le sais, vous avez toujours éprouvé du plaisir à m'irriter par vos contradictions. Il faut toujours que vous soyez plus malin que les autres. Si l'un dit « doux », vous répondez « amer ». Si l'on dit « moineau », vous affirmez tout de suite « pinson ».

Il se tut, l'air irrité, et nous poursuivîmes notre route.

— Je vous ai interrompu, mon capitaine, dis-je quelques minutes après pour l'amadouer, vous étiez en train de m'exposer vos plans.

— Mes plans, ah ! oui, dit-il, et ses traits s'éclaircirent aussitôt. Vous savez que nous attendons un convoi de cais-

sons renfermant de la poudre, des boulets et des bombes ; nos approvisionnements en munitions sont en effet très réduits, depuis les derniers combats, très réduits. Jochberg. Mais le convoi a déjà dépassé le village de Zarayzago et sera dans trois ou quatre jours à La Bisbal.

— Si le colonel des guérillas… objectai-je.

Nous étions arrivés à l'auberge « Au sang du Christ » ; au-dessus de la porte, sous les rayons du soleil d'hiver brillait un Saint-Antoine sculpté dans le bois et ruisselant sous la neige fondue. Ce saint est très populaire en Espagne et on l'interroge plus souvent que tous les douze apôtres réunis.

Eglofstein s'arrêta, saisit le bouton de la porte et se penchant vers moi :

— Le colonel ? Il laissera passer le convoi, puisqu'il ne doit rien faire avant que le Marquis de Bolibar ne lui ait donné le signal n° 1, celui de la paille enflammée. Mais dans trois ou quatre jours, je le donnerai moi-même, ce signal, afin d'obliger ce colonel et ses gens à sortir de leurs trous, comme les gosses du village font sortir les grillons, et je mettrai fin de cette façon, dans la région, à la lutte de guérillas.

Il poussa la porte et cria aussitôt :

— Brockendorf ! Gunther ! Êtes-vous prêts ? Vous connaissez le colonel, si vous êtes en retard à sa table, vous aurez des arrêts !

Brockendorf et Gunther sortirent, le visage rouge, l'un par suite du vin, l'autre par l'émotion du jeu. Gunther était très excité, Brockendorf très calme, comme toujours lorsqu'il n'avait pas bu avec excès.

— Lequel de vous deux a gagné les bottes de l'autre ? demanda Eglofstein. Avez-vous joué les enchères, ou bien le trente-et-un ?

— Ni l'un, ni l'autre, répondit Gunther, mais qu'importe ! C'est moi qui ai gagné.

Saint Antoine tenait à la main une inscription portant que la conception de Marie avait été immaculée. Gunther la prit et mit à la place le valet. Le saint, plein de raison et de patience, comme pendant sa vie matérielle, tenait entre ses mains la carte.

— Gunther, dit Brockendorf d'une voix soupçonneuse, à Barcelone, où chaque jour sous mes fenêtres défilaient les prisonniers se rendant au travail, j'ai vu parmi eux un tricheur dont le visage était absolument semblable au tien.

— Et moi, répartit Gunther, piqué au vif, j'ai vu dans Cassel pendre un voleur qui avait comme toi un nez tout aplati.

— La nature, dit Eglofstein, avec la mine la plus sérieuse, se complaît souvent dans des jeux étranges.

À quatre, nous poursuivîmes notre route.

— Il a le roi de pique dans son jeu, racontait Gunther toujours emballé. Il le joue, croit gagner et dit : je coupe. Le jeu continue, reversi, riposte, la dame de cœur ici, le valet de cœur par là. Et finalement je jette l'as de cœur et j'annonce le reversi.

Il se tourna vers Brockendorf et d'un ton de triomphe lui cria dans les oreilles :

— Reversi ! Brockendorf ! As-tu entendu ? Reversi !

— Tu peux bien être le premier, grommela Brockendorf tout en marchant, elle verra bientôt que tu n'es pas ce qui lui convient. Ton feu, mon garçon, brûle par une mèche trop courte.

Eglofstein les regarda tous les deux, en sifflotant.

— Et qu'avez-vous joué ?

— La première séance chez la Monjita, répondit Brockendorf.

— Je m'en doutais, dit Eglofstein, avec un petit rire.

— Brockendorf l'a rencontrée ce matin dans la rue, expliqua Gunther. Elle lui a donné un rendez-vous pour demain aussitôt après la messe. C'est moi qui prendrai sa place. Il lui manque le bel air ; il nous aurait fermé à tous le chemin. Moi je sais comment on s'adresse ici aux femmes, en Espagne.

Eglofstein se tourna, le visage curieux, vers Brockendorf :

— Est-ce vrai ? Tu lui as parlé ?

— Oui. Et longtemps, répondit Brockendorf, en se rengorgeant.

— Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai dit nettement que j'étais amoureux d'elle et qu'elle seule pouvait me guérir.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne pouvait pas, dans la rue, s'expliquer ainsi, que ce n'était pas l'usage à La Bisbal. Mais je devais demain,

après la messe, aller la voir chez elle où elle avait en abondance des aiguilles et de la lessive.

— Quoi ? Des aiguilles et de la lessive ?

— Oui. Je lui ai dit que je pouvais avaler des aiguilles et boire de la lessive, autant qu'il lui plairait.

— Demain matin, lorsque le colonel sera parti à cheval, j'irai la voir, dit Gunther.

— Vas-y ! s'écria Brockendorf, en riant bruyamment. Va, mais tu avaleras les aiguilles et la lessive.

— Gunther ! dit Eglofstein, tous les deux, Brockendorf et toi, vous vous figurez que vous êtes seuls au jeu. Mais fais bien attention, j'ai aussi des atouts en main, qui valent bien ton as et ton reversi.

— Il me reste toujours le reversi ; celui qui le tient gagne, dit Gunther d'une voix lente et mauvaise.

Tous les deux, Eglofstein et lui, se regardèrent avec des yeux hostiles, comme s'ils étaient dans un fossé de la ville, pour se battre en duel.

Entre temps, nous étions parvenus au cantonnement du colonel. Devant la porte nous vîmes le capitaine Salignac, très excité, et occupé à chasser une troupe de mendiants qui, en l'honneur du dimanche, étaient venus près de la maison du Marquis de Bolibar pour recevoir leur ration habituelle de soupe et de pois cuits dans l'huile.

— Que cherchez-vous ici, fripons, vauriens, outres pleines ! s'écriait-il. Dehors, que personne ne m'approche.

— Une aumône, Señor, si vous croyez à la pitié divine ! ayez pitié des pauvres ! Que Dieu soit loué ! Donnez à ceux qui ont faim ! criaient à qui mieux mieux les mendiants ; l'un d'eux alla même jusqu'à placer sous les yeux de Salignac son bras mutilé, en disant :

— Moi aussi, Dieu m'a donné ma part de souffrance.

Le capitaine recula d'un pas et appela la garde.

Deux dragons accoururent et mirent en fuite les mendiants. Mais l'un des fugitifs se retourna et cria :

— Je te connais, pauvre misérable ! Une fois déjà le Christ t'a puni pour ta dureté de cœur. Tu n'auras jamais le repos éternel !

Le capitaine, immobile, le fixa. Puis il se tourna vers moi :

— Lieutenant Jochberg, vous êtes le seul d'entre nous à avoir vu ce Marquis de Bolibar. Pourriez-vous le reconnaître dans l'un de ces coquins ? Il me paraît vraisemblable qu'il tente de se déguiser ainsi pour pénétrer dans sa maison.

Je m'efforçai de le convaincre que l'usage des aumônes dominicales suffisait à expliquer la présence de ces mendiants, mais il ne m'écouta pas jusqu'au bout ; il sauta sur un paysan qui, à moitié caché derrière le chargement de bois de son mulet, le regardait fixement, avec une curiosité mitigée d'effroi.

— Que cherches-tu ici, canaille, avec ta grosse tête ?

De la main, le paysan fit le signe de la croix et murmura :

— Retire-toi, Juif, et rallie-toi à la sainte Croix.

Nous ne pûmes pas retenir notre rire, en entendant ce paysan qui traitait de Juif le capitaine. Salignac seul sembla n'avoir rien remarqué. Il jeta sur le paysan un regard menaçant et plein de méfiance, et questionna :

— Qui es-tu ? Que veux-tu ici ? Qui t'a demandé ?

— J'ai porté du bois de la forêt pour monsieur le Marquis, Votre Éternité ! balbutia-t-il d'une voix angoissée.

Et tout en donnant au capitaine ce titre étrange, il éleva de nouveau la croix.

— Va au diable avec ton bois, et qu'il puisse brûler en enfer ! rugit Salignac.

Le paysan fit demi-tour et s'enfuit, effrayé, avec son mulet qui faisait derrière lui des bonds désordonnés.

Salignac respira profondément et marcha vers nous.

— Quel service ! Cela dure depuis la première heure. Eglofstein, dans votre bureau…

Il s'interrompit, car un paysan s'approchait avec une charrette de paille de maïs dans laquelle il soupçonnait que le Marquis de Bolibar aurait bien pu se cacher et il fouilla la charrette de fond en comble avec des jurons et des malédictions.

Nous le laissâmes et montâmes les marches de l'escalier.

*

En haut, dans la salle à manger, nous trouvâmes Donop en grande conversation avec le curé et l'Alcade, tous les

deux invités à la table du colonel. Donop avait particulièrement soigné sa toilette ; il portait ses plus beaux pantalons ; ses bottes étaient étincelantes et le nœud de sa cravate noire était à la dernière mode.

Il marcha vers nous et nous dit en secret :

— Elle sera ma voisine, à table.

— Je ne crois pas, riposta Gunther. Notre cruche de vinaigre de colonel la tient comme une chèvre à la corde.

— Je l'ai rencontrée dans l'escalier, reprit Donop. Elle portait une des robes de Françoise-Marie, celle de mousseline blanche, « à la Minerve ». Il me semblait que j'avais devant moi le tombeau vivant d'une morte.

— Elle porte maintenant tous les jours les robes de Françoise-Marie, dit Eglofstein. Le colonel veut qu'en tout et pour tout elle soit identique à sa première femme. Vous pouvez me croire ; elle a appris à distinguer chaque vin de liqueur, depuis le Rosalis jusqu'au St-Laurens. Le colonel lui apprend maintenant les jeux de cartes : l'hombre, le piquet, la petite prime et la summa summarum.

— Je connais d'autres jeux que je lui apprendrais bien, dit Gunther en riant.

Mais à ce moment on ouvrit la porte et la Monjita parut et derrière elle le colonel.

Nous gardâmes le silence, en nous inclinant. Mais le curé et l'Alcade, qui, près de la fenêtre, tournaient le dos à la porte, ne s'étaient aperçus de rien et continuaient leur conversation. Dans le silence général on entendit la voix de l'Alcade :

— Il est tel que me l'a décrit mon grand-père, qui l'a rencontré ici il y a cinquante ans : toujours violent, irrité, avec une pâleur de visage cadavérique, et autour du front le turban qui cache la croix de feu.

— À Cordoue, dans la cathédrale, on trouve son image, et au-dessous ces mots : *Tu enim stulte Hebræe, tuum deum non cognovisti*, ce qui veut dire : stupide Juif, tu…

Il s'aperçut de la présence du colonel et se tut. Après nous être salués, nous prîmes place autour de la table et je me trouvai entre Donop et le curé.

La Monjita reconnut le capitaine Brockendorf avec lequel, le matin, elle avait lié conversation et lui sourit. Et en la voyant dans cette blanche robe de mousseline, cette robe que nous connaissions tous si bien, en la voyant assise près du colonel, je crus vraiment pendant un moment avoir devant moi cette Françoise-Marie que je n'avais jamais pu oublier.

Les mêmes sentiments paraissaient agiter Donop ; il ne touchait pas à son assiette et ne quittait pas la Monjita des yeux.

— Donop ! s'écria le colonel en mêlant de l'eau à son chambertin, un des deux, Eglofstein ou vous, après le repas, nous jouerez quelque chose sur le piano. Le petit air de la « Bella Molinara » ou le chant des fiançailles des « Puritains ». À votre santé, Señor curé !

— Donop ! le colonel t'a parlé, murmurai-je à mon voisin, perdu dans son rêve.

Il sursauta, soupira et dit doucement :

— Ô Béotius ! Ô Sénèque ! Illustres philosophes, quel faible secours je retire de vos œuvres !

Le repas se continua et je me rappelle tous les détails, comme s'il s'agissait d'hier. En face de moi, par les hautes fenêtres, je contemplais le vaste horizon, les collines couvertes de neige, où les boqueteaux isolés jetaient des taches d'ombre ; les corbeaux et les choucas qui survolaient les champs ; au loin, la femme d'un paysan, juchée sur son âne, cheminait vers la ville, une corbeille sur la tête et un enfant sur son sein. Qui aurait pu supposer que ce tableau de paix allait, ce même jour, se transformer, et que nous étions en train de vivre les dernières heures joyeuses de notre existence à La Bisbal ?

Gunther, près de l'Alcade, faisait le récit bruyant et fanfaron de ses voyages à travers la France et l'Espagne et de ses exploits guerriers. Mon voisin de droite, le curé, tout en mangeant gloutonnement et en faisant honneur au vin, me parlait de choses qu'il supposait m'être inconnues. Qu'en été, ici, il faisait très chaud, qu'il y avait pas mal de figues et de raisins dans le pays et que le voisinage de la mer rendait le poisson assez abondant.

Tout d'un coup, Brockendorf fit quelques expirations bruyantes, frappa sur le plat qui se trouvait devant lui, et lança un cri de triomphe.

— Le plat des oies rôties se met en branle, je le sens d'ici.

— Tonnerre ! Vous avez deviné juste ! Quel odorat ! dit le colonel.

— Elles viennent au bon moment, les oies. Nous les saluerons avec un « Con quibus » ou un « Salve regina » ! s'écria Brockendorf, en secouant sa fourchette.

Nous eûmes tous l'air embarrassé à cause du curé et Donop dit :

— Voyons, Brockendorf ! On ne plaisante pas avec les choses de la religion.

— Ne fais donc pas de morale, Donop ; tu n'es pas un professeur, grogna Brockendorf.

Mais le curé n'avait rien compris ; il avait entendu seulement les mots « Salve regina » et tout en se servant copieusement, il dit :

— L'évêque de Placencia, Son Éminence Révérentissime Don Juan Manrique de Lara, accorde quarante jours d'indulgence à tous ceux qui réciteront un *Salve regina* devant l'image de la Vierge.

— Servez-vous bien, ne vous gênez pas ! dit Brockendorf d'un ton aimable à l'Alcade. Lorsque le plat sera vide, on en portera un autre.

— Notre bonne Dame del Pilar, continua le curé, est admirée et connue dans le monde entier, à cause de ses nombreux miracles ; elle est sur le même pied que Marie de la Guadeloupe ou que la divine Mère de Montserrat. Déjà, l'an passé…

Il s'arrêta de parler, avec un morceau d'oie rôtie dans la bouche ; effrayé il chercha l'Alcade des yeux et tous les deux regardèrent vers la porte. En suivant leurs regards, j'aperçus la cause de leur effroi subit : le capitaine Salignac pénétrait dans la salle.

Il enleva son manteau, s'inclina devant le colonel et devant la Monjita ; il s'excusa d'arriver aussi tard et allégua l'importance du service de garde. Il se mit à table et pour la première fois je vis qu'il portait sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

— C'est à Eylau que vous avez gagné votre croix, si je suis bien informé ? demanda le colonel.

Il se faisait préparer sa viande par la Monjita et tous nous admirions la souplesse de ses mains et la grâce de ses gestes.

— À Eylau, en effet. Et c'est l'Empereur lui-même qui me l'a attachée sur la poitrine, répondit le capitaine, dont les yeux brillaient sous les épais sourcils. Je revenais d'une mission et je trouvai l'Empereur à table, en train d'absorber rapidement son chocolat. – Grognard, me dit-il, vieux grognard, tu as bien trotté. Comment va ton cheval ? – Je suis un vieux soldat, mon colonel, mais je vous le jure : j'avais les yeux humides, en voyant que mon Empereur, dans l'émoi d'un jour de bataille, trouvait encore le moyen de s'intéresser à mon cheval.

— Je ne comprends pas, dit Brockendorf, en s'essuyant le front, que l'Empereur prenne du chocolat pour son déjeuner. Cela sent le sirop et colle comme de la poix. Et puis l'on s'en met plein les dents.

— Voilà deux ans que je fais la guerre ; j'ai dix-sept batailles à mon actif et j'étais à l'assaut de Torrès Vedras, dit Gunther, d'un ton maussade, mais comme je ne sers pas dans la garde, je n'ai pas encore reçu la croix.

— Lieutenant Gunther, dit Salignac, l'air courroucé, vous faites la guerre depuis deux ans et avez livré dix-sept ba-

tailles. Savez-vous sur combien de champs de bataille je me suis trouvé, dont vous ne connaissez même pas les noms ? Savez-vous combien de fois j'ai brandi le sabre, avant même que vous ne soyez né ?

— Avez-vous entendu ? murmura l'Alcade au curé, et de ses doigts tremblants il fit sur son front le signe de la croix.

Et le curé, les yeux tournés vers le ciel :

— Que Dieu le prenne en pitié !

— Quelle folie, boire du chocolat ! et Brockendorf se lança dans la conversation. Une bonne soupe de bière, quelques saucisses bien cuites dans leur jus, une mesure de bière là-dessus, voilà mon déjeuner préféré.

— Avez-vous vu souvent l'Empereur de près ? demanda le colonel.

— Je l'ai vu au travail dans les circonstances les plus diverses. Je l'ai vu faisant les cent pas dans sa chambre et dictant des lettres à ses secrétaires ou bien penché sur ses cartes et dressant ses plans. Je l'ai vu descendre de cheval et pointer un canon ou bien écoutant les solliciteurs en fronçant les sourcils ; je l'ai vu, la tête basse et la mine sombre, galoper sur le champ de bataille. Mais il ne m'apparût jamais aussi grand qu'au moment où il pénétrait sous sa tente et épuisé se jetait sur sa peau d'ours pour y trouver un sommeil fiévreux, pendant lequel ses lèvres s'agitaient, et les batailles remplissaient ses rêves. Il ne rappelait dans ces moments aucun des grands généraux ou des vainqueurs des époques passées ou présentes ; il me faisait plutôt songer, par son aspect terrible, à ce vieux roi, ce meurtrier…

— Hérode ! s'écria le curé.

— Hérode ! reprit l'Alcade.

Et tous les deux regardèrent le capitaine Salignac avec des yeux remplis de haine et d'effroi.

— Oui, à Hérode. Ou à Caligula, dit Salignac, en se versant à boire.

— La voie qu'il nous fait suivre, dit Donop lentement et d'un air soucieux, traverse des vallées de misère et des torrents de sang. Mais elle conduit à la liberté et au bonheur de l'humanité. Nous devons donc le suivre ; il n'y a pas d'autre solution. Nés à une mauvaise époque, nous n'avons qu'une ressource, celle d'espérer en la paix du ciel, puisque la paix terrestre nous est refusée.

— Donop, dit Brockendorf en pelant une pomme, tu parles aujourd'hui aussi bien qu'une sœur de charité qui viendrait de confesse.

— Qu'ai-je à faire de la paix ! s'écria Salignac d'une voix emportée. Toute ma vie j'ai vécu avec la guerre. Le ciel et son repos éternel ne sont pas pour moi.

— Je le sais bien, dit la voix tremblante de l'Alcade.

— Oui, nous le savons, poursuivit le curé.

Et tout en joignant les mains, il murmura d'une voix angoissée :

— *Deus in adjutorium meum intende !*

Entre temps, le colonel s'était levé de table et nous suivîmes son exemple. Salignac s'enroula dans son manteau et descendit l'escalier, dans un cliquetis d'éperons. Le curé et l'Alcade le suivirent de leurs regards anxieux, jusqu'au mo-

ment où il disparut. Puis le curé me tira par ma tunique dans un coin.

— Demandez donc à monsieur l'officier qui vient de sortir s'il n'a pas déjà été avec nous à La Bisbal ?

— À La Bisbal ! Et quand ?

— Il y a cinquante ans, à l'époque de mon grand-père, au moment de la grande épidémie de peste, répondit l'Alcade, comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit.

Je me mis à rire bruyamment et au moment même je ne sus quoi répondre à une pareille folie.

L'Alcade leva en jurant les deux bras et le curé, d'un geste, me supplia de me taire.

Donop conversait avec Gunther et ne perdait pas de vue la Monjita.

— Je n'ai jamais vu pareille ressemblance. La taille, les cheveux, les gestes.

— La ressemblance sera parfaite, l'interrompit Gunther, de sa voix de fanfaron, lorsque je l'aurai amenée à me dire, au moment des adieux : À ce soir, mon chéri.

— Gunther, cria tout d'un coup le colonel, à l'autre bout de la salle.

— Présent ! Qu'y a-t-il ? répondit Gunther en se portant auprès du colonel.

Je les vis converser tous les deux et presque aussitôt après Gunther vint vers nous, les lèvres contractées et le visage aussi blanc que le mur.

— Je dois te passer mon commandement, me dit-il, et aujourd'hui même porter des lettres du colonel au général d'Hilliers, à Terra Molina. Voilà l'as d'atout qu'a su jouer Eglofstein.

— Sûrement ces lettres ont une extrême importance, dis-je, tout joyeux que le choix du colonel ne se soit pas porté sur moi. Je vais te passer mon cheval polonais qui est si rapide. En cinq jours, tu peux être de retour.

— Et demain tu iras, à ma place, chez la Monjita, n'est-ce pas ? Tu es de mèche avec Eglofstein, je le vois bien. Toi et Eglofstein, du beurre rance sur du pain moisi.

Je ne lui répondis pas, mais Brockendorf intervint :

— Gunther, je te connais, tu as peur, tu entends déjà les balles siffler.

— Peur ? Tu sais bien, Brockendorf, que je peux marcher sans broncher sur trois mortiers en action.

— Le colonel sait que tu es un bon cavalier, dit Donop.

— Cesse ton bavardage de perroquet ! dit Gunther, qui s'emportait. Crois-tu que je n'ai pas vu Eglofstein, à table, parler secrètement au colonel ? À cause de la Monjita, il veut me voir à cent milles d'ici. Je veux qu'il m'arrive malheur, si j'oublie ce tour. Il ne sait que faire le métier d'espion et lorsqu'il aperçoit un entretien, il s'y mêle, comme un douanier en inspection.

— Que veux-tu ? dit Donop. Le colonel a donné l'ordre, il ne sert à rien de jurer et de sacrer.

— Mais je ne partirai pas, pour rien au monde ! Que le tonnerre m'écrase dix mille fois, si je vous cède la place !

Je le pressai de se tenir tranquille ; la Monjita, accompagnée sur le piano par Eglofstein, commençait à chanter.

Elle chantait le « Son vergine verrosa » des « Puritains », et dès les premières mesures je fus en proie à la plus vive émotion, faite de souffrance, de mélancolie et aussi de délicieux souvenirs. Car souvent j'avais entendu Françoise-Marie chanter l'*Aria* ; elle se tenait debout, comme la Monjita, avec ses épaules rondes d'enfant, sa petite tête lourdement chargée d'une chevelure d'or et penchée vers la terre et je voyais encore les sourires qu'elle m'adressait en cachette ; et je tremblais délicieusement en me disant : n'est-ce pas hier que je tenais encore dans mes bras ce corps tout frémissant, n'est-ce pas hier que je couvrais de baisers passionnés cette bouche harmonieuse ? Et une pensée s'imposait à mon esprit : non, il n'est pas possible qu'au départ, tout à l'heure, elle ne me dise pas, comme autrefois, tout bas : À ce soir, mon chéri !

— Soudain la Monjita s'arrêta au milieu du « Nel cor pui non mi sento » et se tourna anxieusement vers le colonel. Il alla près d'elle, caressa doucement ses blonds cheveux et dit :

— C'est la première fois qu'elle chante devant des étrangers et cette petite tête n'a pu retenir que le début.

— Elle a une bonne voix – dit le curé en sortant de son coin. – De temps en temps, les jours de fête, elle chantait à l'église, avec un licencié que M. le Marquis de Bolibar employa quelque temps dans sa bibliothèque. Il a maintenant une bonne place à Madrid, comme chapelain.

— Encore ce Marquis de Bolibar ! s'écria le colonel. Toute la sainte journée, dans cette ville, on n'entend que ce

nom. Où est-il ? Où se cache-t-il ? Pourquoi ne puis-je pas voir son visage ? J'ai de bonnes raisons de chercher à le connaître. J'aurais mieux fait de me taire. Mais je ne pus garder mon secret.

— Mon colonel ! dis-je, le Marquis de Bolibar est mort.

Eglofstein, irrité, quitta le piano.

— Jochberg ! dit-il d'un ton colère. Voulez-vous une fois de plus nous raser avec vos contes de fées ?

— Je ne dis que la vérité ; j'ai fait fusiller par mes soldats le Marquis de Bolibar, la nuit de Noël, étant de garde à la porte.

Eglofstein haussa les épaules.

— C'est un rêve de son imagination surexcitée, dit-il, penché vers le colonel. Le Marquis de Bolibar est vivant et nous donnera encore, je le crains, beaucoup de fil à retordre.

— Qu'il soit mort ou vivant, trancha le colonel, nous connaissons ses plans et avons pris toutes les mesures nécessaires pour entraver leur exécution.

— Et moi je vous dis, m'écriai-je violemment, excité par le ton méprisant et tranchant d'Eglofstein, qu'il est mort et enterré et que nous nous battons ici avec des chimères, avec un spectre, avec un croquemitaine.

La porte s'ouvrit tout d'un coup. Salignac parut sur le seuil, le visage encore plus pâle que de coutume, le turban autour du front, le sabre au poing, essoufflé par sa course rapide dans les escaliers. Ses yeux cherchèrent le colonel.

— Mon colonel ! dit-il enfin la voix étranglée. Est-ce par votre ordre que le signal a été donné ?

— Le signal ? s'écria le colonel. De quoi parlez-vous, Salignac ? Je n'ai donné aucun ordre.

— Des nuages de fumée recouvrent le toit ! La paille brûle !

Eglofstein, le visage blanc comme de la craie, se dressa :

— Le voilà bien, nous le tenons.

— Qui ? demandai-je.

— Le Marquis de Bolibar, dit-il d'une voix pesante.

— Le Marquis de Bolibar ! s'écria Salignac en proie à une émotion violente. Il serait ici ? Personne, en effet, n'est encore sorti !

Il se précipita et nous entendîmes le fracas des portes et les pas des dragons qui se livraient à une chasse furieuse dans les chambres, dans les couloirs, et dans les escaliers.

— Mon colonel, dit Gunther, au milieu du silence général, voulez-vous bien me donner la lettre pour le général d'Hilliers ? Les épaules appuyées contre le mur, les mains derrière le dos, il se tourna en riant. Et je me rappelai que, ces dernières minutes, je ne l'avais pas vu dans la salle.

— C'est trop tard, murmura le colonel. Vous ne pourriez plus passer. Dans une heure la ville sera cernée par les guérillas. Le convoi est perdu.

— L'enfant est mort. Plus de compères ni de commères, dit Gunther lentement et dans ses yeux brillait la triomphale joie d'un Judas Iscariote.

— Jochberg, ajouta-t-il, je te remercie pour ton cheval polonais, je n'en aurai pas besoin.

Et le plus ennuyeux, dit Eglofstein, la mine soucieuse, c'est que nous n'avons plus que dix cartouches par homme. Dites-vous toujours, Jochberg, que le Marquis de Bolibar est mort ?

Du mur contre lequel se tenait Gunther, je fus le seul à entendre ces paroles prononcées d'une voix très basse : « Reversi ».

Avec le roi Saül vers Endor

Le mardi matin je sortis de la ville pour prendre le service au bastion Sanroque ; nous avions commencé, en effet, les travaux de renforcement des terrassements et déjà deux demi-lunes avec contrescarpes et larges fossés étaient à moitié terminées. Les lignes se trouvaient occupées, ce jour-là, par la compagnie de Brockendorf et par le demi-bataillon du régiment hessois « Le Prince Héritier », qui nous avait été envoyé peu de temps avant en renfort. Mes dragons assuraient l'ordre en ville et faisaient çà et là des patrouilles.

En passant devant la maison du Prélat, je rencontrai mon caporal, Thiele, assis sur le sol, sa marmite de campement entre les jambes ; avec une masse en bois, à petits coups, il la redressait. Et il sifflait la marche « Notre cousin Mathieu ».

— Mon lieutenant ! s'écria-t-il, depuis hier l'enfer s'est ouvert et tous les diables grouillent sur la terre.

C'est des guérillas qu'il voulait parler. Comme je craignais de ne pas pouvoir, dans le dédale des fossés et des retranchements, trouver l'ouvrage de Sanroque, je lui fis signe de m'accompagner, il mit son instrument sur lui et me suivit, avec sa marmite de campement qui remuait de-ci de-là.

Pendant la nuit, l'aspect de la ville s'était complètement modifié. Malgré le beau jour d'hiver, la place du Marché était déserte ; on ne voyait plus dans les rues aucun de ces nombreux porteurs d'eau, vendeurs de poissons et de légumes, muletiers et mendiants qui, en temps ordinaire, traitaient ici

très bruyamment leurs affaires. Les habitants se tenaient renfermés dans leurs maisons ; à peine si l'on voyait çà et là une vieille femme qui, le visage soucieux et en se pressant, allait d'une porte à l'autre.

Cependant le bruit et le mouvement ne manquaient pas. Des agents de liaison couraient sans cesse entre les ouvrages extérieurs et l'état major ; un caisson à poudre nous dépassa à vive allure ; on croisait des mulets chargés de vivres et d'outils. Le chirurgien du bataillon de Hesse avait installé son cantonnement dans un vallon, derrière la porte de la ville et, appuyé sur sa voiture d'ambulance, fumant sa pipe, il attendait là les premiers blessés.

— Les patrouilles de nuit, me dit Thiele tout en marchant, ont déjà eu un engagement. Elles ont envoyé en ville trois guérillas faits prisonniers ; on aurait dit qu'ils arrivaient directement de l'arche de Noé. Comment se fait-il que tous ces guérillas ont des visages de singes, de mulets ou de boucs ?

Il réfléchit un instant et donna de lui-même l'explication de ce singulier phénomène.

— Peut-être, dit-il, cela provient-il de ce qu'ils mangent surtout des grains de mais et des glands, dont on nourrit le bétail chez nous. Ils sont tranquilles maintenant, mais il y a une heure, vous les auriez entendus faire un terrible vacarme. Ils formaient le cercle autour de leurs officiers et chantaient leurs prières du matin ; on aurait dit un hymne au démon Behemot qui est le patron de toutes les ordures de ce monde.

En signe de mépris, il cracha par terre. Entre temps nous étions parvenus à la lunette « Mon Cœur », entourée de pa-

lissades. Les grenadiers hessois se trouvaient dans le fossé, couchés sur leurs manteaux et sur leurs sacs. Les deux officiers de service, le capitaine Comte Schenk de Castell-Borckenstein et le lieutenant de Dubitsch, dans leurs tuniques bleu de ciel avec les parements en peau de tigre, conversaient à la gorge de la lunette. Je les saluai cérémonieusement et ils s'inclinèrent de même. Une vieille hostilité séparait nos deux régiments, depuis cette revue de Valladolid, au cours de laquelle l'Empereur avait honoré d'un regard le régiment « Prince héritier ».

Nous passâmes la redoute et arrivâmes à la courtine Estrella et de là dans le premier ouvrage. Là je renvoyai le caporal. Je trouvai les soldats de Brockendorf très occupés, car cette partie de la ligne de défense était à peine commencée. Quelques-uns des soldats recouvraient les terrassements de gabions et de fascines, d'autres amélioraient les créneaux, d'autres travaillaient à la toiture. Donop, la pelle à la main, surveillait la construction d'un fourneau de mine pour faire sauter cette partie des ouvrages fortifiés, dans le cas où le colonel en donnerait l'ordre. Son déjeuner, du pain et une bouteille de vin, était près de lui, à terre, avec un ouvrage de Polybe sur l'art de la guerre chez les Anciens.

— Jochberg ! s'écria-t-il, en plantant la bêche contre le mur. Tu peux partir. Gunther prend le service à ta place.

— Gunther me remplace, dis-je d'un ton surpris, on ne m'a rien dit.

— Il s'est lui-même offert, dit Donop. Et c'est à la Monjita que tu dois ce jour de repos.

Il me raconta en riant, avec une joie un peu perverse, la lamentable odyssée de Gunther, auprès de la Monjita. La

veille, après la messe, il s'était présenté à l'heure dite chez la belle amie de notre colonel. Il s'était excusé de ne pas porter de fleurs. À une autre saison, il lui aurait offert un bouquet garni de roses, symboles de son amour ardent, de bleus myosotis, symboles de sa fidélité, de pieds d'alouette, les fleurs de saint Georges et de tulipes et de violettes, dont je ne me rappelle plus le sens symbolique.

Puis il parla de son amour, et du sérieux de ses sentiments ; la Monjita fit apporter de la glace et du chocolat et l'écouta en souriant. Elle semblait prendre plaisir à contempler les manières simples et gaies de Gunther. Elle lui demanda s'il connaissait Madrid et s'il était vrai, comme disait son père, que dans cette ville, tous les gens que l'on voyait dans les rues étaient ou des cordonniers anglais ou des barbiers français.

Gunther changea bien vite de sujet de conversation et commença à parler du colonel dont le plus vif désir était d'avoir un fils, héritier de son nom. Si ce bonheur se réalisait, certainement il épouserait la Monjita.

En entendant ces paroles, les yeux de la Monjita brillaient étrangement. Elle commença à questionner Gunther sur la première femme du colonel, en lui demandant s'il l'avait connue. Elle souhaitait vivement être renseignée de façon à accentuer encore la ressemblance parfaite qu'elle souhaitait.

— Que peut-on apprendre dans nos livres espagnols ? dit-elle avec un soupir, la date de la naissance du roi, de son baptême, avec quelle princesse il s'est marié et qui a fait le mariage. Rien de plus.

Gunther revint au désir qu'avait le colonel de devenir père. Et comme il était engagé dans une conversation aussi intime, il crut pouvoir aller plus loin et lui affirmer qu'il pouvait lui, très facilement, faciliter la réalisation de ce vœu et qu'il lui suffirait de se fier à lui.

La Monjita le regarda, l'air étonné, lui tourna le dos et alla vers la fenêtre. Gunther qui pensait qu'elle voulait réfléchir, attendit patiemment un moment. Puis il se leva et pour arranger les choses crut bon de l'embrasser sur le cou.

Elle se retourna et fixa sur lui des yeux étincelants de colère. Puis elle passa près de lui et gagna la porte.

Gunther, en proie à une vive colère et à une amère déception, resta seul près d'une heure. Il se croyait sûr du succès. La Monjita revint enfin.

— Vous êtes encore là, dit-elle surprise et l'air très irrité.

— Je vous attendais.

— Je ne veux plus vous voir, allez-vous-en.

— Je ne m'en irai que si vous me pardonnez, répondit Gunther.

— Bon. Je vous pardonne. Maintenant, partez vite. Le colonel est rentré.

— Et bien, donnez-moi un baiser pour me prouver que vous m'avez bien pardonné.

— Vous êtes fou. Partez donc, à la fin !

— Pas avant que… commença Gunther.

— Pour l'amour du Christ, partez ! dit-elle d'une voix précipitée ; mais à ce moment même la porte s'ouvrit et le colonel parut.

— C'est moi que vous attendez, lieutenant Gunther ? dit-il.

— Je voulais, balbutia Gunther, vous rendre compte que j'allais prendre mon service.

— N'avez-vous pas trouvé Eglofstein en bas, au bureau ? Quel service devez-vous assurer ?

— À l'ouvrage Sanroque, se hâta de répondre Gunther.

— Bon, dit le colonel. Prenez garde aux guérillas.

Gunther se hâta de prendre la porte et de descendre les escaliers. Dans la rue il rencontra Donop et lui raconta sa mésaventure. La fureur le rendait rouge comme une brique au feu.

— Et voilà comment, termina Donop, tu es libre aujourd'hui, Gunther devant assurer ton service. C'est à la Monjita que tu dois cette chance ; j'espère bien avoir plus de succès auprès d'elle que ce Gunther dont la face glabre cache mal un esprit grossier et balourd.

Gunther n'était pas encore arrivé, mais Eglofstein et Brockendorf se tenaient derrière le parapet et dans la lunette d'approche le premier observait les guérillas qui, en grand nombre, se pressaient à proximité du village de Figuerra et sur la rive la plus proche du Douero. On pouvait reconnaître à l'œil nu leurs manteaux gris, très longs, et dans la lunette les cocardes rouges de leurs casquettes.

— Ils ont toutes sortes de canons, dit Eglofstein, en baissant la lunette. Même ceux de vingt-quatre livres, et près de Figuerra, à droite de l'église, on voit une batterie à ricochet. Mais j'espère qu'ils nous laisseront le temps de terminer nos travaux de défense.

— Les canons des guérillas ! grogna Brockendorf, tu en as peur ? Je les connais, ils sont taillés dans le bois et des socs de charrue leur tiennent lieu d'affûts.

Eglofstein haussa les épaules sans rien dire. Mais Brockendorf se remit à jurer.

— Tonnerre, le colonel va-t-il encore attendre longtemps avant de donner l'ordre d'attaque ? Millions de tonnerre ! J'ai supporté sans broncher toutes les fatigues de la guerre. Mais cette attente continuelle me rend fou.

— Le colonel, répondit Eglofstein, a ses raisons. Je connais ses plans stratégiques et…

— Ses plans stratégiques ! s'exclama Brockendorf. Il n'est pas bien difficile de dresser des plans stratégiques et je pourrais m'en tirer aussi bien que toi et le colonel, sans tant de finesses et de casse-têtes.

— Là-bas, dit Donop qui s'était approché, en montrant avec sa pelle la direction de l'ouest, se trouve le général d'Hilliers et s'il a le temps d'intervenir, ses avant-gardes suffiront à nous dégager victorieusement.

— Allons donc ! dit Brockendorf en fixant Donop de la tête aux pieds, apprends plutôt à tes recrues à nettoyer leur fusil.

— Et bien, dis-nous tes plans, Brockendorf, lança Eglofstein, d’un ton de mépris. Ne vise pas si longtemps, tire un peu.

— Mon plan, dit Brockendorf, d’un air furieux, en se tordant les moustaches : Grenadiers à droite ! Voltigeurs à gauche ! À droite et à gauche, en bataille ! En joue ! Feu ! – Pourquoi, je te le demande, donnons-nous chaque jour au grenadier son prêt et ses deux livres de pain ?

— Et puis ? questionna Eglofstein.

— Et puis ? J’enlève à ces brigands une marmite de cuivre, un moulin à main et tout ce qu’il faut d’orge et de houblon pour fabriquer cinq tonnes de bière, lorsque nous serons rentrés ce soir dans nos cantonnements.

— C’est tout ?

— Tous les jours, les *Lætare* et les *Alleluia* ! C’est alors que tu auras ta brosse à cheveux, Eglofstein ! Et Brockendorf termina ainsi l’exposition de ses plans stratégiques.

— Tu n’as oublié qu’une chose, Brockendorf ! remarqua Eglofstein, le commandement : Sonnez la retraite ! En arrière ! Sauve qui peut ! – Sa voix s’éteignit. – Ne sais-tu donc pas que nous n’avons plus que deux paquets de cartouches par homme ?

— Je ne sais qu’une chose, dit Brockendorf, l’air soucieux, c’est que je ne pourrai jamais décrocher la croix dans ces trous d’argile. Et je n’ai plus d’argent. Quelle catastrophe !

— Dix coups par homme, voilà tous nos approvisionnements, dit Eglofstein doucement, en regardant si personne ne pouvait l’entendre. Le diable seul sait comment le Marquis

de Bolibar a pu apprendre qu'un convoi de soixante mille cartouches se dirigeait vers nous.

— J'ai laissé tout mon argent chez Tortoni, à Madrid, dit Brockendorf. On vous sert là de délicieux rognons cuits à l'étouffée et une certaine espèce de petits pâtés au maquereau, qui n'ont pas leurs pareils au monde.

— Mais comment, par le diable, a-t-il pu entrer dans la maison et aussi en sortir ?

— Qui ? demanda Donop.

— Le Marquis de Bolibar. Je maintiens qu'il n'est pas possible de le saisir.

J'aurais bien donné la réponse, mais je préférai garder pour moi ce que je savais.

— D'après moi, dit Donop avec énergie, le Marquis se trouve encore caché dans sa maison. Comment, sans cela, aurait-il pu donner le signal ? Êtes-vous d'un autre avis ? Dans ce cas, expliquez-moi l'énigme.

— Salignac a exploré tous les coins, objecta Eglofstein. Rien ne lui a échappé. Si le Marquis avait été caché dans la maison, Salignac l'aurait trouvé.

— Mes soldats, dit Brockendorf, rendent Salignac responsable de la perte du convoi et en donnent une bizarre explication. Ils disent que depuis l'arrivée de Salignac, un mauvais sort a été jeté sur le régiment.

— Tous les paysans et aussi les habitants de La Bisbal, dit Donop, ont une peur atroce de Salignac. C'est drôle de voir, sur son passage, les gens s'enfuir et se signer. On dirait qu'il a le mauvais œil.

À ces mots, Eglofstein manifesta une vive émotion.

— Est-ce exact ? Ils se signent ? Ils l'évitent ?

— Oui. Et les femmes, lorsqu'elles le voient venir, cachent vite leurs petits enfants.

— Brockendorf ! dit Eglofstein, après un court silence. Ne te souviens-tu pas de la révolte des lanciers polonais à Witebsk ?

— Oui. Ils réclamaient un meilleur pain et la suppression de la bastonnade.

— Non ! Il y avait autre chose. Les lanciers polonais se réunirent un soir, se mutinèrent et crièrent que leur commandant était maudit et qu'il était responsable de l'épidémie de peste dont souffrait le régiment. L'Empereur en fit fusiller trente, pour donner un exemple. Ce fut le sort qui les désigna, à l'aide de petits papiers blancs et noirs contenus dans un sac. Le commandant en question, c'était Salignac.

Nous écoutions, surpris et silencieux. Il était bien près de minuit. Un vent tiède soufflait sur les champs et dans l'air on aurait cru surprendre des menaces de dégel. Tout autour de nous, nous entendions le bruit des pelles et des pioches, et le léger murmure de la terre qui s'effrite.

— Mes vieux frères, dit Eglofstein, en se redressant subitement, comme s'il venait de prendre une résolution soudaine. J'ai quelque chose sur le cœur depuis quelques jours, mais aujourd'hui cela me pèse étrangement. Puis-je avoir confiance en vous ? Puis-je parler ? Garderez-vous le silence ?

Nous fîmes la promesse demandée et attendîmes avec une impatience facile à concevoir.

— Vous me connaissez, commença Eglofstein, vous savez que je suis au-dessus de toute espèce de croyance superstitieuse. Je me moque du diable, du Bon Dieu, des saints et de toutes les fables célestes dont on peuple le Paradis. – Silence, Donop ! ne m'interromps pas. J'ai lu, aussi bien que toi, le « Véritable Christianisme » d'Arndt. Et aussi, de Brocke : « La joie que Dieu nous donne sur cette terre ». Il y a beaucoup de belles paroles dans ces ouvrages, mais aucune réalité.

Donop fit un geste de dénégation. Nous étions debout et l'émotion nous secouait tous, si bien que les crinières de nos casques s'entremêlèrent.

— Je me moque, continua Eglofstein, de tous ces gens qui étudient les aspects plus ou moins favorables du ciel, ou des constellations ; qui croient à l'influence mauvaise de Venus, du Soleil ou du Triangle. Et quant aux femmes de ce pays qui, pour un demi-écu, prétendent lire dans la main de chacun et y étudier les lignes de vie, la ligne du cœur ou celle du bonheur, tout cela c'est de la folie ou de l'escroquerie, malgré tout le respect des Espagnols pour ces mômeries.

— Au fait ! Au fait ! s'écria Donop.

— Mais je sais une chose. Vous pouvez en rire, mais j'y crois aussi fermement que n'importe quel chrétien pratiquant à la sainteté du Sacrifice. Il existe des hommes qui sont réellement l'avant-garde des catastrophes. Partout où ils vont, ils apportent le malheur et la destruction. Il existe de pareils hommes, Donop, je le sais et tu aurais beau te moquer de moi.

— Je ne me moque pas. Ne sonne-t-elle pas pour chacun de nous, l'heure à laquelle le roi Saül marche vers Endor ?

— Et c'est pour cela que je fus effrayé, lorsque, le soir de Noël, Salignac arriva chez nous. Je dissimulai mes sentiments, mais je l'aurais voulu, lui et sa croix, au diable ou partout ailleurs.

— De quoi s'agit-il donc exactement ? demanda Brockendorf, en étouffant un bâillement.

— Brockendorf ! Tu as fait la campagne de Prusse. Tu dois avoir entendu parler de Salignac. Je vais vous dire ce que je sais de lui.

Il se laissa choir sur un gabion renversé, et, le menton entre les mains, se remit à parler :

— Au mois de décembre de l'année 1806, le corps d'armée d'Augereau traversa la Vistule, près du village d'Ukrst. Le passage s'effectua dans les meilleures conditions, en dehors de toute intervention de l'ennemi. Au moment où l'on veut enlever le dernier ponton, voilà Salignac qui paraît, avec des dépêches de Berthier à l'Empereur ; avec son cheval il monte dans la barque. Tout va bien jusqu'au milieu du fleuve. Tout à coup une balle perdue atteint l'homme du gouvernail ; désordre, panique, le cheval de Salignac prend peur, voilà la barque qui coule et dix-sept grenadiers du régiment du colonel Albert qui disparaissent, en présence de tout le corps d'armée. Salignac seul, avec son cheval, atteignit l'autre rive. Les lanciers polonais de Witebsk savaient bien pourquoi ils se mutinaient.

— Voyons ! s'écria Donop. Comment pouvez-vous tirer des conclusions d'un cas isolé, mon capitaine ?

— Un cas isolé. Possible. Mais il y en eut beaucoup d’autres. Écoutez plutôt.

Il tira un petit carnet de sa poche et le consulta.

— Ce que je vous raconte maintenant se rapporte à la destruction du 16e régiment de ligne, en l’an 1807. Le régiment faisait des étapes, en suivant le cours de la Wartha et allait vers Bromberg ; il refoulait devant lui des patrouilles de cavalerie ennemie. Dans la nuit du 8 au 9 janvier, les troupes bivouaquaient sur un terrain entouré de forêts et de boqueteaux. Quelques instants après le lever du jour, le régiment fut surpris par des hussards prussiens. Le fait s’était produit presque tous les jours et le colonel Fénérol se serait défendu très facilement, si, par suite d’une erreur inexplicable, il n’avait pas cru jusqu’au moment du corps à corps avoir affaire à des fractions du corps Davout. Le colonel Fénérol tomba dès le début de l’engagement et son beau régiment fut littéralement taillé en pièces. Vous saviez déjà tout cela probablement. Mais ce que vous ne savez certainement pas, c’est que la veille, Salignac avait été affecté au régiment avec deux escadrons de chasseurs de la cavalerie de Murat. Et Salignac fut le seul officier qui réussit à s’échapper et à rallier Bromberg. Si vous appelez encore cela un hasard…

— Mais tout cela s’explique de la façon la plus naturelle ! s’écria Donop, en manifestant un étonnement croissant.

— Allons, écoutez le récit d’un incident qui me touche personnellement. Le 11 février de la même année, j’arrivai à Pasewalk. Je cherchais un abri, car la nuit était glaciale et il y avait deux pieds de neige. Dans la rue je rencontrai Salignac qui faisait le courrier et comme moi n’avait pas encore trouvé de cantonnement. Il avait déjà dans l’armée la réputa-

tion d'être toujours là, quand un malheur se produisait et d'avoir toujours la vie sauve. Je me rappelle que je fis quelques plaisanteries à ce sujet, mais il ne répondit rien. Nous trouvâmes finalement une petite place, dans une écurie, et nous décidâmes d'y passer la nuit.

Vers une heure, dans la nuit, je fus réveillé par une détonation qui était si forte que la terre trembla au-dessous de nous. Une poudrière, dans les environs, avait sauté et la moitié du faubourg avec. Au dehors, nous entendions les cris des blessés et des mourants. Un chevron du toit, en tombant, m'avait cassé le bras. Quant à Salignac, il allait et venait, tout habillé, prêt à partir, sans aucune blessure, et il pleurait.

— Il pleurait ? demanda Donop.

— C'est ainsi que je le vis.

— Étrange ! dit Donop qui était perdu dans ses pensées. Lorsque j'étais enfant, ma mère m'a souvent parlé d'un homme qui pleurait parce qu'il était maudit et condamné à toujours apporter avec lui le malheur. Quel était donc cet homme, dont ma mère me parlait ?

— Mais ce qui m'effraya le plus, poursuivit Eglofstein, c'est que Salignac, sur-le-champ, poursuivit sa route. Dans mon trouble, il me sembla qu'il avait attendu seulement cette catastrophe et qu'il pouvait maintenant aller plus loin, et porter ailleurs la ruine et la désolation.

— Cet homme qui pleurait, répéta Donop doucement, qui était-il ? celui dont ma mère me parlait aussi ? J'ai tout oublié.

Mais je me rappelai alors les étranges paroles des paysans et des mendiants, et la conduite bizarre de l'Alcade et

du curé à la table du colonel. – Que Dieu prenne pitié de sa souffrance ! avait dit le curé en jetant sur Salignac un regard troublant – et puis me revinrent à l'esprit les paroles que Salignac lui-même avait prononcées, le matin de Noël, en se parlant à lui-même, pour dire qu'aucun de ceux qui l'avaient accompagné un bout de chemin n'avait vécu longtemps. Un frisson me parcourut tout entier et l'angoisse, je ne sais pas de quoi, et aussi un lointain pressentiment, écho d'un souvenir ancien et mystérieux ; mais tout cela ne dura qu'une seconde et disparut en un clin d'œil. Tout autour de moi, je vis briller les outils et les fusils des grenadiers, sous le soleil hivernal. Le clocher du petit village de Figuerra, les mûriers aux branchages couverts de neige que l'on apercevait là-bas sur les collines ; tout recevait du clair soleil de ce jour d'hiver des contours précis. J'éprouvai encore un léger frisson en revenant sur toutes ces émotions ; puis leur souvenir même s'effaça et le calme revint dans mon âme.

— Quant à moi, dit Brockendorf, on m'a volé il y a deux jours deux bouteilles de Claret et une de Bourgogne. J'ai fouillé la maison et les ai découvertes sous le lit de mon hôtesse. On ne trouve pas, ici du moins, la main de Salignac. Il faut toujours pousser les enquêtes jusqu'au bout. D'ailleurs, le Claret est le plus médiocre, le plus sec, le plus faible de tous les vins et si j'en bois c'est que je n'en ai pas d'autre.

Du côté de la demi-lune, nous entendîmes un torrent de jurons et de malédictions. C'était Gunther qui arrivait enfin et cherchait à obtenir de ses grenadiers un travail plus rapide.

Brockendorf partit tout de suite d'un bruyant éclat de rire.

— Gunther ! Viens donc ici ! Fais-nous le récit des faveurs qu'elle t'a prodiguées !

Gunther s'avançait, la mine mauvaise ; il me jeta un méchant regard, probablement parce qu'il se trouvait dans l'obligation de prendre le service à ma place et chercha un endroit sec où s'asseoir.

Mais Brockendorf se planta droit devant lui.

— Allons, ne nous cache pas ce qu'elle t'a dit. Que tu devais bientôt revenir ? Que dans sa chambre à coucher, tu étais son idole préférée ?

— Elle m'a dit, répondit Gunther hors de lui et en repoussant du pied une souris que la pelle d'un de nos grenadiers avait clouée au sol, elle m'a dit que de tous les êtres tu étais le plus sot, le plus bavard, le plus ivrogne.

Je regardai le capitaine Eglofstein qui fronçait les sourcils ; il ne pouvait pas supporter nos disputes, lorsque la troupe était à proximité. Mais Brockendorf éclata de rire et plutôt que de la colère montra une certaine vanité.

— Vraiment, dit-il, elle a dit cela de moi ?

— Oui. Et qu'elle te ferait monter la garde dans son jardin, pour empêcher les lièvres d'y venir, ajouta Gunther, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre haineux et méprisant.

— Gunther ! intervint Eglofstein. Je voudrais bien que tu témoignes plus de respect à Brockendorf. Tu n'aurais pas pu soulever un sabre qu'il était déjà au régiment.

— Je ne suis pas venu ici, pour écouter des réprimandes, dit sèchement Gunther.

— Tu aurais cependant besoin d'apprendre la politesse, riposta Eglofstein. Tu es toujours à raisonner et tu tiens des propos agressifs.

Gunther bondit :

— Mon capitaine ! s'écria-t-il d'un ton rageur, mon colonel me dit « vous » et je suis en droit d'exiger de vous la même politesse.

Eglofstein le regarda fixement.

— Gunther ! dit-il posément, assieds-toi. Ton insolence est si grande qu'elle me désarme.

— Assez ! rugit Gunther, rouge de colère. Vous allez retirer vos insultes ou bien…

— Ou bien ? Quoi ? Continuez.

— Ou bien, reprit Gunther en respirant fortement, je me ferai donner satisfaction de telle façon que vous ne serez plus jugé digne de porter l'uniforme d'officier.

Nous voulûmes, Donop et moi, intervenir, mais il était trop tard.

— Bien, dit Eglofstein, d'un ton détaché. Vous le voulez. Il se tourna, appela son ordonnance, qui se trouvait à proximité dans la tranchée et raccommodait un sac à terre, et lui dit d'un air indifférent :

— Martin ! Pour demain matin, à six heures, deux pistolets et un café chaud !

Nous fûmes effrayés, car nous savions qu'Eglofstein parlait sérieusement. Il était aussi bon au pistolet qu'au sabre.

L'année précédente, il avait tué deux de ses adversaires en duel et coupé le bras à un troisième.

Gunther était devenu tout pâle ; si, au cours du combat, il faisait bonne contenance, en face d'un pistolet braqué sur lui il n'existait plus. Il vit que sa mauvaise humeur et sa colère l'avaient placé dans une situation difficile et il chercha à sortir de ce mauvais pas.

— Vous pouvez être assuré, dit-il froidement à Eglofstein, que je vous rendrai raison, au jour et à l'endroit qui vous conviendront.

— Il ne reste donc plus qu'à fixer les conditions.

— Malheureusement, poursuivit Gunther, Soult a interdit le duel en présence de l'ennemi. Il ne me reste plus qu'à remettre à une date ultérieure le règlement de cette affaire.

— Nous gardâmes le silence ; Gunther était dans son droit. Le maréchal Soult avait transmis, récemment, à tous les officiers de son corps un ordre en ce sens. Eglofstein se mordit les lèvres et se leva pour partir. Mais cette solution n'était pas du goût de Brockendorf.

— Gunther, s'écria-t-il, cette affaire-là ne me concerne pas et Eglofstein ne m'a pas chargé de discuter à sa place. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure présente les guérillas sont calmes ; ils ne tirent pas, ne se livrent à aucun acte hostile et que dans ces conditions…

— Les guérillas, dit Gunther, n'attendent que le prochain signal du Marquis de Bolibar pour attaquer nos lignes. Dimanche il a donné le premier. Et si, comme je le pense, le deuxième arrive aujourd'hui ou demain, c'est moi ici qui recevrai les premiers coups.

Je ne pus m'empêcher d'admirer le cynisme de Gunther. Nous savions tous les deux que le Marquis de Bolibar était mort et nous connaissions celui qui avait donné le premier signal. Mais, tranquillement, il affronta mon regard ; il savait bien que je garderais le silence.

Eglofstein haussa les épaules et lui lança un coup d'œil méprisant.

— Puisqu'il en est ainsi, conclut Brockendorf, je suis d'avis de rentrer et d'aller déjeuner. À quoi bon attendre plus longtemps ? À l'auberge « Au sang du Christ », il y a aujourd'hui une omelette au jambon et une soupe aux choux. Allons.

Il prit Eglofstein sous le bras et nous partîmes, laissant l'ouvrage sous les ordres de Gunther.

À peine avions-nous atteint la lunette « Mon Cœur » qu'Eglofstein s'arrêtait, me prenait par les épaules et me montrait la place que nous venions de quitter :

— Voyez-le donc, ce fanfaron, ce bavard, ce lâche ! cria-t-il, exhalant enfin sa colère longtemps contenue. Tout à l'heure il étouffait de peur et maintenant il veut nous faire voir sa bravoure.

Nous aperçûmes Gunther qui paradait sur le terre-plein, comme s'il voulait offrir une cible aux balles des guérillas. Mais il savait aussi bien que nous que les balles de fusil ne portent pas si loin et que les guérillas ne se serviraient pas de leurs canons avant d'avoir aperçu le signal du Marquis.

— Je voudrais, dit Eglofstein, en secouant d'un geste irrité ses deux mains, je voudrais que le Marquis de Bolibar ait l'idée de donner le signal à ce moment précis.

Eglofstein sourit un moment à cette pensée.

— Que ce serait donc amusant, s'écria-t-il, de le voir en un clin d'œil sauter dans la tranchée, plus vite qu'une grenouille dans sa mare.

Nous continuâmes notre route.

— Où se trouvent donc les orgues du Marquis ? demanda Donop, d'un ton détaché.

— Au couvent Saint Daniel, répondit Brockendorf. Dans la pièce dont nous avons fait un magasin pour sécher la poudre et remplir les bombes. C'est moi qui commande la garde, ce soir. Si tu veux, viens m'y voir, tu pourras essayer si elles ont une bonne quinte.

La collection des portraits des saints

Dans la rue, en sortant de l'auberge, excités par le vin, nous commençâmes, aussitôt après avoir revêtu nos manteaux, à nous disputer au sujet de notre emploi du temps de l'après-midi. Donop prétendait qu'il était fatigué et qu'il irait chez lui pour lire et même dormir un peu. À Eglofstein qui, quelques semaines avant, avait reçu, par l'intermédiaire d'une banque de Perpignan, une partie d'un héritage, Brockendorf proposa une petite partie de pharaon. Mais Eglofstein s'excusa ; il lui fallait travailler dans son bureau pour expédier les affaires courantes.

Brockendorf parut fâché et ne nous cacha pas qu'il tenait en piètre estime tout ce gribouillage et en général ce métier d'adjudant major de régiment.

— Un seul homme ne suffirait pas, toute une journée, à tailler les plumes que tu uses en une heure. Tu écris des feuilles entières et finalement l'épicier en fait des cornets pour y mettre du poivre, de la cannelle ou du gingembre.

— Si je ne fais pas aujourd'hui même les états de solde, expliqua Eglofstein, vous n'aurez pas d'argent demain, car sans ma signature, le trésorier ne donne rien.

Nous continuâmes notre route, en nous tenant écartés des maisons, qui ruisselaient de neige fondue. Sous le chaud soleil de midi, un chat jouait avec un trognon de chou et le faisait rouler de-ci de-là. Deux moineaux se battaient en pépiant, les plumes hérissées, autour d'un grain de maïs. À chaque enjambée, la neige fondue rejaillissait sur nos bottes.

Au tournant de la rue étroite, un mulet nous barra la route ; dans son attirail de clochettes et de rubans multicolores qui ornaient sa crinière, il soulevait un nuage de neige, en essayant de se débarrasser de son bât. Son conducteur lui prodiguait alternativement des malédictions et des caresses, en lui donnant tantôt des coups de bâton, tantôt des feuilles séchées de maïs, l'appelant la fontaine de sa vie et l'enfant chéri du diable ; bref essayant par tous les moyens de le décider à avancer. Amusés, nous contemplions cette scène, pendant que le mulet ne s'inquiétait pas plus des efforts de son maître que s'il s'était agi seulement d'une puce en train de tousser ou d'un pou appelant au secours.

Tout à coup, Donop poussa un cri de surprise et nous aperçûmes la Monjita qui, sans nous voir, nous dépassait en longeant la rue.

Elle avait dans une main une petite corbeille et à l'autre l'éventail dont elle se servait sans arrêt. Autour des épaules sa mantille et sur sa chevelure une écharpe de soie. Et en la voyant marcher sur la pointe des pieds, cherchant à éviter les flaques de neige fondue, il me semblait contempler la douce Françoise-Marie passer près de moi, d'un air fâché et sans m'honorer d'un regard, parce que j'étais resté si longtemps, un an déjà, sans lui rendre visite.

— Elle va chez elle, dit Eglofstein. Elle apporte à son père, chaque jour, les restes de la table du colonel.

Nous laissâmes aux prises avec son animal le propriétaire du mulet rétif et nous suivîmes lentement la Monjita.

Nous nous réjouissions que le hasard nous ait ainsi conduits sur sa route et nous décidâmes de nous rendre dans l'atelier de son père, sous le prétexte de visiter ses tableaux

et d’acheter un archange ou un apôtre, en réalité pour avancer nos affaires auprès de sa fille.

Il faut bien dire que Brockendorf était très hostile à ce projet et qu’il ne cessa pas, le trajet durant, de nous accabler de ses reproches et de ses avertissements.

— Je vous préviens, grogna-t-il, je n’achèterai, même s’il me les cède pour une somme infime, ni la sainte Épiphanie, ni la Portioncule. Pour moi les images de saints ont la même utilité que les feuilles de citrouilles. Cette fois cela ne se passera pas comme à Barcelone où pour vous faire plaisir et pour l’amour d’un joli minois je vous ai suivis dans un cabaret où j’ai dû, tout seul, absorber quatre bouteilles de mauvais vin du Cap, parce qu’il vous convenait de faire l’amour avec la nièce de l’aubergiste.

Brockendorf grognait encore, lorsque nous entrâmes dans l’atelier de Don Ramon d’Alacho ; il était, disait-il, le plus grand fou de la terre, de nous suivre de cette façon.

Par la porte ouverte, nous plongions dans l’autre pièce. Là se tenait celle que nous cherchions. Elle avait jeté sa mantille sur le dos d’une chaise et disposait sur la table des assiettes avec du rôti froid, du pain, du beurre et du fromage. Don Ramon d’Alacho apparut bientôt, derrière un de ses tableaux ; il s’inclina de la façon comique que nous connaissions bien et parut surpris de nous voir.

Nous lui expliquâmes que nous étions venus pour faire un choix parmi ses tableaux ; ravi, il nous souhaita très aimablement la bienvenue.

— Ma maison est la vôtre. Restez aussi longtemps qu’il vous plaira et prenez vos aises.

Il y avait deux autres personnes dans la salle, figures étranges en vérité ; un jeune homme au visage ingénu, qui debout dressait ses maigres bras vers le plafond, comme un séraphin de pierre. Et l'on pouvait voir que les manches de sa veste étaient beaucoup trop courtes et ne dépassaient guère ses coudes. Une vieille femme qui se tenait près de lui, assise sur un escabeau, agitait les mains comme une désespérée ; son visage reflétait une vive souffrance ; elle tournait, levait et baissait la tête, sans arrêt, comme un canard qui sort de l'eau.

Don Ramon descendit deux de ses tableaux.

— Vous pouvez voir ici, nous expliqua-t-il, saint Antoine et autour de lui plus de douze démons dont certains ressemblent à des chats et d'autres à des chauves-souris.

Il déposa le tableau et nous montra l'autre.

— Celui-là représente saint Clément opérant un miracle, celui où il guérit un hypocondriaque en le touchant du pied.

Brockendorf examina très attentivement saint Clément qui était représenté avec les insignes de la dignité papale.

— Si c'est là un miracle, dit-il, alors moi aussi je suis un saint, sans le savoir. Car j'ai souvent opéré pareille merveille. La plupart du temps il n'y a pas de meilleur moyen pour ravigoter un filou que de lui flanquer un bon coup de pied.

— C'est un bon travail et je vous le cède, si vous voulez me donner le prix de la toile, de l'huile et des couleurs, et une petite somme en plus.

Don Ramon nous présenta ainsi successivement tous ses tableaux et bientôt nous fûmes entourés d'un véritable concile de Pères de l'Église, de martyrs, d'apôtres, de pénitents,

de papes et de patriarches, de prophètes et d'évangélistes, qui, tout en tenant à la main des ostensoirs, des calices, des livres de messe, des encensoirs, des crucifix et des hosties, nous regardaient avec des mines sévères et solennelles, comme s'ils avaient deviné les désirs profanes qui nous avaient conduits dans leur sainte compagnie.

Le peintre offrit au capitaine Brockendorf la martyre de Tolède, sainte Léocadie. Elle portait, sur un fond bleu, une robe rouge semée d'étoiles et tenait à la main un livre ouvert.

— Vous pouvez retrouver dans cette sainte, expliqua Don Ramon, les traits de ma fille qui, là-bas, met le couvert et place sur la table du pain et de la viande froide. M. le colonel fait bonne chère ; c'est un homme généreux. Pas trop de fromage, mon enfant, tu sais bien qu'il enlève au rôti froid sa délicate saveur. À toutes les saintes et aussi à la Mère divine je donne les traits de ma fille.

Don Ramon déposa à terre sainte Léocadie, avec les autres tableaux, et continua :

— Si vous allez dans l'église Nuestra Señora del Pilar, vous verrez à droite, derrière le deuxième pilier, un portrait de la séraphique sœur Thérèse ; c'est mon œuvre. Vous retrouverez là aussi les traits de ma fille et la ressemblance est frappante. Et comme elle porte la robe des Carmélites réformées, les gens de cette ville appellent ma fille la « Monjita », bien que de son nom de baptême elle s'appelle Paolita.

Brockendorf examinait les tableaux des saints avec une attention et un sérieux qui m'étonnaient.

— Avez-vous, demanda-t-il, un tableau représentant sainte Suzanne ?

— Oui, si vous voulez parler de celle qui, à l'époque de l'empereur romain Dioclétien, a été décapitée, parce qu'elle refusa d'épouser le fils de ce monarque.

— Je n'ai jamais entendu parler d'elle, dit Brockendorf, j'ai dans l'esprit une autre Suzanne.

— Je ne connais aucune autre sainte de ce nom, s'écria le peintre, assez ému. Ni Laurentius Surius, ni Petrus Ribadeira, ni Siméon Metaphraste, Jean Trithenius, ou même Sylvanus a Lapide ne la mentionnent. Qui est cette Suzanne, où a-t-elle vécu, où a-t-elle subi le martyre, et quel est le pape qui l'a mise au rang des saintes ?

— Comment ? s'écria Brockendorf, indigné. Est-il possible que vous ne connaissiez pas sainte Suzanne ? Je suis étonné. C'est cette sainte qui a été surprise au bain par deux juifs ; l'histoire est bien connue.

— Je n'ai pas encore peint cette scène. Et puis votre Suzanne n'est pas une sainte ; c'est une juive de Babylone.

— Juive ou pas juive, trancha Brockendorf, en jetant un regard très expressif du côté de la Monjita, vous auriez dû peindre cette jeune fille dans la scène de Suzanne au bain.

— Don Ramon ! s'écria soudain, sur un ton douloureux, l'homme aux bras dressés vers le ciel, allez-vous, pour un réal et demi me laisser encore longtemps dans cette pose ? Mes bras sont vraiment ankylosés.

Le bossu prit son pinceau et disparut prestement derrière son chevalet. Et pendant quelques minutes on ne vit rien de lui si ce n'est ses jambes rouge brique.

— Ces deux personnes, dit-il enfin, m'aident dans mon travail. Je peins une mise au tombeau. Le jeune homme pose

pour Joseph d'Arimathie et cette dame représente une des saintes femmes de Jérusalem. Et les deux, comme vous le voyez, déplorent la mort du Sauveur.

Joseph d'Arimathie et la sainte femme de Jérusalem nous firent une révérence, sans modifier en quoi que ce soit leur attitude de protestation et de sombre désespoir.

— La Señora, continua Don Ramon derrière son chevalet, est une actrice de grand talent. Dans la représentation religieuse que nous avons donnée, l'année dernière, à La Bisbal, elle figurait l'image allégorique de la confession chrétienne. Elle eut beaucoup de succès et savait son rôle absolument par cœur, comme le *Pater*.

— À Madrid, j'ai joué souvent les reines et les soubrettes, dit la dame, soucieuse de se mettre en valeur.

Brockendorf l'inspecta un moment et dit :

— Je cherche quelqu'un qui pourrait me laver une paire de chaussettes de coton que la neige m'a salie.

— Donnez-les-moi ! – dit la créatrice des rôles de reines et de soubrettes et ses traits, pour un moment, perdirent leur expression de sombre désespoir –, vous serez satisfait de mes services.

Eglofstein, Donop et moi, étions passés, entre temps, dans l'autre pièce, et Brockendorf nous y rejoignit. La Monjita était encore occupée à mettre la table et à disposer les plats et les assiettes. Nous l'entourâmes complètement, tels des voltigeurs qui s'emparent d'une position ennemie. Et pendant que Don Ramon se remettait avec ardeur à la peinture de sa mise au tombeau, Eglofstein donna le signal de

l’assaut que nous voulions livrer, pour nous emparer de la maîtresse de notre colonel.

Personne ne savait, aussi bien qu’Eglofstein, parler aux femmes. Il jouait de sa voix comme un violoniste de son instrument. Lorsqu’elle se mettait à trembler, puis à s’enfler, elle donnait l’impression d’une émotion passionnée qui, en réalité, était feinte, mais à laquelle beaucoup de femmes se laissaient prendre.

C’était la première fois que nous avions l’occasion de rencontrer la Monjita, en dehors de la présence du colonel. Eglofstein commença donc à utiliser tout son arsenal d’amabilités et de cajoleries, dont la Monjita parut apprécier tout le charme. Quant à nous, nous le laissions faire et l’écoutions en silence plaider sa cause et la nôtre.

Il lui dit combien il était heureux de l’avoir rencontrée et que seule la pensée de la revoir pouvait lui rendre supportable l’existence dans cette petite ville.

La Montija souriait, ravie. Et ce rire et aussi la façon dont ses mains jouaient avec l’une des fleurs artificielles de ses cheveux, faisaient que de nouveau je croyais avoir sous les yeux Françoise-Marie. Et subitement il me parut bizarre, insensé même que nous fussions obligés de faire tant de phrases pour conquérir ce que nous avions possédé pendant si longtemps.

— La Bisbal est-elle une ville si ennuyeuse que vous puissiez regretter à ce point d’y vivre ? demanda-t-elle.

— Pas plus que les autres villes de votre pays, mais tout nous manque ici : le charme d’un opéra italien, la société des hommes de ma classe, les bals, le casino, le patinage au bras de jolies femmes.

Eglofstein s'arrêta, comme s'il voulait laisser à la Monjita le temps de se représenter les plaisirs de la haute société : bals, patinage, opéra, etc… Puis il reprit :

— Mais près de vous je ne songe plus à tout ceci et il me suffit de vous contempler.

Sur le moment, la Monjita ne sut que répondre et ne put que rougir de plaisir et de confusion.

Mais, de la pièce voisine, Don Ramon d'Alacho appelait :

— Remercie, comme il convient, monsieur l'officier pour ses bonnes paroles !

L'idée que le père de la Monjita avait entendu toute la conversation parut troubler Eglofstein et lui enlever son aplomb.

Sans raison il devint violent. Et comme la Monjita persistait dans son silence il lui dit plein de colère, mais d'un ton beaucoup moins élevé :

— Vous ne me dites rien ? Vous ne trouvez rien ? C'est bon, je sens que vous me méprisez. Vous ne me jugez pas digne d'une réponse.

La Monjita secoua la tête avec beaucoup de vivacité. Elle eut peur de se faire un ennemi du capitaine Eglofstein, qu'elle avait vu si souvent en conversation intime avec son amant.

— Vous continuez à vous taire, poursuivit Eglofstein, je le vois bien, vous dédaignez les ardeurs que vous-même avez allumées dans mon cœur. Avec un regard de vos yeux brûlants, avec un mouvement mutin de votre petite tête, avec

cette mèche rebelle de vos cheveux qui persiste à retomber sur votre front.

— Ne faites pas attention à mes cheveux, s'écria vivement la Monjita, en remettant un peu d'ordre dans ses boucles, et heureuse de voir que la colère d'Eglofstein avait passé. C'est un stupide coup de vent qui, tout à l'heure, lorsque je traversais la rue, me les a embrouillés.

Eglofstein, qui ne savait pas très bien ce qu'il pouvait encore dire, sauta sur ce « coup de vent » comme les prestidigitateurs des foires sur leur couteau.

— Le vent ! Je suis jaloux de ce vent à qui il est permis de se mêler à vos cheveux, de caresser vos joues, de baiser vos lèvres.

— Don Ramon ! s'écria à cet instant le modèle de Joseph d'Arimathie d'un ton douloureux. Combien de temps encore vais-je poser ? Je dois rentrer chez moi.

— Patience ! Encore une demi-heure. Je dois utiliser toute la lumière du jour.

— Comment ? Encore une demi-heure ? Mon Dieu, quelle perspective ! Et à la maison, ma mère m'attend avec un plat de tripes de mouton qu'elle a rapportées de Saragosse.

— Des tripes de mouton de Saragosse, dit la sainte femme de Jérusalem en louchant vers la table. Il n'y a rien d'aussi rare de nos jours.

— Cuites dans l'huile, avec du poivre et un oignon.

— Ne songez donc pas aux tripes, au poivre et aux oignons, que diable ! s'écria Don Ramon.

— Restez comme vous êtes et ne bougez plus. Il y va de l'intérêt de tous les catholiques.

Entre temps, Eglofstein semblait marquer des points auprès de la Monjita. Il lui avait saisi la main et la pressait entre les siennes.

— Je sens la légère réaction de votre main, lui dit-il. Elle n'est plus aussi froide, aussi inerte. Dois-je voir là une promesse que vous consentez à exaucer mon désir ?

Sans lever les yeux, la Monjita demanda :

— Et quel est ce désir ?

— Que vous veniez, ce soir, passer une heure dans mes bras, murmura Eglofstein.

— Non, pas cela, dit la Monjita d'un ton bien décidé et en retirant sa main.

Je vis le visage d'Eglofstein se contracter et moi-même l'impatience me gagna de sentir que tant de belles paroles n'avaient servi à rien.

— Écoutez-moi, Monjita, m'écriai-je. Je suis amoureux de vous, vous le savez bien.

La Monjita, d'un brusque mouvement de tête, se tourna vers moi et je sentis sur mon front le chaud regard de ses yeux. Peut-être riait-elle, par amitié ou par mépris, je ne pouvais pas le dire, ne voyant pas son visage.

— Quel âge avez-vous ? dit-elle.

— Dix-huit ans.

— Et déjà amoureux ? Dieu fasse que cela dure.

Je l’entendis rire joyeusement et je sentis la honte et la colère s’emparer de moi. Elle n’était certainement pas plus âgée que moi.

— Je suis ravi de vous voir de si bonne humeur, dis-je. Mais vous devriez savoir que je suis habitué à prendre de force ce que l’on me refuse à cause de mon jeune âge.

La Monjita s’arrêta aussitôt de rire.

— Jeune homme ! répondit-elle, vous n’en tireriez pas grande gloire. Et puis, sans être un homme, je sais fort bien me défendre. Mais assez sur ce sujet.

Eglofstein me jeta un regard terrible.

— Le lieutenant Jochberg a voulu plaisanter, dit-il, et sous la table, il me lança un coup de pied. – Tais-toi, donc, mulet, tu gâtes tout. – Jamais, Monjita, il ne s’oubliera au point d’user de violence avec une dame.

— L’aveu de l’amour, repartit la Monjita, doit être fait doucement et tendrement, c’est la règle. Mais ce monsieur a été, à ce qu’il me semble, bien incorrect.

— Ne bombe pas le dos ! cria Don Ramon à son Joseph d’Arimathie. Le personnage de la Bible que tu représentes n’avait pas de bosse.

— Non, dis-je, je ne suis pas doux, ni tendre. Je vous aime de façon telle…

— Si tu ne cesses pas de tousser, de bâiller et de te gratter, je n’en finirai jamais ! s’écria Don Ramon, d’un ton emporté. Reste donc dans la position que je t’ai indiquée.

— De façon telle, dis-je, que je ne trouve que des paroles folles pour vous dire ce que je pense.

— Vous êtes encore jeune, dit la Monjita. Et en amour, le noviciat comporte de grosses difficultés à surmonter. Mais en prenant de l'âge, vous saurez, sans doute, comment il faut traiter les femmes.

Je la regardai et ma colère tomba ; il ne me resta plus que de l'étonnement, en constatant que cette femme avait la voix de Françoise-Marie et que cette voix ne m'adressait que des paroles si froides, si hostiles.

Mais ce fut le tour du capitaine Brockendorf, qui était bien décidé à brusquer les choses et à réaliser ses désirs.

— Pourquoi ne voulez-vous pas, et il supprima d'un seul coup toutes les périphrases, nous faire la petite faveur que vous octroyez si facilement, si volontiers et si souvent au colonel ?

— Vos paroles m'offensent.

— Vous offensent ? Mais non. Pas du tout. Chez nous ce n'est pas une offense, mais une chose habituelle que de demander cette faveur à une femme.

— Eh bien, chez nous, rétorqua la Monjita, c'est une habitude que de la refuser.

— Mais, grand Dieu ! et le ton de Brockendorf s'éleva, car l'affaire ne prenait pas la tournure qu'il avait souhaitée, que pouvez-vous trouver de si plaisant chez notre colonel ? Il n'est ni jeune, ni beau. Reconnaissez-le vous même ; il n'a rien qui puisse séduire une jeune fille. Il est tyrannique, ennuyeux et toujours plein d'humeur. De plus il a la goutte et

toutes les fois que j'entre dans sa chambre à coucher, je n'y trouve que des pilules, petites ou grosses.

— Et moi qui pensais que vous étiez ses amis, dit la Monjita, avec de la tristesse dans la voix.

— Ses amis ? Avec ses amis on partage la dernière gorgée d'eau-de-vie, le dernier morceau de pain. Mais il n'est pas mon ami celui qui me cache ce qu'il a de meilleur et le garde pour lui tout seul. Si c'est là de l'amitié, alors la vieille soupière de mon hôtesse est un magnifique vase.

— Et ne craignez-vous pas que je n'aille lui raconter tout cela ?

— Essayez ! dit Brockendorf d'une voix brusque et la mine sombre. C'est, il y a trois mois, qu'au cours de mon dernier duel, j'ai laissé mon homme sur le carreau. À Marseille, près de la Porte Maillot, au pistolet, et placés à six pas de distance, nous marchions l'un vers l'autre.

Il se tourna vers nous :

— Vous souvenez-vous encore du capitaine général Lenormand, qui était mon voisin, au moment où, à Marseille, je vivais à la table de l'État Major du maréchal Soult ?

Nul d'entre nous n'avait jamais entendu parler de ce duel. Marseille ne possédait pas de Porte Maillot et Lenormand était le nom d'un petit boutiquier, au coin de la rue aux Ours, à qui Brockendorf devait soixante francs pour diverses fournitures : foies d'oies, jambon et deux bouteilles de sherry.

Évidemment, Brockendorf avait inventé l'histoire de toutes pièces pour effrayer la Monjita. Nous fîmes ceux qui

se souvenaient parfaitement de l'affaire et Eglofstein lui-même vint à la rescousse :

— Oui, mais il ne s'agissait pas de la maîtresse de Lenormand, mais bien de sa femme, – Et il ajouta, perdu dans ses pensées :

— Lorsqu'une Française est jolie, elle ne l'est pas à moitié.

L'image de cette bonne Mme Lenormand resta quelques instants présente à ma pensée. Une vieille personne, maigre, d'une taille disgracieuse, qui tous les matins venait dans notre cantonnement pour réclamer à Brockendorf ses soixante francs ; sauf le dimanche, car ce jour-là, elle se rendait à l'église, son beau livre de messe enveloppé de soie rouge sous le bras.

La Monjita jeta vers Brockendorf un regard plein d'angoisse et de prière et nous eûmes ainsi la certitude qu'elle garderait le silence ; elle craignait en effet pour la vie de son colonel.

— Il veut m'épouser, dit-elle.

Brockendorf parut tout étonné et se prit à rire à gorge déployée.

— Mille tonnerres ! A-t-il commandé les musiciens ? Le repas de noce est-il déjà préparé ?

— Que dites-vous là ? Vous épouser ? s'écria Eglofstein. Vous a-t-il fait semblable promesse ?

— Oui. Et il a déjà donné cinquante réaux à M. le curé pour les frais de la noce.

— Et vous le croyez ? Vous êtes dans l'erreur. Même s'il avait le désir de vous épouser, il ne le pourrait pas ; son illustre origine le lui interdit.

La Monjita observa un moment le capitaine Eglofstein avec une mine irritée. Puis elle haussa les épaules, pour montrer qu'elle savait bien ce qu'il fallait croire ou ne pas croire. Mais derrière la « Mise au tombeau » apparut Don Ramon d'Alacho, secouant ses pinceaux d'où tombaient par terre les belles teintes bleues ; il avait l'air de l'archange brandissant son glaive enflammé et, d'une voix sourde, il nous lança :

— Il n'y a pas de comte ou de duc qui pourrait rougir d'une alliance avec ma fille. Du côté de son père et du côté de sa mère, elle est d'une origine honorable, chrétienne.

— Don Ramon ! s'écria Brockendorf, d'un air entendu. Un vieux titre de noblesse, j'y attache du prix. Mais si vous n'avez, dans le vôtre, rien de plus que du sang chrétien, je puis vous dire que chez nous un cabaretier se sert d'un pareil titre pour essuyer sa table. En Allemagne, le moindre savetier est de sang chrétien.

Joseph d'Arimathie éleva vers le ciel, en signe de protestation indignée, ses deux mains ; la sainte femme de Jérusalem secoua la tête en soupirant et Don Ramon d'Alacho se remit, sans rien dire, derrière son chevalet.

Le jour tombait. Le temps passait et notre impatience grandissait. Au milieu des jurons, Brockendorf affirma et assez haut pour que la Monjita pût l'entendre que nul d'entre nous ne bougerait avant que l'affaire soit conclue, même si nous devions rester là jusqu'au lendemain matin.

Donop, qui n'avait encore rien dit, prit la parole :

— On dirait presque, Monjita, que vous êtes réellement amoureuse de ce vieillard.

— Et quand cela serait ? dit d'un ton emporté la jeune fille.

Mais il nous sembla qu'elle ne voulait pas s'avouer à elle-même que si elle donnait la préférence au colonel, c'était seulement à cause de son grade élevé, de sa richesse et de sa générosité.

— Et quand cela serait ? répéta-t-elle d'un ton provocant, en jetant la tête en arrière.

— Ce que vous pouvez éprouver pour ce vieillard, dit tranquillement Donop, ce n'est pas de l'amour. Le véritable amour, c'est autre chose, que vous ignorez. L'amour exige l'intimité. Ce soir je vous attendrai, tremblant d'impatience, brûlant d'envie, comptant les minutes qui me séparent de vous. Et si vous venez vers moi le cœur plein d'angoisse, c'est alors que vous découvrirez en vous un sentiment étrange, nouveau, jamais éprouvé, ce sera l'amour.

Il faisait maintenant très sombre et je ne distinguais plus le visage de la Monjita, mais j'entendais son rire joyeux et un peu moqueur.

— Vraiment ! Vous m'avez convertie. Je suis maintenant curieuse de connaître un sentiment que vous me dites être si nouveau pour moi. Mais pour mon malheur, j'ai promis à mon amant de lui rester fidèle.

Ce brusque changement dans ses dispositions et le son moqueur de sa voix auraient dû éveiller notre méfiance. Mais nous étions tous si impatients et si amoureux que nous ne nous aperçûmes de rien.

— Vous n’êtes pas tenue par cette promesse, s’empressa de lui dire Donop. Vous l’avez faite à un homme que vous n’aimiez pas.

Entre temps, Don Ramon avait allumé une bougie et une faible lueur, par la porte entr’ouverte, éclairait notre pièce.

— Si vous dites vrai et si l’on n’est pas obligé de tenir la promesse que l’on a faite à un homme que l’on n’aime pas, dans ce cas je ne fais plus d’objection et je vous promets volontiers de venir.

Il y avait dans sa voix de la bravade et du mépris, mais son visage, à la pâle lueur du cierge, avait repris son air habituel, sérieux et réfléchi.

— Voilà ce que j’appelle une réponse raisonnable ! s’écria Brockendorf tout joyeux. Et quand, belle Monjita, viendrez-vous nous voir ?

— Après la prière du soir qui, je crois, sera terminée, vers neuf heures, je serai là.

— Et qui de nous sera l’heureux élu ? questionna Eglofstein, rempli de désir et déjà jaloux de nous tous.

La Monjita nous regarda les uns après les autres et moi-même le plus longuement. Et il me parut, à cet instant, que ses dix-huit ans penchaient vers les miens.

Mais elle secoua la tête :

— Si j’ai bien compris, dit-elle, et une fois de plus il me sembla que ses paroles exprimaient une légère moquerie, si j’ai bien compris, l’étrange sentiment, tout à fait nouveau, dont vous m’avez promis le plaisir, ne se révélera à mon âme qu’à la minute où je me rendrai chez vous. Il m’est donc im-

possible de savoir dès maintenant dans quels bras il me conduira.

Elle ouvrit la porte et cria dans l'atelier que pour aujourd'hui on avait assez travaillé et que le dîner était servi.

Don Ramon et les deux autres examinaient à la lueur des chandelles le tableau de la mise au tombeau. Mais Don Ramon paraissait mécontent de son œuvre.

— Ce Joseph d'Arimathie n'est pas fameux, dit-il enfin ; l'attitude est mauvaise et l'expression du visage médiocre.

— Vous auriez bien pu lui donner plus d'allure, répondit le jeune homme froissé, en montrant ses manches trop courtes.

— Mais par contre, il a des gestes très naturels, dit, pour les consoler, la sainte femme de Jérusalem.

Brockendorf n'hésita pas à donner son avis.

— Il y a de nombreux visages sur le tableau et tous sont différents, dit-il.

— Cela vient, répondit Don Ramon, de ce que je peins toujours d'après nature. Il y a de mauvais peintres qui se contentent de copier d'autres tableaux. Si vous voulez acheter l'œuvre, cela vous coûtera quarante réaux seulement. C'est comme vous l'avez remarqué une œuvre très riche en physionomies. Vous pouvez, pour le même prix, avoir encore deux petits tableaux, à votre choix.

— Entendu ! dit Brockendorf, que l'heureuse issue de l'aventure avait rendu plus malléable. Et pour moi ce qui importe, c'est la surface.

Il sortit de sa poche deux pièces d'or, dont il nous avait soigneusement caché l'existence, car il nous devait à tous de l'argent perdu au jeu. Don Ramon prit les pièces et lui donna un saint Achatius, soldat et martyr, dans la main droite, et dans la main gauche le sous-diacre Zenobius, de l'époque florentine.

Entre temps nous étions convenus avec la Monjita du lieu du rendez-vous pour le soir, le couvent Saint-Daniel. Nous allâmes ensuite acheter le vin et le dîner. Nous étions tous d'humeur joyeuse ; mais Brockendorf, en particulier, ne savait pas s'il marchait sur les jambes ou sur la tête. Il effraya une vieille femme, en sifflant, cacha chez le cloutier de la rue Geronimo l'échelle de la volière et voulut à toute force pénétrer dans la boutique de la femme du potier, qu'il ne connaissait nullement, pour lui demander pourquoi, la semaine précédente, elle avait trompé son mari avec le greffier boiteux du tribunal.

Le chant de Talavera

Nous utilisions comme magasin à poudre et chantier le couvent Saint-Daniel qui donnait son nom à la rue des Carmes. Les moines, membres de l'ordre des Carmes déchaussés, avaient évacué l'immeuble depuis longtemps, pour se joindre aux bandes du colonel et de l'Empecinado. Dans le réfectoire et le dortoir, dans les cellules des moines, dans les cloîtres et dans la grande salle du chapitre, partout on rencontrait nos grenadiers et ceux du régiment « Prince héritier », en train de charger et d'équiper les bombes incendiaires et les grenades. Dans la crypte, où Brockendorf devait passer la nuit (c'était un service que nous assurions une fois par semaine à tour de rôle), il y avait partout, jonchant le sol, des sacs de poudre, des aiguilles, des broches, des marteaux, des soudoirs, des couvercles de caisses, des liens en paille, des marmites et les pipes d'argile multicolores des grenadiers. Sur les pierres du sol des marques à la craie délimitaient les secteurs de chaque escouade. On voyait encore sur les murs, à moitié effacées, des fresques représentant la mort du géant Goliath ; quant au berger David, un des grenadiers, par l'adjonction de barbe et de moustaches, en avait fait le solennel tambour-major de notre régiment. Au-dessus de la porte, dans un cadre de bois doré, on voyait le portrait d'un moine, un bel homme, qui portait sur la poitrine les insignes de l'épiscopat.

Sur la table, deux braseros remplissaient l'air d'une épaisse fumée et ne nous laissaient d'autre alternative que celle d'étouffer ou de geler. Nous avions terminé notre repas

du soir et l'ordonnance de Brockendorf, qui passait pour le meilleur fourrageur de toute l'armée, nettoyait la table.

En face du couvent, séparée seulement par l'étroite rue des Carmes, se trouvait la maison du Marquis de Bolibar et nous pouvions, à travers les carreaux brisés de la fenêtre de l'église, plonger dans la chambre à coucher brillamment éclairée du colonel. Il était assis, tout habillé sur son lit, et à la lueur de deux chandeliers, placés sur la table, il se faisait raser par le chirurgien du bataillon hessois. Sur une chaise on apercevait son tricorne et une paire de pistolets.

La vue de notre colonel nous rendit fous de joie et d'audace, nous savions que ce soir il attendrait en vain la Monjita qui viendrait vers nous et non vers lui. Nous le haïssions et le craignions tout à la fois. Et Brockendorf donna libre cours à sa colère.

— Le voilà bien, ce cornichon, avec sa tête de goutteux et son cœur malade. Va-t-elle bientôt venir, mon colonel, est-elle déjà en route ? Vous vous réjouissez trop tôt. Il y a loin de la coupe aux lèvres.

— Pas si fort, Brockendorf, il pourrait t'entendre.

— Il n'entend rien, ne voit rien, ne sait rien, s'écria Brockendorf triomphalement. Lorsque la Monjita entrera, nous éteindrons les lumières. Dans l'obscurité je veux mettre sur sa tête de goutteux et par deux fois les armes turques, sans qu'il s'en aperçoive.

— Lui qui est si fier de sa noblesse capitulaire, railla Donop, il pourrait bien faire peindre sur ses armoiries l'oiseau de saint Lucas, qui a deux cornes.

— Silence. Donop ! Il a l'oreille fine, vous ne le connaissez pas, – murmura Eglofstein en nous éloignant de la fenêtre ; il était cependant impossible que le colonel, à travers les vitres épaisses, puisse comprendre un seul mot de notre entretien.

— Il entend à trois milles une vieille femme tousser. Et s'il se met en fureur, il vous fera encore manœuvrer trois heures de rang sur le champ d'exercices, comme la semaine dernière.

— J'en ai été malade. N'aura-t-il pas bientôt une bonne attaque ? – lança Brockendorf d'une voix qu'il essayait d'adoucir. – Et à chaque instant, il fait battre le tambour pour nous arracher à nos cantonnements.

— Que peux-tu dire ! s'écria Donop. Tu es arrivé dans le régiment comme capitaine, mais Jochberg et moi ! Nous avons servi sous ses ordres comme aspirants. Une vie de chien. Tous les jours la manœuvre, le pansage, la corvée d'écurie, l'avoine à porter sur notre dos.

L'horloge du clocher de Nuestra Señora del Pilar sonna neuf heures. Donop comptait les tintements.

— Neuf heures. Elle ne doit pas tarder à arriver.

— Nous voilà assis, dit Eglofstein – en se prenant le front dans les mains – nous voilà tous réunis dans l'attente de la Monjita. Et il y a sûrement dans la ville beaucoup de jeunes filles qui sont aussi belles qu'elle et peut-être même davantage. Mais, Dieu me pardonne, je suis ébloui et je ne vois plus qu'elle.

— Pas moi, dit Brockendorf – en prenant une large prise dans la tabatière – je vois aussi les autres. Si dimanche der-

nier, vous étiez venu dans ma chambre, vous y auriez rencontré une fille aux cheveux noirs, à la taille bien prise et qui parut très contente des trois sous que je lui ai donnés. Elle s'appelait Rosina. Mais j'avoue que la Monjita me plaît.

Il souffla sur sa manche pour enlever le tabac et poursuivit :

— Trois sous, ce n'est pas beaucoup. Les femmes de Frascati à Paris et celles du salon des étrangers m'ont coûté beaucoup plus cher.

Une des bougies était consumée ; sa flamme vacillait ; Eglofstein en alluma une autre.

— Oui, beaucoup plus cher, dit Brockendorf en soupirant.

— Écoutez ! s'écria soudain Donop, en me prenant par l'épaule.

— Qu'y a-t-il ?

— N'as-tu pas entendu ? Là-haut. De nouveau ! Dans les orgues !

— Une chauve-souris ! – s'écria Brockendorf – Voilà ce fou qui va s'effrayer à propos d'une chauve-souris. La voici contre le mur. Donop, il me semble que tu trembles ! Tu as cru que le Marquis de Bolibar prenait les orgues et s'apprêtait à donner le signal.

Il prit l'escalier de bois qui menait aux orgues.

— Certainement, dit Donop, le Marquis connaît un passage secret pour aller de sa maison au couvent. Et un jour il

montera là-haut et donnera le second signal, comme il a donné le premier.

— Il a peur des chauves-souris ! cria Brockendorf.

Il essaya, mais vainement, de tirer quelque son des orgues.

— Donop ! Tu as appris à jouer des orgues. Viens donc ! Peux-tu te retrouver dans toutes ces flûtes et ces sifflets ?

— Brockendorf ! ordonna le capitaine Eglofstein, laisse l'orgue et descends !

— C'est amusant de penser, – et la voix de Brockendorf prenait dans la vaste pièce un éclat sonore et menaçant, – il est amusant de penser que si je jouais là-haut l'air de l'oie de Martin ou bien « Marguerite, Marguerite, on voit ta chemise », là-bas, dans les premières lignes, Gunther et le colonel des guérillas entreraient dans la danse.

Cette sortie de Brockendorf parut amuser énormément le capitaine Eglofstein. Il se frappa sur la cuisse et rit au point d'en faire trembler les murailles.

— Ce Gunther ! Le fanfaron ! Le vantard ! Je voudrais bien voir sa tête, si les balles subitement lui sifflaient sous le nez.

Entre temps Donop avait gravi les marches de l'escalier. Il inspectait les orgues et se donnait la peine de nous expliquer leur mécanisme délicat et complexe.

Il y avait là la caisse de résonance, les tuyaux, les flûtes, le jeu des anches. Ici le registre, sur lequel Donop tapota. Il passa au clavier et nous décrivit le rôle des différents tuyaux dont chacun avait un nom différent. L'un d'eux s'appelait le

principal, l'autre le bourdon. Il y avait une basse, une contrebasse, un alto, et l'une des flûtes s'appelait la « corne de chamois ».

— Étranges noms, dit Brockendorf tout pensif. Et avec toutes ces flûtes, ces sifflets et ces hautbois tu ne peux même pas jouer une bonne musique de danse et dois te contenter d'un misérable « Benedicat vos ».

— Mais non, se récria Donop, on peut aussi jouer des fugues, des préludes, des interludes, etc…

— Passe-moi les soufflets ; je vais essayer de jouer un *Gloria*, proposa Brockendorf.

De sa voix pâteuse, il commença à chanter :

Notre curé à la messe
A oublié aujourd'hui son latin
Kyrie Eleison !

Donop, accroupi derrière le corps de l'instrument, donnait le vent. Des deux mains, Brockendorf tapa furieusement sur les touches. Et subitement l'orgue rendit une note aiguë, comme le sifflement d'un rat. Ce son avait été à peine perceptible ; toutefois Donop et Brockendorf sursautèrent et redescendirent l'escalier en courant, comme s'ils avaient eu le diable derrière eux.

— Brockendorf ! tonna Eglofstein. Viens ici, sauvage ! Tu es donc devenu fou !

Brockendorf respira longuement ; il était encore rempli d'effroi à la pensée que l'orgue avait tout à coup fonctionné et rendu un sifflement rappelant celui d'un rat.

— J'ai voulu réserver à Gunther la surprise d'une musique de danse, dit-il. Ce n'est qu'une plaisanterie.

— Pas de plaisanteries de cette sorte, Brockendorf, nous serons bien assez vite en contact avec les guérillas, et ce sera pour toi l'occasion de gagner ta croix.

Nous nous tûmes un instant et le froid nous réunit tous autour des braseros. Dans la rue, nous entendîmes des pas.

— La voilà. C'est elle, enfin, dit Donop en courant à la fenêtre.

Ce n'était pas la Monjita, mais le chirurgien qui avait coupé la barbe du colonel et maintenant, la lanterne à la main, rentrait chez lui.

— La prière du soir doit être finie, où peut-elle rester si longtemps ? demanda Eglofstein.

Nos jambes et nos doigts étaient raidis par le froid. Pour nous réchauffer, nous marchions rapidement en nous tenant tous les quatre par le bras et d'un pas régulier, et les murs de la crypte nous renvoyaient l'écho sonore de nos pas.

Nous cherchâmes une fois de plus à diminuer la longueur de l'attente en bavardant ; Brockendorf et Donop se disputèrent sur la question de savoir ce que les moines de ce couvent pouvaient bien faire lorsqu'ils étaient réunis dans leur salle du chapitre.

— Ils restaient assis et se livraient à des discussions interminables, soutenait Donop, pour savoir si le Christ avait ou n'avait pas des ailes d'ange et qui était le premier en sainteté de Joseph ou de la Vierge Marie.

— Mais non ! rétorquait Eglofstein. Prends-tu les moines espagnols pour des gens aussi instruits ? Manger et boire, voilà quelles étaient leurs occupations. Et s'il y avait entre eux des discussions, c'était au sujet de la rédaction des lettres, dans lesquelles, en invoquant leur saint patron, ils réclamaient aux riches bourgeois de la ville la graisse et le beurre. Là-haut, dans la cellule du frère Circatus, vous pouvez trouver de ces lettres par douzaines.

— Ces moines mendiants savent s'y prendre, dit Brockendorf avec un soupir d'envie. Tous ceux que je rencontre ont les poches de leurs frocs remplies de pain, de vin, d'œufs, de fromage, de viande fraîche et de saucisses. De quoi manger pendant deux semaines. Mais le vin n'est pas bon. Les curés espagnols boivent un vin aussi noir que de l'encre et qui ne peut convenir qu'à de pareils fous.

Il se leva et réchauffa ses mains poilues à la flamme du brasero. Le froid était devenu intolérable. Pas de cheminée, pas de couvertures et un vent glacial qui passait à travers les vitres brisées. Donop, impatient, regarda dans la rue, mais la Monjita ne venait toujours pas.

— À Bebenhausen, une localité de la Souabe, raconta Eglofstein, en sautillant sur place, j'étais cantonné une fois avec ma demi-compagnie dans une abbaye. Je n'ai jamais été aussi bien. Nous bûmes de l'eau-de-vie et du vin du Rhin et nous en avions en telle quantité que nous aurions pu faire notre toilette avec. La nuit nous dormions sur des chasubles. Mais nous avions aussi à souffrir du froid. C'était un hiver très dur et il gelait si fort que les corneilles tombaient mortes sur le sol et que les cloches des églises furent fêlées. Un certain soir, nous fîmes du feu avec deux fauteuils du chœur vermoulus.

— Vous avez dû payer au prieur une jolie somme, à votre départ ?

— Payer ? Et Eglofstein partit d'un éclat de rire. Laisses-tu le bœuf réclamer sa peau, lorsque les bottes sont déchirées ? Payer ? Qui gouvernait à ce moment en Allemagne ? Le très gracieux électeur, Son Excellence le landgrave, le magistrat suprême, Sa Grâce épiscopale. Tous s'y mettent ; les chambres des comptes et les conseils de gouvernement accumulent les avertissements et les arrêtés, personne ne s'en soucie. Maintenant, sans doute, il en va autrement. Un seul commande, Bonaparte. Et lorsqu'il siffle, tous nos princes, nos comtes, nos prieurs et nos prélats doivent danser, et même faire des cabrioles, comme des caniches affamés. C'est ainsi. Mais la voilà. Enfin !

— Ce doit être elle. Je connais son pas, dit Donop.

Nous courûmes tous les quatre à la fenêtre et vîmes la Monjita, qui, légère comme l'ombre d'un moine, traversait la rue en courant.

— C'est une bonne fille, murmura Brockendorf, ému de voir Monjita tenir sa parole. Que Dieu me pardonne, c'est une bonne fille.

— En arrière, commanda Eglofstein. Ne restez pas à la fenêtre. Éteignez les lumières, pour que le colonel ne puisse rien voir.

Nous soufflâmes les chandelles et attendîmes dans l'obscurité. Seule la clarté de la lune tombait par la haute fenêtre, formant sur les dalles de pierre des figures aux contours mal définis, des spirales, des cercles et des anneaux ; des étincelles s'échappaient du brasero et se perdaient dans les ténèbres. Là-bas, dans sa chambre, le colonel faisait les

cent pas, comme un curé qui prépare son sermon pour le dimanche qui vient.

Brockendorf, appuyé sur la table, écumait littéralement d'une joie perverse et exhalait tout son mépris.

— Eh bien ! Cornichon ! Es-tu éveillé ? Tu attends ce soir ta bien-aimée ?

— Doucement ! Doucement ! supplia Eglofstein. Si le colonel t'entendait, que diable !

Mais Brockendorf se serait plutôt fait couper la langue que de garder pour lui ses plaisanteries.

— Qu'il entende, tant mieux ! s'écria-t-il. J'ai pitié de ce pauvre fou. Je veux, demain matin, pour remplacer la Monjita, lui en envoyer une autre, la vieille sorcière qui, tous les matins, nettoie ma chambre. Il pourra se consoler avec elle. Elle a la figure d'une baleine et le visage comme une coque de noix. Mais ce souillon de Bohême est bien assez belle pour lui.

Là-haut, le colonel s'arrêta et regarda vers la porte. Brockendorf se reprit à rire éperdument, car il lui paraissait très plaisant que nous puissions ainsi observer avec quelle confiance le colonel attendait sa maîtresse que nous lui avions soufflée.

Il s'offrit à lui adresser, à la place de la Monjita, toutes les femmes qu'il avait vues à La Bisbal.

— Va te coucher, cornichon, je te le conseille ; tu attends vainement, aujourd'hui la Monjita n'est pas pour toi. Mais je puis t'envoyer la vieille édentée qui, dans la rue, sous mes fenêtres, vend des raves et des haricots. Voilà ce qu'il te

faut. Ou bien celle qui, à la cuisine de l'auberge, nettoie les assiettes, ou bien…

Il s'arrêta de parler.

Là-bas, dans la chambre, on ouvrait doucement la porte. Et quelques secondes après, la Monjita, jeune, belle, souple, brûlant de passion, s'élançait au cou de notre colonel.

Personne ne prononça une parole. Ce fut sur nos têtes comme un coup de massue, et dans nos cœurs comme un coup de poignard.

Puis ce fut l'explosion violente de nos sentiments, de nos vieilles rancunes, de nos souffrances, de notre déception et de notre orgueil meurtri à la pensée que notre ruse se retournait contre nous et que nous étions les dindons de la farce.

— Poltron ! hurlait Brockendorf. Filou ! Coquin ! À Talavera tu te tenais caché derrière un mulet crevé, pendant que nous montions à l'assaut sous la mitraille.

— Tu as mis dans tes poches douze mille francs de la solde, huit mille francs pour le biscuit et la viande de conserve, et nous avons dû mourir de faim ; avant la bataille, le régiment n'avait pas la moindre portion de pain.

— Si ton cousin n'avait pas été conseiller économique à l'administration de la guerre, à la cour hessoise, il y a longtemps que Soult aurait fait sauter tes épaulettes.

— Combien de chevaux as-tu vendus ? Voleur ! Rapace ! Traître !

Nous criâmes ainsi à nous égosiller, mais le colonel n'entendait rien. Il déplia l'écharpe de soie qui emprisonnait

les cheveux de la Monjita et prit son visage entre ses deux mains.

— Il n'entend pas ! s'écria Brockendorf, étouffant de colère. Mais que Dieu me damne ! Il m'entendra, même si je devais réveiller tous les diables de l'enfer.

Il frappa des deux poings, à coups retentissants, sur le battant de la fenêtre, si bien que les vitres tombèrent avec fracas dans la rue. Il se pencha, et tout en battant la mesure avec les poings, il commença à hurler de sa voix de basse, la chanson qu'un dragon et un grenadier avaient composée sur le colonel, après la bataille de Talavera, et que les soldats chantaient, lorsqu'ils se croyaient à l'abri des officiers :

Au feu notre colonel
Trouve sa vie précieuse,
Lorsque les canons grondent
Il commence à trembler,
Lorsque les mortiers crachent

Il s'arrêta épuisé. Le colonel n'entendait pas. Il tenait la Monjita dans ses bras, la prenait contre lui et il nous fallait voir son visage qui se blottissait contre sa poitrine et ses cheveux d'or rouler sur ses épaules.

Ce spectacle centupla notre haine et fit naître en nous une colère folle. Aveugles et sourds pour tout le reste, nous n'eûmes plus qu'une pensée, nous faire entendre du colonel et arracher la Monjita de ses bras.

— Chantez tous en chœur, dit Brockendorf ; il faudra bien qu'il entende.

Lui-même entonna le chant de Talavera et nous le suivîmes tous, hurlant, dans la nuit glaciale, de toute la force de nos poumons :

Lorsque les mortiers crachent,
Vous pouvez le voir s'éponger
Criailler et supplier,
Lorsque les balles sifflent.
Mais dès que les ducats
Lui tombent dans la main
Et dès que les thalers
Arrivent dans ses poches
Le courage alors lui revient.
Pour voler et piller
Il retrouve ses esprits.

Comme nous étions en train de chanter, nous vîmes la Monjita s'arracher subitement des bras du colonel. Elle marcha vers l'image de la Vierge qui était clouée au mur, et se dressant sur la pointe des pieds, elle recouvrit le visage sacré de son écharpe de soie, comme si la sainte Mère de Dieu ne devait pas pouvoir contempler la scène dont la chambre allait être le théâtre.

Et au même instant, le colonel souffla les lumières. Ce qu'il me fut donné en dernier lieu de voir, ce fut la silhouette enfantine devant l'image de la Sainte Vierge et les joues bouffies de notre colonel abhorré. Puis tout s'effaça ; la table, le lit, les deux chandeliers, l'image voilée, le tricorne qui reposait sur une chaise, tout sombra dans les ténèbres. Mais je crus voir cependant les ombres mystérieuses du colonel et de sa bien-aimée qui, poussées par la plus ardente des passions, se rejoignaient pour de voluptueux enlacements.

C’est alors que la folie s’empara de nos âmes. Nous oubliâmes tout, la menace qui pesait sur la ville, le colonel des guérillas qui n’attendait que le signal convenu pour nous attaquer. Près de moi, j’entendis un juron si formidable que mon sang ne fit qu’un tour et un cri qui rappelait le hurlement d’un chien devenu subitement fou de rage. Et puis je vis Brockendorf et Donop qui se précipitaient dans l’escalier et couraient vers l’orgue.

L’un saisit les soufflets, l’autre les touches du clavier. Les mugissements de l’orgue, accompagnant le chant de Talavera, remplirent alors la salle de leur fracas. Nous chantions tous les quatre et je voyais Eglofstein qui, d’un geste sauvage, battait la mesure ; mais la voix de l’orgue dominait les nôtres :

Et une fois les thalers en poche
Le courage alors lui revient.
Pour voler et pour piller
Il retrouve ses esprits.
Ô Judas, ô filou
Au casque roux.

Puis je repris mes sens ; une sueur froide me couvrait le visage ; mes genoux tremblaient et, pendant que l’orgue ne cessait de ronfler « Ô Judas, ô filou ! » je commençai à me poser l’angoissante question : « Qu’avons-nous fait, qu’allons-nous devenir ? »

Et il me semblait que je voyais déjà la mort tenir la place de l’organiste avec le diable aux soufflets. Et au centre de la pièce, sous la pluie brûlante des étincelles du brasero, se dressait l’ombre formidable du Marquis de Bolibar qui, d’un

geste sauvage et triomphant, battait la mesure et accompagnait le chant funéraire de nos obsèques.

Puis ce fut le silence. Les orgues se turent ; le vent seul gémit à travers les vitres brisées. Nous redescendîmes tous les quatre et j'entendis près de moi, comme un râle, le souffle de Brockendorf.

— Qu'avons-nous fait ! dit Eglofstein d'une voix éplorée. Qu'avons-nous fait !

— Quel vent de folie s'est abattu sur nous ? gémit Donop.

— Brockendorf, c'est toi qui as crié : Donop ! Aux orgues !

— Moi ? Je n'ai rien dit. C'est toi, Donop, qui m'as dit : Prends le soufflet !

— Je n'ai rien dit. Je le jure par mon salut éternel. Quel démon nous a tous ensorcelés ?

Dans la rue, on entendit l'ouverture d'une fenêtre. Des hommes couraient, un vacarme confus arriva jusqu'à nous. Au loin, un tambour battait la générale.

— Tous en bas ! hurla Eglofstein. Vite, tous en bas ! Personne d'entre nous ne doit être rencontré ici.

Nous nous précipitâmes à travers la crypte, en faisant retentir les dalles de pierre du bruit de nos pas, renversâmes la table, et courûmes à travers les couloirs et les perrons, en butant contre les tonneaux de poudre, nous relevant après nos chutes, cherchant, par cette lutte désespérée, à échapper à la mort qui nous guettait déjà.

À peine étions-nous dans la rue, que là-bas, dans les montagnes voisines, retentissait le premier coup de canon.

Le bombardement

Pendant quelques minutes je dus m'arrêter, essoufflé, épuisé, tremblant de froid et m'adosser au mur d'une maison. Lentement, je repris conscience de l'endroit où je me trouvais et des événements.

Brockendorf n'avait-il pas juré et sacré : « Le colonel nous entendra, même si nous devions réveiller pour cela tous les diables de l'enfer ? » Oui ! le colonel nous avait entendus, et vraisemblablement tous les diables de l'enfer étaient bien réveillés.

Coup par coup, les canons des guérillas faisaient pleuvoir sur les rues et les maisons de la ville leurs bombes incendiaires et leurs obus. Une partie du quartier de la maison du Marquis était déjà en flammes ; le moulin sur le pont de l'Alkar était en train de brûler et des lucarnes du couvent Saint-Daniel on voyait sortir d'épais nuages de fumée noire. Du faîte de l'épiscopat deux gerbes de flammes montaient droit vers le ciel.

Les cloches de Nuestra Señora del Pilar et du clocher de Gironella tintaient au feu et à l'orage. Des troupes de grenadiers couraient au hasard, à travers les rues, et criaient qu'il fallait attaquer, ouvrir le feu, charger, former les carrés, tenter une sortie. Çà et là on apercevait le visage, pâle de terreur, d'un habitant qui, chargé de ses frusques, traversait les rues en courant pour chercher un abri dans la cave d'une des maisons épargnées par l'incendie.

Le colonel, à moitié vêtu, s'était précipité hors de sa maison et appelait sans arrêt Eglofstein et son ordonnance. Personne ne l'écoutait, personne ne le reconnaissait. Bousculant tout le monde et jouant des poings il cherchait à se frayer une route à travers la foule hurlante.

Eglofstein vint et je vis le colonel se précipiter sur lui, furieux. Eglofstein fit un bond en arrière comme s'il avait reçu un coup et haussa les épaules ; puis la foule les sépara et je les perdis des yeux. Toute une masse d'ombres défilait ainsi sans bruit ; Donop conduisait sa compagnie au pas de course vers l'ouvrage Sanroque où le combat devait avoir commencé. Le vent portait jusqu'à mes oreilles le bruit de la mousqueterie, les roulements lointains des tambours et les cris désordonnés.

Au moment où la compagnie de Donop eut cessé de défiler, je vis le colonel qui, devant la porte du couvent, donnait ses ordres à deux grenadiers qui, armés de haches et protégés par des draps mouillés, étaient sur le point de pénétrer dans le bâtiment en flammes. Et en apercevant le colonel debout, les bras croisés, je me rappelai soudain, avec un sentiment d'angoisse, que j'avais laissé là-haut dans la crypte, sur les dalles ou sur le banc de bois, avec ceux d'Eglofstein, de Donop et de Brockendorf mon sabre, mes gants de cheval et mon pistolet à deux coups ! Mon sang ne fit qu'un tour et en moi-même je m'écriai : « Jésus, Maria ! les deux grenadiers vont trouver notre équipement à tous, nous sommes perdus, car l'on verra de cette façon que ce n'est pas le Marquis de Bolibar, mais bien nous qui avons donné le signal ! »

Mais je les vis bientôt revenir, ces deux grenadiers, à moitié évanouis, leurs barbes roussies, et leurs visages, leurs mains et leurs vêtements noircis par la cendre. L'un d'eux

avait le bras ensanglanté, un éclat d'obus l'ayant frappé au coude. Ils avaient parcouru à peine cent pas qu'ils avaient dû faire demi-tour ; toutes les salles et tous les couloirs du couvent étaient remplis d'une épaisse fumée ; du fond du cœur, je remerciai Dieu pour sa miséricorde.

Entre temps le colonel et Eglofstein étaient montés à cheval et galopaient à toute allure dans la rue Geronimo, que remplissaient déjà la fumée et les flammes, vers l'hôpital Santa Engracia ; on venait, en effet, d'apprendre que le bâtiment était lui-même menacé par le feu.

Tout le monde avait fui maintenant, et la rue était complètement déserte. Brockendorf et moi étions restés en arrière et avec nous Thiele, mon Caporal, et quelques soldats insouciants du danger qui nous menaçait. Le feu avait trouvé un aliment dans les approvisionnements de paille et d'étoupe entreposés au rez-de-chaussée du bâtiment et à tout moment il pouvait gagner les tonneaux de poudre qui se trouvaient dans le réfectoire, dans la salle du chapitre et dans les couloirs. Il n'y avait aucun moyen d'empêcher le désastre et nous nous contentâmes de veiller à ce que le feu ne puisse pas gagner les maisons situées dans le voisinage du couvent.

Brockendorf me cria que je devais reculer et occuper avec ma troupe l'autre extrémité de la rue, de façon que personne ne puisse passer et aller à proximité du couvent ; nous avions déjà perçu le bruit de deux explosions à l'intérieur des bâtiments, deux tonneaux de poudre qui avaient sauté.

Le vent hurlait et me lançait au visage de gros flocons de neige à moitié fondue. La rue était éclairée comme en plein jour et les fenêtres du couvent en feu brillaient comme si

elles avaient perçu […][1] de la ville se poursuivait, mais on paraissait maître de l'incendie, dans le voisinage de la maison de ville.

J'occupais mon poste lorsque je vis tout à coup une troupe de cavaliers qui se ruaient au galop sur le cordon de sentinelles. Salignac se trouvait à leur tête et la rue retentissait sous le choc des sabots.

Il ne portait ni casque, ni manteau et tenait à la main son sabre ; sa moustache grise était hérissée et son visage pâle tremblait d'émotion. Je me précipitai et lui barrai la route.

— Mon capitaine, je vous demande pardon. Vous ne pouvez pas passer.

— Hors d'ici ! cria-t-il, en faisant cabrer son cheval.

— La rue est barrée. Je ne puis pas répondre de votre vie.

— Que vous importe ma vie, par le diable ? Occupez-vous de la vôtre ! Laissez-moi, vous dis-je.

Il éperonna son cheval et fit tourbillonner son sabre au-dessus de ma tête.

— J'ai reçu des ordres, m'écriai-je et je dois…

— Allez au diable avec vos ordres ! Place !

Je me jetai de côté et il passa en trombe avec sa troupe.

---

[1] Texte manquant dans l'édition papier. *(Note du correcteur – ELG.)*

Devant la porte du couvent, il sauta de cheval. Sa tunique et ses bottes étaient recouvertes de poussière et de boue, comme si un obus avait éclaté près de lui. Il lançait autour de lui des regards chargés de fureur et de haine.

De l'autre bout de la rue, Brockendorf arrivait, en courant, hors d'haleine.

— Salignac ! s'écria-t-il, du plus loin qu'il put, que venez-vous faire ici ?

— Est-il encore là ? L'avez-vous vu ?

— Qui cherchez-vous ? Le colonel ?

— Je cherche le Marquis de Bolibar, s'écria Salignac, et je n'avais encore jamais perçu, dans le ton d'une voix humaine, autant de rage, de haine et de mépris.

— Le Marquis de Bolibar ? reprit Brockendorf, interloqué, en regardant Salignac, la bouche grande ouverte.

— Est-il parti ?

— Je ne sais pas, répondit Brockendorf, de plus en plus troublé. Il n'a sûrement pas pris cette porte.

— Il est donc encore en haut, hurla Salignac avec la voix joyeuse que pourrait avoir le diable, parlant d'une âme damnée qui lui échoit. Cette fois il ne m'échappera pas.

Il se tourna vers ses dragons.

— Nous le tenons, le traître. Pied à terre et suivez-moi.

Un certain flottement se produisit parmi les dragons ; ils secouèrent la tête et fixèrent tantôt sur leur chef, tantôt sur le couvent en flammes des regards irrésolus.

— Salignac ! s'écria Brockendorf, que la conduite insensée du capitaine remplissait d'effroi. Vous courez à la mort. Songez à la poudre ! Le feu…

— En avant ! cria Salignac, sans l'écouter. Que celui qui n'est pas un poltron me suive.

Quatre dragons, de vieux soldats habitués à voir la mort de près, et qui depuis Marengo avaient pris part à cent combats, sautèrent de leurs chevaux ; l'un d'eux dit aux autres :

— Camarades, il n'y a qu'un ciel pour les braves ; c'est là que nous nous reverrons.

— Ils sont tous devenus fous, rugit Brockendorf.

— Vive l'Empereur ! hurla Salignac, en brandissant son sabre.

— Vive l'Empereur ! reprirent les dragons.

Et tous les cinq se ruèrent par la porte ouverte ; nous les vîmes disparaître dans un tourbillon de cendres et de flammes.

Nous restâmes là, pétrifiés d'effroi.

— Il va faire demi-tour, dit enfin Brockendorf.

— Celui-là ne fait pas demi-tour, fit observer le caporal Thiele derrière moi. Pas celui-là, mon capitaine.

— Aucune créature humaine ne peut sortir vivante de cet enfer ! cria un autre.

— Oui, aucune créature humaine, opina Thiele.

— C'est après un fantôme qu'il court, murmurai-je en m'adressant à Brockendorf. Et nous sommes les coupables.

— J'aurais dû lui dire la vérité, dit Brockendorf. Que Dieu me pardonne, j'aurais dû tout lui dire.

— Salignac ! m'écriai-je, près des flammes, Salignac !

Trop tard. Pas de réponse.

— On aurait dit, remarqua un soldat, que cet officier cherchait la mort.

— Tu l'as deviné ! mon vieux, s'écria le caporal Thiele. Je le connais, je sais qu'il n'a qu'un désir, celui de trouver la mort. – Mille tonnerres ! que se passe-t-il ?

Pendant quelques minutes, il nous fut impossible de rien voir. Un nuage d'horrible fumée remplit la rue ; le vent qui soufflait en ouragan parvint enfin à le dissiper. Et puis je ressentis un choc violent qui me précipita par terre. Les chevaux prirent peur et dévalèrent la rue avec leurs cavaliers. Et puis il y eut un silence, un long silence, mortel, et j'entendis Brockendorf qui criait comme un fou :

— En arrière ! Partez ! C'est la poudre !

Je me retrouvai sous le porche de la maison d'en face, sans que j'aie pu jamais savoir comment j'étais arrivé là. J'entendais au-dessus de moi des grondements, et puis des sifflements et des craquements : des chevrons, des pierres, des parcelles enflammées, des morceaux de bois voltigeaient dans l'air et retombaient comme des grêlons. Le mur du couvent s'était écroulé à maints endroits et je pouvais contempler, avec horreur, un véritable océan de flammes.

De l'autre côté de la rue j'aperçus le caporal Thiele qui venait vers moi en courant, les bras étendus. Hors d'haleine, il se coucha près de moi. Partout je voyais les gens se presser contre les murs du bâtiment et se protéger avec les bras

contre la fumée et les cendres brûlantes, que le vent leur projetait contre les yeux. Au milieu de la rue un cadavre gisait sous une poutre en train de brûler.

— Jochberg ! dit la voix de Brockendorf, que j'essayai en vain de découvrir, Jochberg ! où êtes-vous ? Êtes-vous en vie ?

— Ici ! Ici ! criai-je. Et vous ? Et Salignac ? Où est-il ? Ne le voyez-vous pas ?

— Il est mort ! répondit Brockendorf. L'enfer ne le rendra pas.

— Salignac ! m'écriai-je dans le tumulte.

Pendant quelques instants nous prêtâmes l'oreille, mais sans aucun espoir.

— Salignac ! répétai-je, Salignac !

— Qui appelle ? Me voilà ! répondit enfin une voix lointaine.

Et bientôt après, sortant de la fumée et des flammes le capitaine apparut. Ses vêtements étaient en train de brûler ; le turban qui entourait son front était à moitié consumé et la lame de son sabre, qu'il tenait à la main, était rouge jusqu'à la garde. Mais il était réellement là, devant nous, et mes yeux, toutefois, avaient de la peine à le reconnaître, dans cet être qui incarnait le feu, la mort, l'enfer et la destruction.

Je le contemplais, sans pouvoir dire une parole. Brockendorf poussa enfin un triomphal rugissement.

— Salignac ! Vous êtes vivant ! cria-t-il, et dans sa voix se mêlaient la joie, l'étonnement, le doute et l'horreur. Nous pensions que vous étiez mort, Salignac !

Le capitaine rejeta la tête en arrière et se mit à rire. Aujourd'hui encore j'ai dans l'oreille le sinistre son de ce rire.

— Où sont les autres ? s'écria Brockendorf.

— S'il était là-haut, le Marquis de Bolibar, eh bien, ce n'est pas lui qui donnera le troisième signal.

À ce moment une poutre se détacha de la toiture, oscilla dans le vide et vint s'écraser avec fracas aux pieds de Salignac.

— Attention à vous ! entendis-je Brockendorf, dont la voix fut étouffée par le vacarme.

Mais Salignac, debout, ne remua pas. C'est alors que le mur du couvent, à demi éventré, se plissa et s'écroula dans un bruit de tonnerre. Les flammes jaillirent, des décombres fumants tombèrent sur la rue. Et au milieu des tourbillons de feu, entouré par les flammes, sous l'averse des poutres et des pierres qui s'écroulaient, je vis Salignac descendre la rue de son pas lent, comme si, au milieu de la mort et de la destruction, il avait bien le temps de s'échapper.

Une prière

Le lieutenant Lohwasser, du régiment hessois, qui arriva la nuit vers deux heures avec sa patrouille pour nous relever, nous apporta le premier la nouvelle que les insurgés, profitant du trouble causé par l'incendie, avaient fait refluer nos troupes et que les ouvrages de Sanroque, Estrella et Moncœur étaient tombés entre leurs mains. Le régiment hessois, renforcé par les compagnies de Gunther et de Donop, tenait les lignes qui, traversées par le ruisseau de l'Alkar, couraient le long des murs de la ville, à un jet de pierre de distance.

À ce moment le bombardement avait diminué de violence. De temps en temps partait un coup isolé, effrayant les civils qui s'étaient aventurés jusque dans la rue et les faisant refluer vers leurs caves. Aux premières heures de la matinée, ces coups isolés cessèrent même complètement, probablement parce que les insurgés avaient atteint le but de leurs combats de nuit et n'attendaient plus que les nouveaux ordres du Marquis de Bolibar.

Au moment de la relève, un ouragan violent se déchaîna sur la ville ; à une chute épaisse de neige succédèrent bientôt des pluies torrentielles. Au bout de quelques minutes les rues étroites furent inondées et le sol devint un tel cloaque que j'étais enfoncé jusqu'aux genoux dans la boue et tremblais de froid. Arrivé à mon cantonnement, je me jetai tout habillé sur mon lit et dormis trois heures durant. Vers cinq heures, un planton du colonel vint me réveiller pour me transmettre l'ordre de me rendre immédiatement au bureau d'Eglofstein.

La ville était encore plongée dans les ténèbres lorsque je quittai la maison. Le temps était sombre, humide, et le ciel était couvert de lourds nuages. L'inquiétude, l'angoisse s'étaient emparées de moi et me faisaient frissonner. Je devais, en effet, supposer que nous étions découverts et que le colonel m'envoyait chercher parce que j'étais présent au moment où Donop et Brockendorf, la nuit dernière, avaient donné, sur l'orgue, le deuxième signal.

J'allais lentement, d'un pas indécis et tremblant ; je fis des détours, comme si j'avais voulu retarder l'heure de l'entrevue avec le colonel et attendre d'avoir pu parler à Brockendorf et à Donop. Mais à leur cantonnement je ne trouvai personne ; tout était fermé ; portes et fenêtres. Et sur ma route je ne rencontrai personne, si ce n'est quelques Espagnols, surgissant des ténèbres, hommes ou femmes, qui, la lanterne à la main, affluaient de toutes les directions vers l'église Nuestra Señora del Pilar, pour puiser dans les paroles du saint sacrifice l'apaisement et la consolation, après les terribles angoisses de la nuit.

Le cœur me battait très fort, lorsque j'entrai dans le bureau ; j'y trouvai rassemblés les officiers des régiments de Hesse et de Nassau qui n'étaient pas en service ou sur les lignes. Au milieu d'eux je vis Salignac, dans cette attitude de nonchalance et d'ennui qu'adoptaient volontiers les officiers qui avaient servi longtemps dans la garde impériale, dans les moments où ils étaient éloignés des dangers et des combats. Lorsque j'entrai, il me jeta, sous l'épais sourcil de ses yeux bruns, un regard à la fois perçant et hostile, comme s'il avait voulu m'indiquer qu'il se rappelait fort bien notre rencontre de la nuit dernière, mais qu'il valait beaucoup mieux ne plus en parler.

Dans la chambre voisine, Gunther reposait sur un lit de sangle, l'écume aux lèvres, abattu par la fièvre, l'épaule traversée d'une balle. Comme l'hôpital était rempli de malades et de blessés, on l'avait placé ici et le chirurgien du régiment de Hesse se tenait à ses côtés et découpait, dans une vieille chemise de femme, de larges bandes de toile, pour renouveler le pansement du blessé.

Aussitôt après moi survint le capitaine Comte Schenk de Castel-Borckenstein, du régiment hessois, avec sa levrette ; il s'appuyait péniblement sur sa canne, ayant reçu une blessure à la jambe gauche, la nuit dernière, en évacuant la lunette Moncœur. Se tournant vers Eglofstein, il demanda d'un ton impatient et irrité pourquoi on l'avait convoqué, alors que sa présence aux avant-postes d'où il venait était certainement plus utile qu'ici. Eglofstein haussa les épaules et, sans rien dire, montra le colonel qui, assis sur la table, mouchait les chandelles. Puis ce fut le tour de Brockendorf, qui commença à se plaindre bruyamment ; ses soldats, disait-il, n'avaient pas encore de cantonnements et enfonçaient jusqu'aux genoux dans la boue de la rue. Ils n'avaient pas encore réussi à faire sécher une bonne fois leurs manteaux.

Le colonel leva les yeux, déplia sur ses genoux un plan de la ville et des environs et demanda qu'on fît silence.

Lorsqu'il commença à parler, j'entendis tout autour comme un vague murmure, et il me sembla, pendant quelque temps, que tous les regards étaient fixés sur moi, comme si je me tenais sur le banc des accusés et que tous les assistants se soient réunis dans l'intention de me juger. Donop lui-même baissait timidement les yeux et Eglofstein jetait des regards peureux vers le lit du pauvre blessé. Brockendorf seul conservait son air dominateur et manifestait son ennui

et son impatience, comme s'il avait déjà perdu beaucoup trop de temps dans cette affaire.

Mais dès les premières paroles du colonel, je reconnus à quel point mon angoisse avait été dépourvue de toute base sérieuse. Je vis tout de suite qu'il ne savait rien de la vérité et qu'il imputait toute la responsabilité des incidents au Marquis de Bolibar.

Ma terreur s'évanouit et lentement disparut la tension qui s'était emparée de tout mon être. Je sentis alors quel était mon degré de fatigue et je me laissai aller sur un tas de bois de chauffage qui se trouvait derrière le poêle.

J'entendis vaguement le colonel parler du combat de nuit et louer la bonne tenue des troupes hessoises, sans oublier le sang-froid des officiers. Pas un mot de notre régiment ; les officiers hessois nous regardaient avec un sourire méprisant et Donop, agacé, dit, presque à voix haute, au capitaine Eglofstein :

— S'ils avaient tous tenu comme notre Gunther, nous n'aurions pas perdu l'ouvrage.

Le lieutenant de Dubitsch, du régiment « Prince héritier », un gros homme, avec le rouge visage d'une cuisinière qui fait tous les jours cuire des écrevisses, entendit ces paroles et marcha sur Donop :

— Que signifient vos paroles ? Voulez-vous insinuer que l'un d'entre nous n'a pas fait son devoir ?

— Le colonel vient de le dire, s'écria le capitaine Castel-Borckenstein. Nous avons tous entendu. Mes grenadiers se sont retirés les derniers.

Donop ne répondit rien, mais il se pencha à l'oreille d'Eglofstein et lui murmura, mais assez haut pour que tous les autres puissent l'entendre :

— Je suis arrivé au bon moment pour les voir prendre la poudre d'escampette. C'était à qui irait le plus vite ; ils sautaient comme des lapins.

Cette remarque provoqua une dispute générale ; les injures volaient de bouche en bouche. Le lieutenant de Dubitsch hurlait, le visage congestionné, et frappait du pied en faisant sonner ses éperons ; la levrette de Castel-Borckenstein se mit elle-même à japper, jusqu'au moment où le colonel frappa deux coups de poing sur la table et mit fin à la discussion.

L'émotion se calma ; les braillards se turent et se contentèrent de se lancer des regards furieux et provocants. Seul, Brockendorf continuait à hurler. Il avait profité de la dispute générale pour donner libre cours à sa fureur ; le cantonnement de sa compagnie avait brûlé et il n'en avait pas encore un autre en remplacement.

— Pendant combien de temps, s'écria-t-il, mes gens devront-ils camper dans la rue ? C'est une honte. Faut-il attendre qu'ils soient enlisés ?

— Il y a à peine une heure, j'ai affecté un cantonnement à vos hommes, rétorqua le colonel.

— Un cantonnement ? Vous appelez cela un cantonnement ? Une bergerie et une grange, où le quart de mes hommes à peine peuvent loger et dans lesquelles les rats leur sautent sur la figure.

— Il y a de la place pour deux compagnies. Mail il faut toujours que vous discutiez, Brockendorf.

— Mon colonel, c'est mon devoir.

— C'est votre devoir de vous taire et de respecter mes décisions. M'avez-vous compris ?

— Parfaitement, mon colonel ! bégaya Brockendorf, fou de colère. La canaille peut crever dans la boue, étouffer dans la saleté, pourvu que ces messieurs de l'État-Major aient une chambre bien chaude.

Il ne continua pas et avala les mots qu'il avait sur le bout de la langue. Le colonel avait bondi et se tenait devant lui, le visage congestionné, les poings fermés, les veines du front gonflées et lui criait :

— Il semble, monsieur le capitaine, que votre sabre vous pèse. Il n'y a pas loin d'ici le poste de garde.

Brockendorf battit en retraite, regarda le colonel, baissa les yeux et se tut. Il perdait tout courage, lorsqu'il voyait le colonel en proie à un accès de rage. Lentement le colonel se retourna et reprit sa place.

Pendant une minute, le silence le plus complet régna. Personne ne bougeait et l'on n'entendait plus que le crépitement du feu et le bruit des papiers que le colonel froissait dans ses mains.

Puis le colonel continua son exposé. Sa voix était redevenue calme et il ne restait plus aucune trace de l'émotion des dernières minutes.

— La ville et sa garnison, dit-il, sont dans une situation critique. Évidemment, nous n'avons pas à craindre une at-

taque immédiate, puisque le Marquis de Bolibar qui a dirigé, du centre de la ville, toutes les opérations par des signaux convenus, ce Marquis de Bolibar – ici le colonel s’arrêta un instant, cherchant des yeux le capitaine Salignac, – ce Marquis de Bolibar a, si j’en crois des témoignages incontestables, trouvé la mort dans l’explosion du magasin à poudre. Pour le moment, les insurgés n’ont ni chef ni plan. Et tout dépend du temps que mettra la brigade d’Hilliers à intervenir et de la question de savoir si cette intervention se produira avant que les guérillas ne soient informés de la mort de leur général. S’ils attaquent, nous sommes perdus. Car il faut bien le dire, et ici le colonel respira longuement et parut chercher ses mots, nous n’avons plus de poudre.

— À boire ! dit à ce moment, dans l’autre pièce, Gunther, dans un râle.

Le chirurgien qui, appuyé contre la porte et la pipe à la main, écoutait l’exposé du colonel, saisit la cruche et la porta au lit du blessé.

— Plus de poudre ! répéta le lieutenant de Dubitsch, consterné.

Eglofstein opina de la tête. Nous étions tous atterrés, car personne n’aurait pensé que la situation fût à ce point désespérée.

— Par conséquent, reprit le colonel, il est d’une importance capitale de faire parvenir d’urgence au général d’Hilliers un compte rendu de la situation critique de la garnison. Voilà la lettre. Et je vous ai convoqués, parce que l’un d’entre vous doit recevoir la mission de la porter à destination, en traversant les lignes des guérillas.

Un silence embarrassé régna dans la pièce. Salignac seul releva la tête, fit un pas en avant et s'arrêta, l'oreille attentive.

Castel-Borckenstein dit doucement :

— Ce n'est pas possible.

— C'est possible ! s'écria le colonel. À condition d'avoir du courage, l'esprit de ruse, de bien parler l'espagnol et de se déguiser en paysan ou en muletier.

Sans dire un mot Salignac revint dans son coin.

— Et s'il est pris par les guérillas, il sera pendu, dit le premier lieutenant hessois de Froben, avec un petit rire sardonique et en s'essuyant le front.

— C'est exact, reprit le lieutenant de Dubitsch, tremblant d'émotion : ce matin, aux avant-postes, l'un des gens d'en face m'a interpellé pour me demander si je savais que cette année le chanvre avait été abondant et qu'une corde, assez longue pour nous pendre tous, ne coûterait pas très cher.

— Sans doute, répondit le colonel d'un ton calme, les insurgés pendent leurs prisonniers. Nous le savons bien, mais il n'en est pas moins vrai que l'entreprise doit être tentée. Je vais dire à celui d'entre vous qui est volontaire pour cet exploit…

Un rire aigu nous fit tous sursauter. En nous retournant, nous vîmes Gunther que la fièvre avait fait sortir de son lit. Il se tenait sur le seuil de la porte et riait. D'une main il tenait le coin de sa couverture de coton, d'un rouge écarlate, et de l'autre il s'appuyait à la porte. Il ne nous voyait pas. Ses yeux brûlants de fièvre semblaient perdus dans le lointain. Il se

voyait chez ses parents, à la descente de la diligence venant d'Espagne. Il laissa tomber la couverture, fit de grands gestes avec la main, et s'écria, avec un rire éclatant :

— Me voici ! Holà ! Personne ne m'entend ? Ouvrez donc, là-dedans ! Me voici de retour. Vite ! En avant ! Que l'on tue le cochon, que l'on plume une oie, du vin, des musiciens ! Allegro ! Allegro !

Le chirurgien le saisit par le bras et essaya de le convaincre de se remettre au lit. Mais Gunther, malgré sa fièvre, le reconnut et le repoussa.

— Va-t'en, chirurgien, laisse-moi en paix. Tu ne sais que raser et saigner, et encore très mal.

Le chirurgien en laissa tomber sa pipe d'étonnement, regarda le colonel d'un air embarrassé et dit, pour détourner l'attention :

— Il a la fièvre. C'est évident, d'après ses paroles.

— Je n'en suis pas si certain, dit le colonel, irrité d'être ainsi dérangé. Faites-le sortir.

— Je suis vraiment malade, soupira Gunther, et pardessus nos têtes il regarda au loin. Manger des plats chauds et boire froid par là-dessus, cela ne vaut rien pour le foie ; c'est ce qu'a toujours dit la femme du marguillier.

— En voilà un qui ne verra plus le chat de sa mère, dit de Dubitsch, d'une voix étouffée, à Castel-Borckenstein.

Entre temps, le chirurgien avait réussi à remettre au lit le fiévreux. C'était un homme très habile, qui ne jouissait pas, parmi nous, de la considération à laquelle il aurait eu droit. Il

y a quelques années, il avait écrit un petit ouvrage sur l’essence même de la mélancolie.

Le colonel se leva, jeta un coup d’œil sur sa montre et se tourna de nouveau vers ses officiers :

— Le temps passe. Tout retard peut être fatal. Je signalerai à l’Empereur celui d’entre vous qui va se dévouer et sa promotion immédiate est assurée.

Le silence complet régnait. J’entendais Gunther respirer dans sa chambre. Brockendorf paraissait irrésolu, Donop secouait la tête, Castel-Borckenstein, d’un air embarrassé, montrait sa jambe blessée, de Dubitsch essayait de se cacher derrière les larges épaules de Brockendorf.

Puis nous perçûmes un mouvement ; entre Dubitsch et Brockendorf quelqu’un se glissa, écarta Eglofstein et se dressa devant le colonel ; c’était Salignac.

— Laissez-moi partir, mon colonel, dit-il avec violence, et le regard angoissé, comme si un autre pouvait lui être préféré. Sur son pâle visage brillaient d’un vif éclat la joie et la passion du combat et sur sa poitrine étincelait, sous la flamme des bougies, la croix de la Légion d’honneur. Et en le contemplant, le buste penché en avant, tenant dans ses mains des rênes invisibles, je croyais le voir déjà en selle, franchissant au galop de charge les lignes des guérillas.

Le colonel le regarda longuement. Puis il lui serra la main.

— Salignac, vous êtes un brave. Je vous remercie et je rendrai compte à l’Empereur. Rentrez immédiatement chez vous et choisissez le déguisement qui vous semblera le meilleur. Le lieutenant Jochberg vous accompagnera jusqu’aux

avant-postes ennemis. Allez, maintenant. Je vous attends, d'ici un quart d'heure, dans le bureau, pour vous donner mes instructions.

Il renvoya les autres. La pièce commença à se vider. Le lieutenant de Dubitsch disparut le premier, heureux de voir qu'un autre assumait la dangereuse mission. Eglofstein et le Comte Schenk de Castel-Borckenstein restèrent un moment sur le seuil de la porte, chacun voulant céder le pas à l'autre.

— Baron ! disait Castel-Borckenstein, avec un léger mouvement de la main.

— Monsieur le Comte ! reprenait Eglofstein, en s'inclinant cérémonieusement.

On éteignit les lumières. Je restai dans l'obscurité, appuyé contre le poêle, séchant mes vêtements que la pluie et la neige avaient transpercés. J'entendis encore la voix du colonel, brève et irritée :

— C'est vous, Brockendorf ? Par le diable, que voulez-vous encore ?

— Mon colonel, c'est à cause de mon cantonnement.

Et la voix de Brockendorf était pleine d'une déférente humilité.

— Brockendorf, encore une fois, vous m'ennuyez ! Il n'y a pas d'autres locaux, je vous l'ai déjà dit.

— Mon colonel, je connais un bâtiment dans lequel ma compagnie logerait facilement.

— Eh bien ! prenez-le. Pourquoi m'assommer aussi longtemps, si vous avez quelque chose ?

— Mais, les Espagnols ? objecta Brockendorf.

— Les Espagnols ! Ne vous faites pas de souci à leur sujet. Faites-les décamper, ils iront où ils voudront.

— Parfait ! Je cours, je vole, s'écria Brockendorf, ravi.

Et je l'entendis qui dévalait l'étroit escalier et exprimait d'une façon bruyante son enthousiasme :

— Un brave homme, le colonel. Il aime ses soldats, je l'ai toujours dit. Qui l'attaquera aura affaire à moi.

Puis j'entendis les pas pesants du colonel qui rentrait chez lui. Une porte se referma. Puis ce fut le silence, troublé seulement par le léger crépitement du feu.

Mais lorsque mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je m'aperçus que je n'étais pas seul.

Salignac était encore là, au centre de la pièce.

*

Des années ont passé depuis ce moment. Lorsque ma pensée revient en arrière, je vois beaucoup de choses qui, autrefois, m'apparurent en pleine clarté et qui, maintenant se trouvent fondues dans le demi-jour des souvenirs lointains. Et j'ai souvent l'impression que j'ai dû rêver et que ce ne fut qu'un songe, cet entretien de Salignac avec un personnage que je ne pus pas voir. Mais non, j'étais bien éveillé, je le sais, et ce ne fut que pendant quelques secondes, bien fugitives, au moment où Eglofstein rentra dans la chambre avec le colonel et projeta dans toute la pièce la joyeuse lumière de ses flambeaux, que j'eus l'impression que j'étais délivré d'un affreux cauchemar. Mais ce n'était là qu'une impression. Tout le temps de l'entretien, j'étais bien éveillé et je me rap-

pelle que je fus très surpris lorsque, dans l'obscurité, je reconnus Salignac. Que fait-il ici ? me demandai-je, car je savais qu'il avait reçu l'ordre de rentrer chez lui et d'y revêtir, pour se déguiser, un costume de paysan ou de muletier. Et il se trouvait encore là, immobile, les yeux fixés sur le mur, sans se douter que les minutes passaient.

Aussi, lorsque je l'entendis murmurer, j'en conclus tout naturellement qu'il devait y avoir une autre personne dans la salle. Je pensai d'abord à Donop, ou à l'un des officiers hessois. Peut-être le chirurgien ? Mais que pouvaient bien avoir à dire à Salignac tous ces gens-là, secrètement et dans l'obscurité ? Mes yeux cherchaient à percer les ténèbres ; je voyais bien les contours de la table, des chaises, le manteau d'Eglofstein. Les deux armoires de chêne dans lesquelles se trouvaient renfermés les papiers du régiment, la petite table de coin sur laquelle on devinait le nécessaire de toilette d'Eglofstein et la cuvette de grès, tout cela m'apparaissait nettement, ainsi que la figure fantastique de Salignac, au centre de la pièce ; mais je ne voyais aucune trace de chirurgien, ou d'un officier quelconque.

Malgré ma fatigue je sentais croître ma curiosité. Qui pouvait être cet interlocuteur auquel Salignac parlait d'une voix si pressante ? Et où se trouvait-il, ce personnage énigmatique que mes yeux ne pouvaient atteindre ? Je les fermai, pour mieux entendre. Mais le vent qui remuait la porte et faisait bruire les vitres des fenêtres étouffait le murmure de la voix de Salignac. Le feu du poêle, qui éclairait d'une lumière mate une partie de la pièce, provoquait chez moi un léger assoupissement. Je me remuai, me pris la tête dans les deux mains, et j'eus l'impression que j'avais peut-être bien dormi pendant quelques secondes. Mais le rire bruyant de Salignac me secoua bientôt.

Salignac riait. Ce n'était pas un rire joyeux. Il y avait dans ce rire de la haine, de l'obstination, du mépris, non, rien de ce sentiment, c'était du désespoir, de l'angoisse, non, de la moquerie plutôt, moquerie sinistre, féroce, même pas cela ! Je ne pouvais pas qualifier ce rire ; je ne le comprenais pas plus que les paroles qui sortaient de la bouche de Salignac :

— M'appelles-tu une fois de plus ? Non, miséricordieux ! Je n'espère plus rien de toi. Non, non, être sage et plein de pitié ! Trop souvent, tu m'as déçu.

Appuyé au mur, je retenais mon souffle et j'écoutais. Salignac poursuivit :

— Tu veux une fois de plus me faire concevoir des espoirs trompeurs ; tu veux me causer de nouvelles déceptions et me faire retomber dans le plus sombre des désespoirs. Je connais tes desseins cruels. Non, toi, le juge, qui te consoles des ennuis de l'éternité par l'exercice raffiné de tes vengeances, je ne crois plus en toi, je sais que tu n'oublies jamais.

Il se tut et il me sembla qu'il entendait une voix qui, à travers le bruit de la pluie et du vent, montait vers lui. Il s'avança alors d'un pas lent et mesuré.

— Tu ordonnes ? Je dois obéir. Tu le veux. Oui. J'irai. Mais sache que si je suis la voie que tu m'as indiquée, c'est pour obéir aux ordres d'un autre qui est plus puissant que toi.

De nouveau je prêtai l'oreille dans l'obscurité, et je ne puis savoir d'où lui parvint une réponse dont je ne perçus nul écho.

Il s'était maintenant dressé dans les ténèbres.

— Ta voix rappelle l'ouragan et cependant je n'ai pas peur. Celui que je sers a la bouche d'un lion, et sa voix, par mille gouffres, répand son fracas de tonnerre sur les champs tout sanglants de la terre.

Dans le poêle une flamme se dressa soudain et pendant quelques instants me fit voir le pâle visage, en proie à un violent désespoir ; puis tout retomba dans l'ombre.

— Oui ! C'est bien cela ! – Et sa voix semblait pleine d'allégresse. – C'est le promis, c'est le juste. Tous les présages sont accomplis. Il vient de l'île de la mer, portant sur sa tête les dix couronnes, comme le prophète l'avait annoncé. Qui peut lutter avec lui ? Il dispose de la souveraine puissance sur toute l'espèce humaine. La terre entière l'admire et tous ses habitants l'adorent.

En entendant ces paroles, je frémis d'horreur, car je reconnaissais la description de l'Antéchrist, l'ennemi de l'humanité, qui, grâce à ses pouvoirs, à ses miracles, grâce à ses victoires et à ses triomphes, s'élève au-dessus de Dieu lui-même et de son culte. L'énigme de la vie s'éclaira un instant. Et je vis subitement très clair dans les catastrophes présentes ; je reconnus leur signification secrète et terrible tout à la fois. L'horreur me saisit ; je voulus m'élancer, fuir, être seul, mais je ne pus remuer aucun membre ; je restai inerte, comme enchaîné, avec sur la poitrine l'écrasante pression d'une avalanche.

Et dans les ténèbres la voix s'enflait, jusqu'à devenir un cri sauvage d'allégresse, d'obstination, de révolte et de triomphe :

— Tremble, misérable ! L'heure a sonné où ton pouvoir va disparaître. Où sont tes partisans ? Où sont les cent quarante-quatre mille qui portent ton nom gravé sur leurs fronts ? Je ne les vois pas. Mais le voilà, qui arrive, le dominateur, l'être terrible qui va détruire ton royaume dans ce monde.

Je tentai de crier, d'appeler, mais en vain ; aucun son ne s'échappait de mes lèvres, si ce n'est un sourd gémissement, presque imperceptible. Et il me fallut entendre encore cette voix dont le fracas dominait le bruit de la pluie et de l'orage, qui ne cessait de faire trembler les vitres.

— Comme autrefois, me voilà devant toi, soumis et sans volonté. Et qui m'empêche d'élever la main et de frapper ce visage que je hais…

Il s'arrêta soudain. On frappait à la porte qui s'ouvrit et livra passage à la lueur d'un flambeau.

Eglofstein et le colonel entrèrent dans la pièce.

Pendant une seconde à peine je vis Salignac, les poings fermés et le visage contracté, fixer la muraille sur laquelle se trouvait clouée l'image du Sauveur. Puis ses traits s'adoucirent. Il laissa tomber son bras, se retourna et, l'air très calme, marcha vers le colonel.

Ce dernier l'inspecta et fronça les sourcils.

— Salignac ! Vous êtes encore là ? Je vous ai pourtant donné l'ordre de rentrer chez vous pour vous préparer. Le temps passe. Qu'avez-vous fait depuis mon départ ?

— J'ai prié, mon colonel, répondit Salignac, et maintenant me voilà prêt.

Entre temps le colonel avait inspecté la salle et son regard était tombé sur moi.

— Vous voilà, Jochberg ! On dirait que vous vous réveillez.

Il me semblait, en effet, que j'avais dormi et même rêvé. Toutefois je secouai la tête en signe de dénégation. Mais le colonel cessa de s'occuper de moi et se tourna à nouveau vers Salignac.

— Vous aviez l'ordre de quitter votre uniforme et de revêtir un déguisement de paysan ou de muletier.

— Mon colonel, je partirai dans cette tenue.

Le visage du colonel se crispa ; l'étonnement et la colère le contractaient. Il hurla :

— Êtes-vous fou, Salignac ? La première sentinelle ennemie que vous rencontrerez…

— Je l'abattrai.

— Le pont de bois sur l'Alkar est entre les mains de l'ennemi.

— Je le franchirai au galop.

Le colonel frappa violemment du pied.

— Quel stupide entêtement ! Il vous faut bien traverser Figuerra, qui est rempli de guérillas. Vous ne pourrez pas passer.

Salignac se dressa et d'un ton dédaigneux :

— Voudriez-vous m'apprendre, mon colonel, à me servir de mon sabre ?

— Salignac ! s'écria le colonel, rempli de fureur. Soyez donc raisonnable ! Le sort du régiment, bien plus, tout le succès de la campagne dépend de la réussite de votre entreprise.

— N'ayez pas d'inquiétude sur ce point, mon colonel, dit Salignac, d'un ton qui respirait la plus complète indifférence.

Le colonel, furieux, se mit à faire les cent pas.

À ce moment Eglofstein crut devoir intervenir.

— Je connais le capitaine, depuis la campagne de la Prusse orientale, dit-il, si quelqu'un doit passer vivant à travers les lignes des guérillas, par Dieu, c'est bien lui.

Le colonel parut indécis et réfléchit quelques instants. Puis il haussa les épaules.

— C'est bon, dit-il, l'air furieux. En somme, les moyens que vous devez employer ne concernent que vous.

Il prit la carte sur la table, la déploya et montra du doigt la place où Salignac devait rencontrer les avant-postes du général d'Hilliers.

— Je vous donne mon meilleur cheval, l'aubère qui porte, imprimée au fer rouge, la marque du célèbre haras de Yvenaker. Déployez toute votre énergie et faites-lui donner tout ce qu'il pourra.

Nous sortîmes et passâmes près de la chambre de Gunther, qui était assis dans son lit. La fièvre paraissait tombée.

— Comment allez-vous, Gunther ? demanda le colonel.

— Ils m'ont touché mortaliter, murmura Gunther, bestialiter, diaboliter. Donop ! s'écria-t-il, et il sembla de nouveau

perdre ses sens. Comprends-tu ce latin ? Chérie ! ne pleure pas, t'ai-je dit. Si tu pleures, tu ressembles à la Madeleine.

La porte se referma et nous fûmes dehors. À l'Est, on apercevait déjà les premières lueurs d'une pâle matinée d'hiver.

Le colonel tendit la main à Salignac.

— Il est temps. Prenez bien garde et tâchez de réussir ! Dieu vous protège !

— Soyez sans crainte, mon colonel ! dit Salignac sans que son visage bougeât. Il me protégera.

Le courrier

Lorsque vers sept heures, dans la matinée, nous sortîmes des retranchements, le soleil n'était pas encore levé ; la lune seule était visible, entre les nuages gris, comme un bel écu d'argent. Le caporal Thiele et quatre dragons nous accompagnaient ; Salignac seul tenait par la bride son aubère qui, la tête baissée, marchait d'un pas tranquille.

Près des premiers buissons de nerpruns nous trouvâmes notre ligne de sentinelles. Un sergent et deux grenadiers étaient là, allongés sur le sol, leurs manteaux ruisselaient d'humidité et leurs casquettes étaient couvertes de givre. Le sergent se leva à notre approche et poussa du pied un jeu de cartes ; lui et ses camarades n'attendaient que la levée du jour pour pouvoir commencer un jeu à trois.

Il ne nous demanda pas le mot d'ordre, car il nous connaissait tous les deux, le caporal Thiele et moi.

— Courrier du colonel, mission spéciale, dit Salignac brièvement. Le sergent porta la main à sa casquette. Puis il s'allongea de nouveau sur le sol, se frotta les mains pour les réchauffer et grommela qu'il ne savait pas comment, aujourd'hui, les fusils pourraient partir, étant donné qu'il avait plu toute la nuit.

— Et cela va continuer, dit-il. Pluie chaude. Les crapauds et les escargots sortent de leurs trous.

Fatigués, affamés, après une nuit blanche, nous n'avions pas l'intention de prendre part à une conversation sur le

temps. Nous continuâmes notre route. Nous marchâmes un moment dans le boqueteau, puis nous tournâmes vers la gauche. L'aubère dressa les oreilles et hennit doucement ; nous étions arrivés au voisinage de l'eau.

Vers l'Est, le jour devenait plus clair. Le vent faisait lever le brouillard sur les collines et les prairies. Sur notre chemin nous rencontrâmes le cadavre d'un cheval, atteint dans le dos par un projectile, et à moitié dévoré par les renards et les oiseaux de proie. Notre approche mit en fuite toute une bande de corneilles qui allèrent se perdre dans la direction de l'Alkar. Un seul des oiseaux fit demi-tour, battit des ailes au-dessus de nos têtes, sans s'inquiéter de nos efforts pour le chasser.

Thiele s'arrêta et secoua la tête.

— Sur un charnier on ne peut voir qu'un oiseau de mauvais augure, grommela-t-il. Regardez-le, cet ambassadeur de Satan. Nous pouvons être sûrs, maintenant, que l'un d'entre nous, ce matin même, recevra une balle.

— C'est une prophétie bien facile, répondit un des dragons, en regardant Salignac. Et je sais bien qui la recevra. Le diable n'avait pas besoin de m'envoyer ce matin son courrier.

— Quelle pitié, reprit un autre, quelle pitié de voir envoyer vers une mort inutile ce brave officier.

Thiele balança la tête d'un côté et de l'autre.

— Celui-là, dit-il, ne va pas à la mort. Vous ne le connaissez pas. Que les corbeaux ne comptent pas sur lui.

Pendant quelque temps, nous suivîmes le cours de l'Alkar. Le vent sifflait dans les roseaux. Sur l'autre rive du

fleuve on pouvait apercevoir une longue ligne de feux, près desquels les guérillas avaient passé la nuit. Nous modifiâmes alors notre direction et gravîmes une hauteur couverte de chênes-lièges, sur le sommet de laquelle je vis une cabane, comme celles qu'utilisent, dans les vignobles, les travailleurs pour abriter leurs outils.

Mais au moment où je tournais le dos à la rivière, une pensée me vint soudain et je courus vers le capitaine.

J'arrivai près de lui. Son cheval avait glissé sur le sol boueux et se relevait en s'ébrouant et en essayant de mordre autour de lui. Pour le calmer, Salignac lui tendait des croûtons de pain qu'il sortait de sa poche.

— Je pense, – dis-je, hors d'haleine, en me rapprochant, – que si nous remontions la rivière dans une barque, à l'abri des arbres de la rive, je pense que nous pourrions aller très loin avant d'être aperçus par les guérillas.

— Jochberg, – dit le capitaine sans tourner la tête, et il paraissait avoir beaucoup plus peur pour moi que pour lui, – vous et vos gens, revenez donc en arrière ! Je n'ai plus besoin de votre protection.

— J'ai des ordres, répondis-je, pour vous accompagner jusqu'aux avant-postes ennemis, que vous ayez ou non besoin de moi. D'ailleurs, comme vous le voyez, nous ne pourrons pas aller ainsi beaucoup plus loin.

Le jour était venu. Défilés par les tiges majestueuses des chênes-lièges, nous nous étions approchés à moins de cent pas de la cabane. Nous pouvions maintenant apercevoir derrière les piquets de la clôture une petite colonne de fumée noire. Nous avions sans doute devant nous un petit poste de

guérillas avec un feu allumé pour faire cuire leur soupe ou griller des grains de maïs.

Entre les buissons de datura et de nerpruns, nous attendîmes l'arrivée de Thiele et de son détachement.

Nous nous concertâmes alors, à voix basse, pour savoir quelle était la meilleure méthode à employer pour s'emparer de la cabane. Nous admettions tous qu'il ne fallait pas laisser aux insurgés le temps de tirer un seul coup de fusil, qui alerterait les guérillas.

Nous nous préparâmes. Un des dragons but une gorgée d'eau-de-vie et m'offrit son bidon. Je donnai ensuite le signal et sans bruit nous gravîmes la colline.

En arrivant près du sommet, nous vîmes les pointes multicolores des bonnets des guérillas et bientôt, derrière la clôture, leurs visages épouvantés. Mais, suivi par le caporal Thiele, je sautai par-dessus les piquets et arrachai des mains d'un de nos adversaires la carabine qu'il dirigeait sur Thiele. Nos compagnons arrivèrent alors à la rescousse et les guérillas, après quelques jurons et une faible résistance, se rendirent, notre supériorité numérique leur paraissant manifeste. Ils étaient trois. Ils portaient des tuniques de drap brun et par-dessus des écharpes dont les extrémités étaient brodées avec des fils d'argent. Au même instant un quatrième sortit de la cabane avec une cuvette en fer-blanc, dans laquelle il avait l'intention de recueillir l'eau qu'il s'apprêtait à puiser dans la rivière.

C'était un homme d'une stature gigantesque, un moine de l'ordre des Carmes ; sous son habit dépassait la pointe de son sabre. En nous voyant, il laissa choir sa cuvette. Mais au lieu de tirer son sabre, il se baissa et ramassa un essieu de

voiture qui gisait sur le sol ; avec cette arme dangereuse, il se précipita sur nous, frappant d'estoc et de taille.

Il nous était impossible de tirer, et par conséquent très difficile de le mettre hors d'état de nuire. Thiele reçut un coup qui lui laissa le bras engourdi pendant quelques minutes. Finalement nous réussîmes à arracher au moine son essieu. Nous rassemblâmes les quatre guérillas dans la cabane dont nous fermâmes la porte.

Notre mission était terminée. Les dragons trouvèrent quelques morceaux de viande crue de mulet et les placèrent à la pointe de leurs sabres pour les faire rôtir. La pipe de Thiele fit le tour. Pendant ce temps, Salignac parcourait à grands pas impatients la place où nous nous tenions, s'arrêtait et prenait l'étrier de la selle. À la fin, il marcha vers moi.

— Jochberg ! Il est temps. Donnez-moi la lettre !

Je lui tendis la valise qui renfermait la carte, la boussole et le compte rendu au général d'Hilliers. Salignac fit sortir son cheval de la clôture et je le suivis avec mon détachement.

De l'endroit où nous nous tenions, nous avions une vue très étendue sur toutes les collines des environs. Nous apercevions partout des groupes de guérillas, plus ou moins importants, les uns à cheval, les autres à pied. Des sentinelles, le fusil sur l'épaule, parcouraient les terre-pleins ; des mulets chargés stationnaient aux croisements, une voiture à vivres, traînée par des bœufs, passait lentement le pont, des chevaux allaient à l'abreuvoir, dans le lointain un trompette sonnait le rassemblement et sur le seuil de la porte d'une

maison de paysans je vis apparaître deux officiers, que je reconnus à leurs torsades et à leurs chapeaux tricornes.

Salignac se mit en selle. Les dragons lui lancèrent des regards inquiets et nous ne pûmes nous empêcher de frissonner en songeant à la folle imprudence et à l'inutilité de son entreprise. Il se pencha vers l'encolure de son cheval, à qui il tendit deux morceaux de sucre qu'il avait trempés dans du porto. Il me fit ensuite un petit signe de la main, éperonna son cheval et dans un cliquetis d'acier dévala au galop la pente.

Je m'efforçai de paraître calme, mais j'avais les mains qui tremblaient d'émotion. Près de moi, un soldat remuait les lèvres, comme s'il priait.

Un coup de feu partit à proximité et nous tressautâmes tous comme si nous entendions tirer pour la première fois. Mais Salignac continua, tournant à peine la tête et derrière lui, sur le sol, un peu de neige vola.

Il disparut alors entre les arbres d'un bois de châtaigniers ; quelques secondes s'écoulèrent et il reparut à nouveau.

Un coup partit. Puis un autre. Un troisième. Salignac restait ferme en selle. Un homme surgit brusquement derrière une haie et voulut saisir son cheval par la bride. Salignac se redressa et d'un coup de sabre l'étendit à terre. La route était libre. Salignac accéléra l'allure ; on aurait dit qu'il était sur le champ de course ; il filait droit devant lui, sans s'inquiéter de ce qui se passait à sa gauche, à sa droite ou sur ses derrières.

Toute la région était alertée. Les guérillas sortaient de leurs tranchées. Des cavaliers, au galop, chargeaient Salignac, en poussant des clameurs furieuses. On entendit cla-

quer une salve et de petits nuages bleus montèrent dans l'air. Droit sur ses étriers, sabrant à tour de bras, Salignac fonçait dans le tas. Il était déjà arrivé à proximité du pont. Mais, tonnerre ! je le vis tout de suite : le pont était occupé. Six, huit, plus de dix hommes ! Ne les voyait-il pas ? Il était maintenant tout près d'eux ; un soldat le mit en joue, le cheval se cabra, il était perdu, non il se débattait, abattait deux de ses adversaires et franchissait le pont.

Ce fut un spectacle tragique, effrayant, qui me coupa complètement la respiration. Ce fut seulement lorsque le danger fut écarté que je m'aperçus que, dans mon trouble, j'avais saisi la main de Thiele que je tenais étroitement serrée. Je l'abandonnai. Salignac était parvenu à l'autre rive, où l'on apercevait la forêt, c'est-à-dire le salut. Mais à ce moment précis, quelqu'un près de moi poussa un cri et je vis sortir de la forêt une troupe de cavaliers qui se précipitèrent vers Salignac et lui coupèrent la route. Était-il devenu aveugle ? « Appuyez à droite ! hurlai-je. Appuyez à droite ! » Et je savais pourtant fort bien qu'il ne pouvait pas m'entendre. Il se trouvait maintenant au milieu d'eux. Son cheval s'élança et je ne le vis plus. Puis ce fut un tourbillon de têtes, de crinières, de sabres, de canons de fusil, de bras levés ; un nuage de neige et de fumée se répandait et l'on ne distinguait qu'un horrible tumulte de corps humains lancés dans la lutte, et comme une véritable vague montant à l'assaut d'un roc inébranlable. Je le crus perdu. La chevauchée était terminée.

J'entendis un léger sifflement auquel, depuis vingt combats, mon oreille était bien habituée et je me baissai. Thiele, près de moi, tomba à genoux d'abord, puis tout de son long. Une balle perdue l'avait atteint.

— Thiele ! m’écriai-je. Camarade ! Blessé ?

— J’ai mon compte ! murmura-t-il, l’écume aux lèvres et la main à la poitrine.

Je me penchai vers lui et défis sa tunique. Le sang sortait à gros bouillons de sa blessure.

Je le saisis par les épaules, l’appuyai et de ma main libre je pris une serviette pour lui faire un pansement ; j’appelai les autres à l’aide.

Mais ils ne m’entendaient pas. L’un d’eux me prit par le bras.

— Voyez donc ! s’écria-t-il. Mon lieutenant, voyez donc.

Là-bas, le corps à corps avait repris de plus belle. Mais pas pour longtemps. Les chevaux blessés se roulaient sur le sol. Les hommes, les bras dressés vers le ciel, semblaient lancer des imprécations. Et en avant, débarrassé de tous ses adversaires, galopait, droit sur sa selle et brandissant son sabre, Salignac lui-même, vivant, échappe sain et sauf de la fournaise et qui, à une allure de charge, franchissait les tranchées, les tas de neige, les cadavres, les buissons, les affûts brisés, les terrassements, les gabions et les feux des postes de garde.

Près de moi, j’entendis un râle.

Le caporal Thiele s’était redressé et appuyé sur les mains il regardait Salignac de ses yeux vitreux.

— Ne le connaissez-vous pas ? gémissait-il. Moi je le connais. Aucune balle ne peut l’atteindre. Les quatre éléments ont conclu un pacte. Le feu ne le brûle pas, l’eau ne le noie pas, l’air ne l’étouffe pas et la terre ne pèse pas sur lui.

Les cris d'allégresse de ses camarades couvrirent sa voix. Il se mit à râler et le sang rougit sa chemise et sa tunique.

— Il est passé ! Il est sauvé ! s'écriaient les dragons pleins d'enthousiasme. Ils jetaient en l'air leurs casquettes, leurs carabines et follement chantaient le victorieux exploit.

— Priez pour sa pauvre âme de pécheur ! et ce fut le dernier balbutiement qui sortit des lèvres de Thiele. – Priez, priez pour le pauvre Juif Errant ! Il ne peut pas mourir.

L'émeute

J'avais envoyé un des dragons dans la ville pour informer sans retard le colonel de l'heureuse issue de l'expédition et de ses conditions d'exécution. Une heure plus tard, je me présentai moi-même au bureau. Je rencontrai seulement le capitaine Castel-Borckenstein qui venait de recevoir des instructions pour l'emploi immédiat de sa compagnie et qui était sur le point de partir.

Il resta un instant sur le seuil de la porte pour me questionner au sujet de la marche de l'affaire que je lui relatai en peu de mots. Pendant que nous causions, Eglofstein sortit de la salle. Il tira la porte sans bruit derrière lui, alla à la fenêtre et me fit signe d'approcher.

— Je ne sais que faire – me dit-il à voix basse, la mine soucieuse, en regardant vers la porte de la chambre. – Il est près de son lit, collant comme de la poix, et ne veut pas bouger.

— Qui ne veut pas bouger ? demandai-je étonné.

— Le colonel. Ne comprenez-vous pas ? Gunther, dans sa fièvre, s'est mis à parler de Françoise-Marie.

Je reçus un coup au cœur. Les paroles d'Eglofstein me firent l'effet d'un signal d'alarme.

Je voyais le danger que nous courions d'être trahis par Gunther sans apercevoir aucun remède. Nous nous regardions tous les deux également indécis, en songeant à la ja-

lousie du colonel, à sa colère aveugle, à ses accès de rage folle.

— S'il apprend la vérité, dit Eglofstein, alors que Dieu nous protège, nous et tout le régiment. Il oubliera les dangers actuels, notre situation désespérée, les guérillas, et ne songera plus qu'à sa vengeance qu'il voudra sanglante.

— Gunther a-t-il prononcé son nom ?

— Pas encore. Il dort maintenant, Dieu merci. Mais tout à l'heure, il ne cessait de parler d'elle. Il faisait alterner les reproches et les caresses, les bonnes et les mauvaises paroles ; près de lui, le colonel attendait qu'il veuille prononcer un nom, avec plus d'avidité que n'en éprouve Satan lorsqu'il guette une pauvre âme. – Où allez-vous, Jochberg ? Restez ici ! Vous allez le réveiller.

Sans m'arrêter à l'avertissement d'Eglofstein, je pénétrai doucement dans la chambre de Gunther.

Il reposait sur son lit, éveillé et se parlant à lui-même, avec parfois un petit rire léger. Son visage était tout rouge et ses yeux ressemblaient à deux coquilles de noix. Le chirurgien, qui avait dû entreprendre sa tournée d'hôpital, l'avait laissé aux soins d'un aide, un jeune homme imberbe, qui ne savait que renouveler sur le front du blessé les serviettes mouillées.

Le colonel se trouvait à la tête du lit et, lorsque j'entrai, il parut désagréablement surpris d'être ainsi dérangé. Je m'approchai et lui expliquai ce qu'il savait déjà, à savoir que son courrier, une heure avant, avait réussi à passer les lignes ennemies.

Il m'écouta, mais sans détourner les yeux du blessé.

— Dans seize heures, murmura-t-il, la lettre sera entre les mains du général d'Hilliers. Si tout va bien, nous pouvons, dans trois jours, entendre les feux de mousqueterie de ses avant-gardes. N'est-ce pas votre avis, Jochberg ? Quarante lieues, avec des routes bien pavées.

— Mon amour ! s'écria à ce moment Gunther, en tendant ses mains décharnées vers l'image de son délire. Ta peau est d'une merveilleuse blancheur, comme l'écorce d'un bouleau.

Les lèvres étroitement serrées du colonel remuèrent légèrement ; il se tourna vers Gunther et le regarda fixement, comme s'il voulait lui arracher son secret. Et cependant, aussi bien que moi, il connaissait celle dont la peau était aussi blanche que l'écorce du bouleau.

— D'autres, reprit Gunther avec un sourire extatique, d'autres emploient la cire, la craie, la poudre de coquillages et les jambes de grenouilles ; elles se mettent sur le visage mille et mille onguents, mais en vain, leur peau est toujours couverte de taches et de verrues. Mais toi…

— Continuez ! continuez ! – ne put s'empêcher de s'écrier le colonel et je me levai, désespéré, parce que je sentais que l'heure de la catastrophe avait sonné et que le nom allait être prononcé. Mais la fièvre de Gunther était capricieuse ; elle jouait avec mon angoisse et la jalousie du colonel un affreux jeu du chat et de la souris.

— Va-t'en ! s'écria-t-il avec violence, en se retournant dans son lit, va-t'en, elle ne veut plus te voir. Que cherches-tu ici ? Brockendorf, tes culottes sont transparentes, comme la dentelle de ma bien-aimée. Cela provient de tes nombreuses et longues séances au cabaret, je te le dis. Quel vin y

a-t-il maintenant au « Pélican » et au « Maure Noir » ? Chirurgien ! chirurgien ! Grand Dieu, qu'as-tu fait de moi ?

Sa voix devenait rude et l'air sortait difficilement de sa poitrine. Sous l'empire de la fièvre, ses mains se déplaçaient sans cesse, comme le blutoir d'un moulin.

— Chirurgien ! cria-t-il une fois encore, en gémissant, on te pendra un jour. Ah, malheur ! ah, malheur ! Crois-moi, je m'y connais en visage.

Il se rejeta en arrière, ferma les yeux, resta sans mouvement, la respiration oppressée.

— *Fœtida vomit*, dit l'aide du chirurgien, en trempant une serviette dans l'eau froide. – Il dit beaucoup d'insanités.

— Est-ce la fin ? demanda le colonel, et ses paroles révélaient son angoisse profonde, à la pensée que Gunther pourrait mourir, sans avoir livré le nom de sa bien-aimée.

— *Ultima linea rerum*, dit l'aide d'un ton indifférent, en plaçant la serviette mouillée sur le front de Gunther. L'homme, dans un cas pareil, ne peut plus grand'chose.

Le colonel avait dû oublier complètement ma présence. On eût dit qu'il s'apercevait maintenant que j'étais là.

— C'est bien, Jochberg, me dit-il, vous pouvez partir, laissez-moi seul.

J'étais bien indécis. Je ne voulais pas partir. Mais pendant que je m'absorbais pour trouver un prétexte, j'entendis dans l'autre pièce des pas et des voix bruyantes. On ouvrit la porte, Eglofstein entra. Derrière lui se tenait un homme grêle, de taille élancée, dans lequel je reconnus un caporal du régiment hessois.

— Doucement ! Doucement ! murmura le colonel, montrant le blessé. Qu'y a-t-il, Eglofstein ?

— Mon colonel, cet homme appartient à la compagnie du lieutenant Lohwasser, qui assure le service d'ordre dans les rues de la ville.

— Je le sais. Je le connais. Que désirez-vous, caporal ?

— Émeute, rébellion, troubles ! balbutia l'homme, complètement hors d'haleine. Les Espagnols attaquent les postes de garde et les sentinelles.

Je lançai à Eglofstein un regard d'admiration. Car je ne doutai pas un seul instant qu'il n'y eût là une ruse de son invention et qu'il se fût entendu avec l'homme, pour essayer d'arracher le colonel du chevet de Gunther.

Mais le colonel secoua la tête et partit d'un rire moqueur.

— Comment, ces dévots de chrétiens se révolteraient ? Caporal, qui vous envoie ici ?

— Le lieutenant Lohwasser.

— Je m'en doutais. Je m'en doutais, dit le colonel, qui se tourna vers nous, en riant. Lohwasser est un esprit brouillon ; il voit partout des désastres. Demain, il m'informera qu'il a vu trois hommes entourés de flammes ou le démon bossu Sanktornus.

Mais à cet instant, nous entendîmes à l'extérieur un effroyable vacarme ; la porte s'ouvrit et le lieutenant Donop se précipita.

— Rébellion ! s'écria-t-il, essoufflé d'avoir tant couru. Sur la place du Marché, ils ont attaqué les sentinelles !

Le colonel s'arrêta de rire et devint blanc comme un linge. Et dans le silence qui suivit on put entendre le bégaiement de Gunther, qui ne distinguait déjà plus la nuit du jour.

— De la lumière, que diable ! Voulez-vous donc me faire jouer à colin-maillard ?

— Les Espagnols seraient-ils devenus fous ? s'écria le colonel. Attaquer les sentinelles ! J'en ferai juger et pendre des centaines. Qu'est-il arrivé, par le diable ?

— Brockendorf, commença à dire Donop, en balbutiant.

— Qu'y a-t-il encore avec Brockendorf ? Où est-il ? Où se cache-t-il ?

— Toujours dans l'église.

— Dans l'église ? Mille tonnerres ! Est-ce le moment d'entendre le sermon ? Va-t-il demander au ciel de bénir les vignobles, à l'heure où les Espagnols se mutinent dans les rues ?

— Brockendorf a cantonné sa compagnie dans l'église Nuestra Señora.

— Dans l'église… un cantonnement… Le colonel s'efforçait de respirer ; rouge de colère, on aurait dit qu'on l'étranglait et qu'il allait tomber sur-le-champ, frappé d'apoplexie.

Gunther gémissait sourdement et se retournait constamment dans son lit :

— Que Dieu me prenne en pitié, je vais mourir. Oh, ma bien-aimée ! Que de bonnes nuits !

— Il dit, Brockendorf dit, qu'il avait reçu du colonel lui-même l'ordre, dit Donop, qui tentait une diversion.

— Un ordre de moi ! rugit le colonel. C'est ainsi ? Je comprends maintenant pourquoi les Espagnols se mutinent.

Il s'efforça de redevenir calme et se tournant vers le caporal qui était toujours dans la salle :

— Courez, et envoyez-moi tout de suite le capitaine Brockendorf. Et vous, Donop, allez me chercher le curé et l'alcade. Vite. Que faites-vous encore là ? Eglofstein ?

— Mon colonel ?

— Les canons qui sont placés aux croisements des rues sont-ils chargés ?

— Avec des boîtes à mitraille, mon colonel. Dois-je ?…

— Pas de tir sans mon ordre. Deux patrouilles de cavalerie vont nettoyer les rues.

— Avec leurs carabines ?…

— Avec des coups de crosse dans les côtes ! hurla le colonel. Pas un coup de fusil, sans mon ordre, ai-je dit. Voulez-vous nous mettre tout de suite les guérillas sur le dos ?

— J'ai compris, mon colonel.

— Doublez toutes les sentinelles. Prenez dix hommes. Occupez la Préfecture et arrêtez toute la Junte, s'ils sont réunis. Jochberg ?

— Mon colonel.

— Allez trouver le capitaine Castel-Borckenstein ! Il prendra position avec sa compagnie dans la ferme derrière le poste de garde. Pas de coup de fusil, sans mon ordre. M'avez-vous compris ?

— Oui, mon colonel.

— Eh bien, à la grâce de Dieu.

Une demi-minute après, nous avions tous quitté la chambre.

Je suivis Eglofstein et descendis au pas de course la rue des Carmes. Au loin, derrière les débris noircis des murs du couvent, nous vîmes disparaître deux Espagnols, armés de lances ou de torches. Au croisement des rues, nous nous séparâmes. Eglofstein s'éloignait déjà, mais je le retins pour lui communiquer une idée qui m'était venue subitement.

— Mon capitaine ! dis-je en me pressant, tout jusqu'ici s'est passé comme l'avait prévu le Marquis de Bolibar.

— Il semble bien que vous ayez raison, Jochberg ! dit-il, en cherchant à s'éloigner.

— Écoutez-moi ; c'est Gunther qui a donné le premier signal. Je le sais. C'est nous qui avons donné le deuxième : vous, moi, Brockendorf et Donop. C'est Brockendorf qui a provoqué l'émeute. Pour l'amour de Dieu, dites-moi où se trouve le poignard ?

— De quel poignard parlez-vous, Jochberg ?

— La nuit de Noël, lorsque vous avez fait fusiller le Marquis de Bolibar, vous avez pris pour vous son poignard. Un poignard à manche d'ébène, sur lequel étaient sculptés le visage de la Vierge et la mise au tombeau du Christ, vous rap-

pelez-vous ? C'est le dernier des trois signaux. Où l'avez-vous mis, ce poignard, mon capitaine ? Je ne serai pas tranquille, aussi longtemps que je saurai qu'il est entre vos mains.

— Le poignard – reprit Eglofstein qui se mit à réfléchir. – Le poignard, le colonel l'a vu, et comme le travail lui paraissait très fini, il s'en est emparé. Je ne l'ai plus.

En entendant ces paroles, un poids me tomba du cœur.

— C'est bien, dis-je, je suis satisfait, maintenant. Ce n'est certainement pas le colonel qui donnera le troisième signal.

— Non, certainement, dit Eglofstein, avec un rire contraint dans lequel on aurait pu discerner à la fois un aveu et des remords.

Nous nous séparâmes et prîmes chacun notre route.

La renoncule bleue

Je parvins facilement au cantonnement de Castel-Borckenstein, car à ce moment l'émeute n'en était qu'à ses débuts. Mais le retour n'en était que plus difficile et plus dangereux et je regrettai bientôt de ne pas avoir pris avec moi pour me protéger quelques soldats de la compagnie Castel-Borckenstein. C'était, en effet, pour le moment à travers les rues un écoulement ininterrompu de mutins ; on entendait partout des clameurs hostiles, nous reprochant d'être des païens, uniquement préoccupés de souiller les églises et d'insulter aux croyances les plus sacrées ; bien plus, nous arrêtions les enfants pour les expédier sur les marchés d'Alger où nous les vendions comme esclaves. C'est avec de la suie que l'on peint le mieux le diable, le fait est bien connu. Et c'est ainsi que les prêtres répandaient à notre sujet les calomnies les plus abjectes, qui trouvaient entière créance auprès de la foule, quelles que fussent leur invraisemblance et leur stupidité.

La pensée que le colonel était resté tout seul au chevet de Gunther me faisait hâter le pas et prendre, malgré le vacarme et le tumulte, sans me soucier du danger, le plus court chemin. Dans la rue « de los Arcades », un vieillard vint à ma rencontre, pour me conseiller de ne pas aller plus loin, car l'extrémité de la rue se trouvait occupée par trente Espagnols en armes. Je m'en souciais peu, car j'avais toujours, en cas d'absolue nécessité, mes pistolets pour les mettre à la raison ; quant à eux, ils ne disposaient que de bâtons, de faux et de méchants couteaux, puisque nous leur avions enlevé leurs armes, le jour de notre arrivée. Mais comme je

poursuivais ma route, j'entendis une pierre siffler à mes oreilles et je vis une vieille femme qui, de sa fenêtre, me cria que nous étions les ennemis jurés de la Sainte Trinité et les contempteurs de la Mère de Dieu, que l'Allemagne était un pays rempli de sorcières dont les bouches crachaient des flammes et qu'il fallait empoisonner. Finalement, je résolus d'éviter les larges avenues et de poursuivre ma route par les ruelles et les jardins des maraîchers. J'atteignis enfin, avec un peu de retard, mais sans trop d'ennuis, la rue des Carmes.

Devant la maison stationnait un demi-escadron de dragons qui attendait l'ordre de charger les émeutiers. Le curé et l'alcade, accompagnés par une escorte, arrivaient au même instant et j'appris qu'ils avaient reçu la mission de veiller à ce que les insurgés aient déposé leurs armes et réintégré leurs demeures dans le délai d'une demi-heure. Toute personne qui après ce délai serait rencontrée, en tenue civile et les armes à la main, serait exécutée sans aucune pitié par les dragons.

Tous les deux, le curé et l'alcade, paraissaient très abattus, et firent connaître qu'ils n'avaient qu'un faible espoir de pouvoir accomplir leur mission. Derrière eux, j'aperçus le malheureux Brockendorf, qui était responsable de tout le mal. Et comme tous les trois, avec l'escorte, encombraient l'escalier, je dus, malgré moi, entendre toute leur discussion.

— L'église, s'écria le curé, est complètement pillée ; tous les tableaux ont été volés.

— Quel mensonge ! Un mensonge formidable, inouï ! ripostait Brockendorf, très excité. J'ai porté moi-même les tableaux dans la sacristie.

— Les chevaux ont été attachés aux statues, gémit l'alcade. On marche dans le fumier jusqu'aux genoux. Les bénitiers ont été transformés en auges et la maison de Dieu n'est plus qu'une écurie.

Brockendorf glissa rapidement sur ce reproche.

— Si on te pendait, dit-il à l'alcade, la révolte serait bien vite finie et fondrait comme glace au soleil. La ville est remplie de coquins et les prisons sont vides.

L'alcade lui jeta un regard sournois. Je voulus passer, mais Brockendorf me retint et me montra d'un geste l'alcade qui répondait que tout cela l'ennuyait beaucoup, mais qu'il ne pouvait maintenant rien y faire.

— Il faut le pendre, dit Brockendorf. C'est tant pis pour lui, car, dans le fond, c'est un brave garçon. Il connaît une foule d'histoires bien drôles et plus d'une fois, en l'écoutant, j'ai failli mourir de rire. Adieu, Jochberg, je dois rentrer chez moi. Le colonel m'a mis aux arrêts.

— Que Dieu donc, le Père tout-puissant, Jésus-Christ et tous les saints en soient loués, soupira l'alcade du fond du cœur.

— Laisse donc le Christ et tous les saints en paix ! hurla Brockendorf, furieux de voir le curé remercier Dieu au sujet de sa punition. Dans la bouche d'un rebelle, de pareilles paroles ne sont pas de mise.

Je lui fis d'amers reproches ; il avait, en effet, par sa conduite, provoqué l'émeute. Mais il ne voulut rien entendre.

— Tout le mal, déclara-t-il, vient de ce que les Espagnols cachent leurs piastres, leurs doublons, et – le diable m'emporte si je connais le nom que dans ce maudit pays l'on

donne aux ducats, – dans l'église, sous les dalles. Ils ont pris peur à la pensée que je pourrais découvrir leurs cachettes. Ah ! ce sont des malins, ces Espagnols.

Il finit par me lâcher et je grimpai les escaliers. En entrant dans le bureau, ce fut le colonel que j'aperçus le premier.

Il était toujours à la même place, près du lit de Gunther. Sur son visage on lisait encore l'expression d'une extrême tension. Jusqu'ici rien n'avait percé. Les rues étaient livrées à l'émeute, mais le colonel restait ici, écoutant la confession du fiévreux et cherchant à voir clair dans les divagations d'un visionnaire.

L'état de Gunther avait empiré et la fin semblait proche. Il continuait à parler. Il prononçait sans arrêt de petites phrases courtes, sans lien entre elles et son souffle tour à tour s'oppressait ou s'accélérait. Ses joues et son front brûlaient, ses lèvres étaient sèches et crevassées. Quelquefois sa voix était un simple murmure, puis il criait et, au moment où j'entrai, j'entendis des paroles qui rappelaient une vieille affaire d'amour que je ne connaissais pas.

— Un coup de sifflet de la fenêtre, et le valet d'écurie viendra. Siffle deux fois, et ce sera la belle jeune fille.

— Que dit-il là ? demandai-je doucement à Eglofstein.

Pour toute réponse, il me prit le bras et m'écarta du lit.

— Vous êtes resté bien longtemps dehors, me dit-il en hâte. Faites maintenant ce que je vous dis. Ne me questionnez pas et écoutez.

Et il parla à haute voix :

— Lieutenant Jochberg ! Il me manque, parmi les papiers du régiment, un ordre du chef d'État-Major de notre division, qui concerne le paiement de la solde en retard. Feuilletez donc la correspondance des mois derniers et lisez-moi les lettres et les comptes rendus, les uns après les autres.

Je compris vite son intention. Je devais lire fort, très fort, de façon que le colonel ne pût pas comprendre un mot des discours extrêmement compromettants que tenait Gunther, sous l'empire de la fièvre. Je pris la liasse des papiers que Eglofstein me tendait par-dessus la table et je commençai à lire.

Je me trouvais dans une étrange situation. Pendant que je lisais, toute l'histoire de la campagne se déroulait sous mes yeux. Et ces fatigues, ces soucis, ces combats, ces travaux éreintants, ces aventures et ces dangers, tout cela n'aboutissait qu'à couvrir les dernières paroles d'un mourant.

« *Ordre du 11 septembre :*

« Colonel ! La volonté de Sa Majesté l'Empereur étant que les troupes en cantonnement ne soient pas moins bien traitées que les troupes campées, il ordonne que la ration journalière soit de 16 onces de viande, 24 onces de pain de munition, 6 onces de pain de soupe. »

— Quels dégoûtants que ces soldats hessois ! – s'écria Gunther, en se retournant brusquement dans son lit. – Ils sont tous vautrés à un point tel que le diable même aurait pitié d'eux.

— La lettre suivante ! – ordonna vite Eglofstein – ce n'était pas la bonne.

« *Lettre du 14 décembre*, portée par le sous-lieutenant Durette de l'État-Major de la division :

« Le maréchal Soult désire, colonel, que vous rédigiez un mémoire sur la forteresse de La Bisbal, aussitôt que la ville sera en votre possession. Combien faudrait-il de canons pour l'armer complètement ? »

— Sois la bienvenue, ma chérie ! Sois la bienvenue ! reprit Gunther de sa voix claire.

Je tressaillis et, près de moi, Eglofstein murmura :

— Plus fort, que diable ! Pour l'amour du ciel, plus fort !

« … Pour l'armer complètement ? m'écriai-je, et les mots défilèrent alors sous mes yeux en une course rapide. – Trouve-t-on de l'eau, de grandes places, des bâtiments spacieux ? Peut-on y installer des dépôts, des fours, des magasins… »

— Lisez plus distinctement, Jochberg ! Je ne comprends pas un mot ! me lança Eglofstein.

« … Des fours, des magasins aux vivres, m'écriai-je avec l'énergie du désespoir –, un arsenal pour les munitions, finalement des parcs pour tous les convois d'un corps d'armée ? Faites rechercher, colonel, si, en ce qui concerne les points ci-dessus signalés… » – Ici, mon capitaine, il y a une ligne effacée.

— Laissez cette lettre et prenez la suivante !

Je dépliai le papier, qui tomba à terre. Pendant que je me baissais pour le ramasser, j'entendis la voix de Gunther qui reprenait et d'un ton de reproche :

— Je t'avais pourtant priée, ma chérie, de venir de bonne heure. Ne te laisse-t-il pas sortir de chez toi ? Ah ! tu le suis partout.

C'était elle ! C'était Françoise-Marie ! Le visage du colonel se convulsa et Eglofstein devint pâle comme de la cire. Je ramassai la lettre et me mis à lire d'un ton si rapide, si violent, si agité, que Donop, qui entrait dans la salle, en resta la bouche ouverte, et ne sut que penser.

« Colonel ! Le 25e régiment de chasseurs qui appartient à ma division a déjà cent cinquante hommes démontés, dans son dépôt de cavalerie. Il vous sera facile de faire acheter dans votre région à des prix modérés les chevaux nécessaires pour remonter ces hommes. Occupez-vous donc de faire parvenir à ce régiment qui n'a plus que cinq cents chevaux, une centaine de chevaux, afin qu'il puisse… »

— C'est fait depuis longtemps ! cria Donop, de la porte. J'ai moi-même…

— Taisez-vous ! s'écria Eglofstein, furieux. Jochberg ! continuez ! La suivante !

« *Lettre du 18 décembre*, signée du maréchal Soult lui-même :

« Colonel ! Les rapports que je reçois de Biskaya m'interdisent de prélever là-bas un seul homme. L'ennemi a tellement l'intention… »

Je m'arrêtai pour respirer. Et à cet instant précis, j'entendis Gunther prononcer mon nom.

— Oh ! balbutiait-il, est-ce Jochberg qui t'a enseigné cette nouvelle caresse ? Est-ce Donop ? Réponds-moi !

« … A tellement l'intention, criai-je, d'assiéger la ville qu'il a constitué depuis deux mois, dans les environs, de grands magasins et qu'il n'a pas cessé depuis de les ravitailler. »

« *Lettre du chef d'État-Major du 22 décembre* :

« Colonel ! Je comprends aussi bien que personne qu'il serait beaucoup plus glorieux et plus avantageux pour l'empereur de combattre Lord Wellington plutôt que des chefs de bande. Toutefois, je ne puis transmettre avec un avis favorable votre requête au maréchal. Car je ne sais pas… »

— Qu'écrit donc le colonel Desnouettes ? interrompit le colonel, en prêtant soudain une oreille attentive. N'écrit-il pas : avis favorable ?

« … Transmettre avec un avis favorable votre requête », repris-je. C'est écrit. « Car je ne sais pas », je continue, « ce qui se prépare dans les Asturies pour nous cet hiver. De plus, j'ai trop peu d'infanterie éprouvée, pour pouvoir la gaspiller… »

— Arrêtez ! hurla le colonel, furieux. Que dites-vous là ? Pour pouvoir la gaspiller ? Ce Desnouettes, qui lui donne le droit de parler d'avis favorable, de gaspillage ? Il a le même grade que moi ! Eglofstein ! A-t-on déjà répondu à cette lettre arrogante ?

— Pas encore, mon colonel.

— Prenez votre plume ! Écrivez sous ma dictée et faites porter la lettre à la première occasion ! Ce Desnouettes !

Furieux, il parcourait la salle à longues enjambées.

— Écrivez, dit-il enfin.

— Colonel ! Soyez assez bon, à l'avenir, pour vous contenter de transmettre au maréchal mes propositions sans y joindre votre avis, et de me faire connaître… Non ! Ce n'est pas assez vif.

Debout, il réfléchissait en remuant les lèvres. Et je dus attendre, sans continuer ma lecture, indécis, ne sachant que faire, et c'est à ce moment que Gunther, comme s'il voulait profiter du silence, prononça, dans son délire, très fort, très lentement et avec une netteté parfaite, les paroles suivantes :

— Oh ! laisse-moi baiser la renoncule bleue.

*

Je ne sais pas ce qui, pendant cette minute, se passa en moi. Ai-je été étourdi ? Ou bien mon cerveau fut-il traversé par des centaines de visions d'angoisse, que j'ai oubliées sur le moment même ? Ce que je sais, c'est que, lorsque je repris conscience, la terreur éprouvée pendant les dernières secondes me faisait encore trembler les mains et couler sur le front une sueur glaciale. Et puis, en réfléchissant, je me dis : voilà arrivé le moment à la pensée duquel nous avons tous tremblé, depuis un an. Le voilà arrivé… Courage ! Du calme ! Et je regardai le colonel.

Il était levé, immobile, ses lèvres contractées, comme s'il avait souffert d'un violent mal de tête. Il resta ainsi un

moment, puis se tourna vers Eglofstein. La catastrophe allait se produire.

Tranquillement, sans élever la voix, d'un ton presque détaché, il commença :

— Où me suis-je arrêté ? Écrivez Eglofstein :

— Vous aurez soin, colonel, de vous contenter, à l'avenir…

Je rêvais ! Était-ce possible ? Nous lui avions pris sa femme, il le savait et voilà qu'il nous dictait tranquillement sa lettre, comme si rien ne s'était passé. Nous le regardâmes tous, Eglofstein restait là, la plume à la main, sans écrire. Mais Gunther, de son lit, répéta pour la deuxième fois :

— La renoncule bleue ! Entends-tu ! Donop l'a-t-il embrassée lui aussi et Eglofstein et Jochberg ?

Dans le visage du colonel, aucun muscle ne bougea. Il avait l'attitude tendue de quelqu'un qui prête l'oreille. Sur ses lèvres étroitement serrées se dessinait un pli de douleur ou de mépris. Puis il fit un brusque mouvement vers la fenêtre. Dans la rue, je perçus à cet instant, un bruit lointain, un léger bourdonnement et c'est à ce bruit seul qu'il semblait prêter attention.

Tout à coup, Eglofstein se dressa, comme pris d'une résolution soudaine. Il jeta sa plume et se planta devant le colonel, droit comme un cierge.

— Mon colonel ! Je reconnais ma faute. Inutile de vous dire que je me tiens à votre disposition. J'attends vos ordres, mon colonel.

Le colonel releva la tête et le regarda.

— Mes ordres ? Je pense que le moment est trop grave pour que je puisse songer une seule minute, pour une bagatelle, à priver le régiment d'un de ses officiers.

— À cause d'une bagatelle ? balbutia Eglofstein en fixant le colonel dans les yeux.

Un haussement d'épaules. Un geste détaché de la main.

— Ce qui m'importait, c'était de connaître la vérité. C'est fait maintenant. Elle ne me surprend pas. L'affaire est close.

Je ne comprenais pas et restais figé d'étonnement. Je m'étais attendu à un accès de fureur, à une scène de violence inouïe et voilà que j'entendais des paroles froides, indifférentes, raisonnables même.

Nous nous taisions tous. Le colonel poursuivit :

— Je ne me suis jamais fait d'illusions ; cette ressemblance qui m'avait séduit était toute extérieure. Le visage, l'allure, la teinte des cheveux, oui, tout cela me rappelait bien l'autre. Mais je n'ai jamais compté sur la fidélité de ce pauvre fantôme, qu'un hasard stupide avait placé sur ma route.

Dehors, le bruit s'était accru et rapproché ; je pouvais déjà distinguer des voix d'individus. Gunther continuait à murmurer de façon indistincte, mais personne d'entre nous ne faisait attention à lui.

— Vous me regardez tous d'un air surpris, – poursuivit le colonel – avez-vous pu penser sérieusement que j'allais jouer le rôle de Pantalon pour une créature qui, je le vois bien, vous a prodigué à tous ses faveurs ? Que je vous ferais une scène à propos d'une pareille Lappalie ? Vous êtes tout sim-

plement ridicule, Eglofstein. – Vous pouvez disposer maintenant et voir un peu ce qui se passe au dehors.

Eglofstein alla vers la fenêtre, ouvrit les deux battants et se pencha au dehors. J'entendis des appels de voix qui se croisaient. Puis le silence se fit. Un courant d'air traversa la pièce et les papiers voltigèrent.

Eglofstein revint à sa place.

— La populace, dit-il, a rompu le cordon de nos troupes sur la place du Marché. Le lieutenant Lohwasser a été jeté à terre et maltraité.

— Et nous restons ici, à nous disputer pour des questions de femme et d'amourette, s'écria le colonel. Venez, Eglofstein !

Ils prirent leurs sabres, leurs manteaux et se précipitèrent à l'extérieur. Mais quelques secondes plus tard, Eglofstein rentra dans la pièce.

— Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long, nous lança-t-il, il faut qu'elle disparaisse, entendez-vous ? Il ne faut plus qu'il la trouve chez lui, à son retour.

— De qui parlez-vous ? questionna Donop.

— De la Monjita.

— De la Monjita ? Croyez-vous qu'il faisait allusion à la Monjita ?

— Par le diable, à qui donc sinon à elle ? Croyez-vous que l'un de nous serait sorti vivant de cette salle, s'il avait découvert l'exacte vérité ? Il n'a pas cru une seconde que sa femme avait pu le tromper.

— Mais la renoncule bleue ! objecta Donop.

— N'as-tu pas encore compris ? cria Eglofstein d'une voix impatiente. J'ai bien vu tout à l'heure, vous étiez là comme deux ânes à une charrette. Moi j'ai compris la chose dès la première seconde. Il a fait tatouer sur la Monjita, à la même place, une renoncule bleue, de façon à ce que l'illusion soit parfaite, c'est très clair !

— À cheval ! – et la voix du colonel nous parvint d'en bas. – Puis ce fut un cliquetis de sabres, d'éperons et de mors.

— Il faut qu'elle disparaisse, comprends-tu maintenant ? Il ne faut plus qu'il la retrouve ici, ou bien il apprendra la vérité.

— Mais où la conduire ?

— C'est votre affaire. Hors d'ici, hors de la ville. Je n'ai plus le temps.

Il était déjà parti. Pendant une minute, ce fut le silence. Puis j'entendis le bruit cent fois répété des sabots des chevaux qui, à une allure rapide, se dirigeaient vers la place du Marché.

Le dernier signal

Nous trouvâmes la Monjita sur l'escalier, appuyée à la rampe, immobile et les yeux fixés droit devant elle. En nous voyant approcher, elle reprit conscience d'elle-même. Ses yeux se remplirent de larmes. Son visage défait nous apprit tout de suite qu'elle venait de rencontrer le colonel, au moment où il avait quitté la maison. Qui avait pu la jeter dans une pareille consternation ? Peut-être un terme insultant sorti de sa bouche, ou bien un regard hostile, ou un geste de mépris pour la congédier, peut-être tout simplement l'expression de son visage. Quoi qu'il en soit elle était là, indécise, désespérée même, ne pouvant pas s'expliquer le changement d'attitude de son amant.

Donop alla vers elle et lui expliqua quelle devait quitter la maison ; il avait reçu la mission de la conduire dans un lieu où elle serait mieux en sécurité. On craignait, en effet, pour la nuit prochaine, un nouveau bombardement de la ville.

La Monjita n'écouta pas un mot de ce que Donop lui disait.

— Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-elle. Il paraissait irrité ; jamais je ne l'avais vu avec une figure pareille. Où est-il parti et quand reviendra-t-il ?

Donop répliqua qu'elle pouvait avoir confiance en lui et devait l'accompagner, le séjour dans la ville devenant extrêmement dangereux.

La Monjita le regarda, sans comprendre. Son étonnement se changea tout à coup en colère.

— C'est vous qui avez raconté au colonel que le fils du tailleur se trouvait hier chez mon père. Vous ou l'un de vos amis. C'est bien mal de votre part, car maintenant le colonel suppose le pire.

Nous la regardâmes étonnés, ne sachant rien de cette histoire. Mais elle continuait :

— Il est exact, et le colonel le savait, que j'ai eu un amant, mais depuis plus de six mois je l'avais éloigné. Ce n'est pas ma faute si je l'ai rencontré hier dans l'atelier de mon père. Il s'était offert à poser, au tarif de un réal et demi, pour la figure de Joseph d'Arimathie, mais en réalité il ne songeait qu'à me revoir. Ce matin, en me mettant à la fenêtre, je l'ai aperçu devant la maison, dans la rue, qui me faisait des signes auxquels je n'ai prêté aucune attention. C'est tout et je n'ai rien fait de mal. Conduisez-moi près du colonel et je me charge de lui démontrer que je suis complètement innocente.

— Le colonel est aux avant-postes, dit Donop d'un air embarrassé. Il y restera toute la nuit et probablement toute la matinée.

— Conduisez-moi vers lui ! supplia la Monjita. Dites-moi ce que je dois faire pour arriver jusqu'à lui et Dieu, pour vous récompenser, vous donnera tout le bonheur possible.

Le regard de Donop rencontra le mien ; nous avions tous les deux honte de la cruelle mission que nous avions acceptée et qui nous obligeait à mentir et à confirmer la Monjita dans son erreur. Mais nous ne pouvions pas agir autrement,

nous n’avions pas le choix. Le colonel ne devait pas revoir la Monjita.

— C’est bon, dit Donop. Qu’il en soit selon vos désirs. Mais la route est longue et il nous faudra aller très près des lignes ennemies.

— J’irai partout où vous voudrez, s’écria la Monjita, remplie de joie. Au fond de la rivière, s’il le faut.

Mais la méfiance ne tarda pas à renaître dans son âme ; elle dut à ce moment se rappeler à quel point la veille nous l’avions pressée de venir passer la nuit avec nous. Elle nous fixa longuement, moi d’abord, puis Donop et peut-être pensa-t-elle, à cet instant, que nous pourrions bien être toujours dans les mêmes dispositions.

— Attendez-moi ici, dit-elle enfin. Je vais monter prendre ce qui m’est nécessaire pour la nuit. Je reviens tout de suite.

Elle ne tarda pas à reparaître avec un petit paquet à la main. Je m’offris à le porter. Après quelque hésitation, elle me le confia.

Bien léger, en effet, ce paquet ; je sentais à peine son poids et je ne pouvais pas me douter que je portais ainsi l’instrument de notre ruine, du fatal destin qui allait anéantir le régiment, le dernier signal.

*

Je m’étais concerté avec Donop ; je devais franchir les lignes et conduire la Monjita aux avant-postes ennemis. Dans toutes les bandes de guérillas organisées, on trouvait des officiers anglais de l’État-Major de Wellington et de Ro-

wland Hill, qui servaient de conseillers techniques pour toutes les questions se rapportant à la conduite de la guerre. Protégé par le fanion des parlementaires, je voulais me faire conduire auprès de l'un d'eux et confier à sa garde la Monjita, en la représentant comme une personne de situation élevée au bénéfice de laquelle le commandant de la ville assiégée réclamait la protection de son adversaire.

Je m'étais décidé à remonter la rivière dans une barque, ce qui, d'après tout ce que j'avais vu au cours de ma patrouille du matin, me paraissait la voie la plus sûre. Au cas, en effet, où les guérillas refuseraient de reconnaître et de respecter mon fanion de parlementaire, il me resterait toujours la ressource de chercher à utiliser le courant de la rivière pour me mettre à l'abri derrière les boqueteaux qui la bordaient et échapper ainsi au feu de l'ennemi.

Nous montâmes dans la barque, près du mur de la ville, à cet endroit du cours de la rivière où autrefois se rassemblaient les blanchisseuses. Je pris les avirons et la Monjita, avec son petit paquet, s'accroupit derrière moi, sur le plancher de l'embarcation.

J'entendis des coups de fusil qui semblaient venir des environs de la place du Marché. Mauvais signe. On avait dû se décider à ouvrir le feu contre les mutins, et pour que le colonel se soit décidé à donner l'ordre, il fallait que la situation soit devenue bien critique. L'obscurité était maintenant complète ; Donop prit congé de moi en me serrant la main. Sur son visage on pouvait lire le doute et l'angoisse, et aussi la crainte de ne plus me revoir jamais. Car mon entreprise était pleine de dangers et d'une réussite très incertaine.

Un vent humide me frappait le visage ; lentement et sans bruit, je remuais les avirons. L'odeur pénétrante de l'eau

m'entourait. Le courant faisait dériver contre les flancs de la barque de gros glaçons et des racines ou des touffes de roseaux. Plusieurs fois, je dus baisser la tête pour éviter de me heurter contre les arbres qui bordaient la rivière et dont les branches s'étendaient parfois très loin sur la surface des eaux. Dans le lointain, le cœur de la rivière se confondait avec les vagues et sombres contours des broussailles, pour former, dans les ténèbres, une énorme masse sombre.

À l'endroit où la rivière amorçait son premier tournant, notre sentinelle m'arrêta. J'obtempérai. Le lieutenant en premier de Froben parut, me reconnut et s'étonna du but et du caractère de ma mission. Je me contentai de lui dire l'indispensable.

J'appris que nos lignes étaient très faiblement occupées et que la plus grande partie des troupes avaient dû rallier la ville, où la révolte battait son plein, le colonel ayant dû, sous la pression des insurgés, se retirer au centre de la ville.

— Si les guérillas pouvaient seulement nous laisser en paix cette nuit, ajouta de Froben d'un ton soucieux, en regardant, à travers les ténèbres, vers la vallée qui abritait les bandes du colonel des insurgés.

La Monjita n'avait rien compris à notre entretien ; ce n'est qu'en entendant parler de notre colonel qu'elle leva les yeux, pour me questionner.

Je me remis à ramer.

— Sommes-nous bientôt arrivés ? demanda-t-elle.

— Bientôt, répondis-je.

Elle paraissait inquiète.

— Je vois là-bas les feux des serranos, dit-elle (car les Espagnols de la ville appelaient les guérillas les serranos ou habitants des montagnes). Où me conduisez-vous donc ?

Je crus que l'heure avait sonné de lui dire la vérité.

— Je vous ai amenée ici, Monjita, pour vous confier à la garde d'un officier ennemi.

Elle poussa une légère exclamation de surprise et d'effroi.

— Et le colonel ?

— Vous ne le reverrez plus jamais.

Elle se dressa et la barque se mit à osciller violemment.

— Vous m'avez trompée ! s'écria-t-elle avec emportement et je sentis sur mon visage le souffle de sa bouche.

— C'était mon devoir. Vous vous soumettrez ; je vous crois assez raisonnable pour cela.

— Ramenez-moi en arrière, ou j'appelle au secours.

— Appelez au secours si vous voulez ; ce sera bien inutile. Les sentinelles ne vous laisseront jamais revenir dans la ville.

Elle prit alors une attitude désespérée, supplia, menaça, accusa ; mais je demeurai inébranlable. Une idée me poussait ; avec la Monjita dans ma barque j'éloignais de la ville le mauvais génie de notre régiment. C'était à son sujet que le premier et le deuxième signal avaient été donnés. C'était elle qui avait provoqué notre dispute avec Gunther ; c'était grâce à elle qu'il reposait maintenant mort ou agonisant dans la chambre d'Eglofstein. Et si elle revoyait le colonel, elle lui

dévoilerait la vérité, lui ouvrirait les yeux et alors c'en était fait de nous tous.

Elle cessa d'implorer, lorsqu'elle comprit l'inutilité de ses supplications. Je l'entendis prier doucement. Elle adressait à Dieu des paroles ardentes, passionnées et des sanglots se mêlaient à sa prière.

Puis elle se tut ; je n'entendis plus rien, si ce n'est à un moment un soupir léger et un gémissement prolongé, qui semblait ne pas vouloir finir.

Entre temps, j'avais atteint le deuxième tournant du lit de la rivière. Sur les deux rives on voyait brûler de gigantesques foyers qui projetaient sur toute la surface des eaux des nappes étincelantes. Des ombres çà et là se déplaçaient. Puis une voix me héla, un coup de feu retentit et une balle vint frapper l'eau, très près de ma barque.

Je laissai aller les avirons, allumai rapidement la lanterne qui se trouvait à mes pieds et de la main gauche je la déplaçai dans tous les sens pendant que de la main droite j'agitais un fanion blanc. La barque vint heurter la rive. De tous côtés accouraient les guérillas avec des photophores, des lanternes, des torches et des cercles goudronnés. Ils étaient maintenant plus de cent, à m'attendre sur la rive, et parmi eux j'eus bientôt la joie de reconnaître le manteau écarlate et le blanc plumet d'un officier anglais des fusiliers du Northumberland.

Le fanion blanc à la main, je sautai de la barque et sans m'occuper des autres je m'avançai vers cet officier et, pendant qu'une douzaine de canons de fusil se braquaient sur moi, je lui exposai la raison de ma présence.

Il m’écouta en silence, puis se dirigea vers la Monjita avec l’intention, sans doute, de l’aider à sortir de la barque. Je voulus le suivre, mais au même instant je me sentis saisi par les épaules. Je me retournai et vis le colonel des guérillas.

Je le reconnus tout de suite ; debout, appuyé sur sa canne, il avait des jambes énormes, entourées de guenilles. Il portait une musette rouge dans laquelle on apercevait un couteau, des cartouches, un pistolet, des oignons et un morceau de pain. Autour du cou, comme une guirlande de roses, il portait un collier de petits biscuits passés dans une corde.

— Vous êtes mon prisonnier, et d’une, grommela-t-il. Pour le reste, nous verrons après.

— Je suis venu en parlementaire, protestai-je.

Il se mit à rire en dessous.

— Gibier de potence, dit-il, c’est le diable qui vous envoie. Donnez votre sabre.

J’hésitai et mesurai la distance qui me séparait de ma barque. Mais avant que j’aie pu me décider, l’officier anglais se tournait vers moi et me disait d’une voix lente :

— C’est un étrange cadeau que me fait là votre commandant. Cette jeune fille est morte.

— Morte ? m’écriai-je, en sautant dans la barque.

Mais le colonel m’avait précédé, et se penchait sur la Monjita dont il éclairait le visage.

— Effectivement. Elle est morte, dit-il. Que voulez-vous que nous en fassions ? L’avez-vous conduite ici pour que

nous récitions à son intention un *Miserere*, une messe des morts, un *De profundis*, un *Requiescat*, un rosaire ?

Je gardai le silence ; soudain il poussa un cri sauvage, qui éclata comme le miaulement d'un chat exaspéré.

Puis il se leva et me regarda longuement, curieusement. Puis d'une voix toute transformée, il dit :

— C'est donc ainsi ? Un fourreau neuf pour ma vieille lame ? Bon. Attention à vous !

Il tira son pistolet. Je pensai qu'il voulait m'abattre et je saisis la poignée de mon sabre. Mais il se contenta de tirer deux coups en l'air et de faire entendre un coup de sifflet strident.

Je connaissais bien ce signal des guérillas. C'était leur façon de donner l'alarme.

La stature massive du colonel me cachait encore la barque et la Monjita. Mais subitement j'aperçus dans sa main droite le poignard du Marquis de Bolibar, avec, gravée sur l'ivoire, la Sainte Vierge portant sur ses genoux le corps du Sauveur, le poignard du Marquis, c'est-à-dire le troisième signal.

Le sol se déroba sous mes pas. Les personnes présentes, les torches, les arbres se mirent à tourner lentement sous mes yeux. Et je n'aperçus plus que le poignard et la goutte de sang qui perlait à sa pointe, une goutte de sang du cœur de la Monjita. Je suivis sa marche lente, inéluctable, celle d'un effroyable destin auquel on ne peut échapper. Et soudain je vis, devant moi, la Monjita, comme au jour de notre première entrevue.

— Viens donc, toi dont les yeux paraissent brûlants ! et ces paroles traversaient mon cerveau. Elle était là, éclairée par la flamme de la cheminée, appuyée au dossier d'une chaise, et, parce qu'elle était morte, j'étais accablé par un immense désespoir et une mortelle souffrance. Mais c'était maintenant le tour d'une autre voix, d'une voix étrangère, que je ne reconnaissais pas, qui n'était pas la mienne et qui, pleine de rage et de passion, me criait :

— Le troisième signal ! C'est toi qui l'as donné !

— Dites à celui qui vous envoie – et cette voix qui me semblait venir de très loin m'éveilla de mon songe et je me rendis compte que j'étais maintenant tout seul, avec le capitaine anglais et le colonel – dites à celui qui vous envoie, dit le colonel, que dans un quart d'heure… Mais par tous les anges et tous les saints ! Qui êtes-vous donc, en réalité ? Cette fois, je ne suis plus sûr de rien.

Il recula d'un pas et, plaçant sa lanterne en plein sur mon visage, il commença à rire.

— C'est comme si j'avais connu ce personnage il y a très longtemps, lorsqu'il était encore très jeune ; mais il portait alors des souliers de maroquin et des bas de soie. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

L'officier anglais se mit à rire.

— Je suis très heureux, Monsieur le Marquis, de vous reconnaître, cette fois, malgré votre déguisement. Comme j'ai eu déjà l'honneur de vous l'affirmer, votre visage est de ceux que l'on n'oublie pas facilement.

— Monsieur le Marquis a vraiment bien conduit son affaire, dit le colonel, d'un ton bourru et joyeux tout à la fois.

Si l'émeute gronde dans la ville, c'est comme si nous en étions déjà maîtres. Dans un quart d'heure, nous donnerons l'assaut.

Et à ces paroles, il se produisit ce phénomène étrange : moi, le lieutenant Jochberg, des grenadiers de Nassau, il me sembla que j'étais bien réellement ce Marquis de Bolibar, et j'éprouvai pendant quelques instants une sensation d'orgueil et de triomphe, à la pensée que j'avais donné le troisième signal et terminé l'œuvre.

Puis ce délire d'une seconde passa ; je revins à moi ; le désespoir, un affreux tourment s'empara de nouveau de tout mon être ; un frisson d'horreur me parcourut. Là-bas, le devoir m'appelait, je devais partir, aller prévenir, donner l'alarme.

D'un bond je fus dans le canot.

— Où allez-vous donc ? s'écria le capitaine anglais. Restez donc ici ! Votre tâche est terminée.

— Pas encore ! m'écriai-je.

Et le courant de la rivière entraîna rapidement ma barque.

Le désastre

Pour tout ce qui a trait aux heures de la catastrophe, aux dernières luttes, vaines et terribles, que menèrent les deux régiments de Nassau et Prince Héritier, j'ai très peu de souvenirs et j'en bénis le ciel. Les événements de la dernière soirée forment dans ma mémoire un sombre et fantastique tableau où se mêlent du feu, du sang, du vacarme, des tourbillons de neige et la fumée des explosions. Je n'ai pas revu le capitaine Eglofstein, Brockendorf une seule fois et encore en rêve. C'était bien longtemps après, en Allemagne, par une nuit pluvieuse ; je fus brusquement arraché de mon sommeil. J'avais vu en rêve, réellement vu Brockendorf qui sortait d'une maison en flammes, poursuivi par quatre Espagnols. Il n'avait ni tunique, ni chemise, et sur sa poitrine puissante je reconnaissais la noire toison. D'une main il tenait son manteau roulé et se protégeait des coups, de l'autre il brandissait son sabre. Il porta aussi trois ou quatre coups, puis laissa tomber son sabre et s'étendit bientôt lui-même à terre. Un petit homme barbu, replet, qui portait un flambeau, se penchait sur lui et lui enlevait son manteau.

Et pendant que l'homme à la barbe soupesait son butin et l'examinait soigneusement, un coup partit, un coup de feu sans bruit de détonation, et le petit homme barbu tomba et s'étendit de tout son long sous le manteau de Brockendorf. Puis la lune sortit lentement des nuages et le vent étendit sur les deux cadavres une épaisse couche de neige.

Était-ce la trompeuse vision d'un cauchemar qui m'arrachait ainsi au sommeil ? Ou bien ai-je en réalité assisté

à la mort de Brockendorf et l'effroyable tumulte de cette journée a-t-il fait disparaître de ma mémoire, parmi tant d'autres, cette horrible scène, d'une façon tellement complète que je l'avais complètement oubliée jusqu'au jour lointain où un rêve affreux est venu la sortir de l'oubli plusieurs années après ? Je ne puis pas le dire.

Mais j'ai bien vu de mes yeux tomber le colonel, puis Donop et encore beaucoup d'autres ; car le troisième signal et l'assaut qui suivit amenèrent la destruction totale des nôtres et j'arrivai trop tard pour les prévenir.

*

Je sautai de ma barque sur la rive et pris ma course à travers les broussailles ; je rencontrai déjà des grenadiers en fuite qui venaient d'abandonner les lignes de défense. Les guérillas les pressaient et ne les laissaient pas reprendre haleine. Je fus entraîné dans le désordre général ; c'était le sauve-qui-peut. Plusieurs déjà tombèrent, sans qu'on pût les ramasser. Enfin nous atteignîmes les premières maisons de la ville.

Je dépassai le lieutenant en premier von Froben, grièvement blessé, qui longeait, en titubant comme s'il avait été ivre, le mur d'une maison. Je parvins enfin à rassembler quelques-uns des fuyards, et pendant quelque temps nous pûmes faire front et tenir en respect les guérillas. Puis, soudain, nous nous aperçûmes que nous avions les ennemis dans le dos, d'où nous recevions des coups de fusil. Il n'était plus possible de résister ; mes soldats se relevèrent et se débandèrent ; moi-même je dus suivre leur exemple et dévaler la rue.

Partout régnaient l'affolement et le désordre ; on voyait les soldats courir dans tous les sens, en poussant des clameurs confuses. Des fenêtres pleuvaient les briques, les récipients de grès, les bûches, les ustensiles de fer, les bardeaux, les broches à rôtir, les pots d'étain, les bouilloires et les bouteilles vides et nous recevions tout cela sur la tête. Dans une maison, sur les marches d'un escalier qui conduisait à la cave, apparaissait une jeune femme, en état apparent de grossesse, qui armée d'un pistolet à deux coups, tirait sans arrêt dans la rue. Près de moi un soldat s'arrêta et la mit en joue. Puis je ne vis plus rien ; la pleine lune était cachée par les nuages et nous errions dans l'obscurité. De partout l'on entendait des appels désespérés :

— Mon cheval est parti ! Où est donc mon cheval ?

— Ne vous effrayez pas ! Laissez-les seulement approcher.

— Où aller ? Je ne vois rien que la neige.

— Dragons ! Fils de France ! Arrêtez-vous encore une fois, et en avant à coups de crosses !

— Mon sac !

— Courage ! Courage ! Remets-toi ; il nous faut continuer !

— Préparez-vous ! Attention !… Feu !

— Je suis ici. Ici !

— Je suis blessé, je ne puis pas avancer davantage.

— Venez !

— Tout droit devant vous !

En pleine obscurité, je reçus un coup dans le dos et tombai à la renverse. Pendant un moment je ne sentis rien que la neige humide sur le visage et une douleur lancinante dans le derrière de la tête. Je ne sais plus ce qu'il advint de moi ensuite. Bien que je n'aie pas perdu connaissance une seconde, il y a dans ma mémoire une éclipse qui embrasse une longue période de temps.

Je me retrouve entre les mains de deux grenadiers qui me soutenaient en me faisant avancer. Je mourais de soif et j'éprouvais de violentes douleurs au bras gauche, à la tête et aux épaules. Je me rappelle que je déchargeai par deux fois mes pistolets, mais je ne sais plus sur qui.

Nous étions en tout sept. Deux d'entre nous seulement avaient encore leurs armes et presque tous nous étions blessés.

Devant nous, brillamment éclairée et remplie de monde, s'étendait la place du Marché.

Nous exultâmes et nous nous embrassâmes croyant enfin que la délivrance était proche et notre salut assuré, en voyant trois compagnies de grenadiers, formées en carré, en situation défensive, avec le colonel à cheval au centre.

Au début du combat, le régiment avait été séparé en trois tronçons. Une fraction se maintint quelque temps dans la région de la maison épiscopale. Une autre se défendit à l'abri des haies et des arbres du jardin de l'hôpital qui, pendant la nuit, fut pris d'assaut par les guérillas et les émeutiers. Les trois compagnies de la place du Marché étaient encore en bonne forme et l'on disait qu'un effort sérieux allait être tenté pour se frayer un chemin jusqu'à la rive.

Je ne me rappelle pas grand'chose du combat qui suivit. Donop était près de moi, me parlait et me donna même à boire. Plus tard je me vois derrière une voiture à bagages, à genoux, tirant avec une carabine dans la masse épaisse des assaillants. Près de moi, un grenadier mangeait une soupe froide dans un bol en terre.

De ma place, je pouvais voir les fenêtres de mon cantonnement. Elles étaient éclairées ; je voyais défiler dans la pièce des ombres et pendant que je tirais, je me rappelai que j'avais laissé sur ma table des romans d'amour français et un petit volume de pasquinades allemandes.

Des sifflements, des grondements, des coups de sifflet, des claquements de balles, un cri strident, des ordres brefs et au milieu de tout ce tumulte l'appel incessant « Caraxo ! Caraxo ! » des Espagnols. Je vis porter devant moi, sans connaissance, Castel-Borckenstein, les bottes pleines de sang ; derrière lui marchait son ordonnance qui brandissait furieusement contre les Espagnols son fusil déchargé. Là-bas, devant l'entrée du cabaret « Au sang du Christ », à la lueur des flambeaux, se dressait toujours saint Antoine avec ses mains de pierre tendues vers nous, attestant, au milieu du bruit et du tumulte du combat, que la Vierge avait vraiment conçu sans péché.

Tout de suite après la blessure de Castel-Borckenstein, on donna l'ordre de battre en retraite. Une demi-compagnie, les rangs serrés, marcha vers la rue Ambrosius. Derrière venait le colonel à cheval.

Tout à coup, je le vis chanceler sur sa selle. Deux soldats se précipitèrent pour le retenir. Il semblait ne plus pouvoir parler et ses deux mains s'agitaient avec violence dans la direction des guérillas. Il se fit autour de lui un rassemblement

et bientôt je ne l'aperçus plus. Donop réclama deux ou trois fois un brancard.

Et puis ce fut le désordre général. Emporté par le torrent, je me trouvai dans la rue Geronimo. Elle était remplie de fuyards qui tous criaient à pleins poumons, chacun voulant passer le premier pour arriver plus vite à la rivière et au pont. Plus tard, la plupart d'entre eux firent demi-tour et revinrent sur leurs pas, pour une raison que j'ignore. Donop restait toujours près de moi. Tout en courant, il appuyait sur sa joue blessée d'un coup de sabre, un morceau de toile qu'il avait coupé dans la doublure de sa tunique ; je le revois encore aujourd'hui ainsi.

Je me rappelle encore vaguement une mêlée de courte durée, à proximité des clouteries incendiées. Un jet d'eau bouillante tomba devant moi et quelques gouttes rejaillirent sur mes mains.

En arrivant au pont, nous le trouvâmes occupé par les guérillas. Certains d'entre nous essayèrent de gagner l'autre rive à la nage. Ils luttaient contre le courant, mais le froid les saisit et l'un après l'autre ils disparurent tous dans les flots. Sur le pont, les guérillas dirigeaient contre nous une fusillade nourrie.

Le long des maisons nous reprîmes en sens inverse la route déjà suivie. Personne d'entre nous ne songeait plus à échapper au désastre. Il n'y avait plus dans nos cœurs ni espoir, ni angoisse ; il n'y avait plus que la sombre résolution de se défendre jusqu'à la mort. Nous ne cherchions plus à nous sauver du désastre ; ce qu'il nous fallait, c'était un endroit où nous puissions, dans la mêlée, homme à homme, lutter, et mourir.

Nous arrivâmes ainsi dans une petite rue escarpée que je voyais pour la première fois. C'est là que tomba Donop. Je pensai qu'il avait glissé sur le sol gelé et lui tendis la main pour l'aider à se relever ; mais je vis qu'il avait une balle dans le cou. Il prit ma main et me tendit tout ce qu'il possédait : une montre en argent, deux liasses de lettres, deux billets de banque, quelques pièces d'or, une traduction de Suétone qu'il avait lui-même entreprise, un petit médaillon d'argent avec des figures mythologiques finement travaillées, et enfin une bouteille de vin à moitié vide. Un grenadier qui passait, courbé sous le poids de son sac, sur lequel il avait attaché ses bottes, une marmite de cuivre et un bol à punch en argent, s'arrêta et jeta un regard de convoitise sur les pièces d'or que je tenais à la main. Je m'emparai de tous ces objets, mais quelques minutes après, dans ma fuite, j'en perdis le plus grand nombre. Je n'ai plus aujourd'hui que le petit médaillon d'argent avec Vénus et les Amours.

Tout en courant, nous perçûmes soudain un coup de sifflet strident, auquel on répondit de deux directions. Nous reçûmes alors des coups de feu en avant de nous. Nous nous arrêtâmes et observâmes autour de nous.

Nous enfonçâmes à coups de crosses la porte de la maison devant laquelle nous nous trouvions.

Un escalier tournant conduisait au premier étage ; une faible lueur l'éclairait et dans une niche, sous une statuette de saint, brûlait une lampe à huile. La pièce dans laquelle nous nous trouvions pouvait servir de magasin à un boulanger ou à un épicier. Nous y trouvâmes des sacs de farine, des corbeilles remplies de châtaignes et de noix, un tonneau rempli d'œufs conservés dans la paille d'avoine et une boîte de chocolat sur le couvercle de laquelle on pouvait lire, écrits

en lettres noires, ces mots : « Pantin, rue Sainte-Anne, à Marseille. »

Nous laissâmes la porte ouverte et chargeâmes nos armes. Nous n'attendîmes pas longtemps : les Espagnols étaient déjà dans l'escalier.

Nous aperçûmes une tête, un visage osseux, avec une courte chevelure broussailleuse. Je la reconnus aussitôt, c'était celle du marchand d'épices du coin de la rue des Carmes. Je levai mon pistolet, mais quelqu'un derrière moi me devança et tira. D'autres alors se levèrent de partout et la mêlée s'engagea ; les coups de feu éclatèrent ; je vis une hache projetée dans la direction de ma main ; la fumée de la poudre remplit la pièce.

Lorsque nous pûmes voir clair, nous constatâmes que nous étions seuls, mais quatre seulement d'entre nous étaient encore debout. Dans l'escalier nous entendîmes à nouveau un bruit de pas. Nous chargeâmes nos armes ainsi que celles des deux morts qui gisaient près de nous et nous les plaçâmes à portée de la main sur la table.

Un des grenadiers m'adressa la parole et me rappela que nous étions deux anciens camarades d'école. Il me demanda une prise de tabac. Un autre tira ses bottes, car il avait les pieds gonflés. J'éprouvais une fatigue mortelle.

Les guérillas revinrent une fois de plus.

Une balle siffla à mon oreille ; derrière moi quelque chose s'écroula dans un grand fracas. J'entendis maudire et crier ; mes jambes se trouvèrent entourées, la table tomba, une main me saisit à la gorge et je fus précipité à terre.

— Place ! entendis-je en tombant, sur le seuil de la porte. Sur mon visage plana une lame de sabre, longtemps, sans vouloir se décider à s'abattre.

— Place ! vous dis-je, répéta la voix. – Une lumière fut projetée sur mon visage ; la lame disparut et à sa place je vis, penchés sur moi, un plumet blanc et un manteau écarlate.

Deux mains, lentement, desserrèrent leur étreinte. Ma tête retomba lourdement en arrière et vint frapper violemment sur une caisse.

— Quelle folie de rester dans une pareille tenue ! Prenez-le ! Portez-le dehors !

Je me sentis soulevé.

— Ne vous avais-je pas dit déjà que vous courriez le danger de n'être pas reconnu ?

Je voulus ouvrir les yeux, mais n'y réussis pas. Un vent froid et humide me soufflait au visage. Quelqu'un me recouvrit de son manteau. Je sentis un choc ; il me sembla que j'étais sur la rivière, dans la barque avec la Monjita, le courant jetait de gros glaçons contre les parois de l'embarcation et sur la rive on entendait le bruissement des arbres.

Puis tout fut tranquille ; je ne fus plus ballotté. Je devais reposer sur des tapis ou sur des couvertures.

— Que nous amenez-vous là, par le diable, capitaine ? s'écria une voix, d'un ton irrité.

— Le Marquis de Bolibar, répondit-on.

De nouveau une lumière éclaira mon visage. J'entendis des murmures, puis des pas légers qui s'éloignaient. On ferma la porte.

Je m'endormis.

Le Marquis de Bolibar

Lorsque je m'éveillai, il était déjà tard.

Dans l'état de torpeur où je me trouvais, avant d'avoir ouvert les yeux, j'éprouvai le vague sentiment que la pièce était remplie de gens qui se pressaient autour de mon lit et me contemplaient silencieusement. Il me semblait entendre leur souffle et le bruissement de leurs manteaux. Lorsque je fus complètement éveillé, je vis trois personnes qui se glissaient hors de la pièce et chacune d'elles faisait des signes aux deux autres pour leur recommander de marcher légèrement et de disparaître sans bruit.

Il ne restait plus que deux personnes dans la chambre : le capitaine anglais des fusiliers du Northumberland, qui dans son manteau écarlate se tenait debout devant mon lit, les mains croisées sur la poitrine. Et devant la cheminée était assis le colonel des guérillas.

En le voyant, je me rappelai tout d'un coup les événements de la veille que mon sommeil m'avait fait oublier : l'attaque des guérillas, la mort du colonel, de Donop et de Castel-Borckenstein, l'anéantissement des deux régiments. Je fus rempli d'étonnement à la pensée que j'étais encore vivant, mais aussi d'angoisse en voyant en face de moi mon ennemi mortel, le colonel des insurgés. Mais cette angoisse ne dura qu'un instant et un sentiment la remplaça qui me donna la sérénité la plus complète : dernier survivant du régiment, je n'avais pas le droit d'exister plus longtemps. Et que pouvait-il m'arriver de mieux, si ce n'est de suivre mes camarades dans la mort ?

— Le voilà éveillé, dit l'officier anglais.

Le colonel fit entendre un bruyant gémissement. Ses jambes, éclairées par le feu d'une lumière vive, étaient étendues sur une chaise, et entourées de guenilles ; il souffrait d'une forte attaque de goutte. Son bras gauche, depuis le coude jusqu'à l'épaule, était entouré d'un pansement de toile.

— Mes hommages, monsieur le Marquis ! dit-il en soupirant et en frottent avec un morceau d'ardoise sa cheville douloureuse. Comment se trouve Votre Grâce ?

Je le regardai et crus qu'il se moquait de moi.

— Ce ne fut pas commode de vous retrouver, dit le capitaine. C'est un heureux hasard, monsieur le Marquis, qui m'a donné l'occasion de vous mettre en sûreté.

Je sautai hors du lit. Je voyais maintenant avec effroi quelle étrange destinée la vie me réservait. Un frisson d'horreur me parcourut à la pensée qu'il me fallait maintenant jouer le rôle du Marquis de Bolibar que j'avais fait moi-même fusiller.

Et je me résolus à terminer tout de suite ce sinistre quiproquo.

— Je ne suis pas celui que vous pensez, dis-je au capitaine, que je regardai fixement. Depuis longtemps le Marquis de Bolibar est mort. Je suis un officier allemand des troupes de la Ligue du Rhin.

Après cette confession, je retrouvai mon calme et attendis patiemment mon destin.

L’Anglais me regarda, puis ses yeux se tournèrent vers le colonel. Il riait.

— Un officier allemand, sans doute, dit-il. Je le sais. Probablement cet officier allemand qui se montra, il y a quelques jours dans la maison de campagne du Marquis de Bolibar, une demi-heure exactement après la disparition du Marquis. Une coïncidence bizarre, dont m’avait informé votre maître d’hôtel, monsieur le Marquis. Ce matin même il se trouvait ici, pendant que vous dormiez.

— Malédiction ! j’ai une fabrique d’aiguilles dans les jambes, hurla le colonel. Personne ne peut savoir à quel point on souffre.

— Vous êtes dans l’erreur, monsieur le capitaine ! m’écriai-je. Je suis le lieutenant Jochberg, du régiment de Nassau.

— De l’ancien régiment de Nassau. Certes. Et à cet instant, monsieur le Marquis, le plus étrange de tous les soldats de l’Empereur.

— Des soldats de l’Empereur ? rugit le colonel. Il fit un effort pour se relever, mais retomba avec un cri de douleur sur sa chaise. Vous les appelez des soldats ? Ce n’était que des braillards, des fanfarons, des joueurs, des ivrognes, des menteurs, des débauchés. Dieu est juste et sa sentence est équitable.

J’éprouvai une douleur atroce et une fureur sauvage s’empara de moi, en entendant le colonel insulter ainsi la mémoire de mes camarades. Je voulus me précipiter et l’étrangler, mais l’officier anglais se plaça entre nous deux.

— Vous me prenez pour le Marquis de Bolibar, dis-je, lorsque j'eus maîtrisé ma colère. C'était un vieillard et je suis jeune, j'ai dix-huit ans.

Le colonel partit d'un éclat de rire.

— Dix-huit ans. Vraiment un bel âge. Rappelez-vous, monsieur le Marquis, le marchand de cierges, en face de l'église ; il était tellement sec qu'on aurait pu le confondre avec un montant de porte. Il avait cinquante ans, lorsqu'il prit sa troisième femme et pour la noce il avait teint ses cheveux d'une belle couleur brune, comme étaient les vôtres hier. On aurait dit qu'il avait dix-huit ans. C'est tant pis pour les onguents, les pommades et la cire que vous avez gâchés, monsieur le Marquis. Tout cela n'a pas tenu plus d'une nuit.

Il se reprit à rire et me montra, accroché au mur, le miroir brisé. Et en contemplant mon image, je fus soudain rempli d'horreur. Mes yeux se refusaient à le croire : mes cheveux, sous l'effet des angoisses de la nuit précédente, étaient devenus d'un blanc de neige, comme ceux d'un vieillard.

— Vous avez tort, monsieur le Marquis, me chuchota à l'oreille le capitaine, vous avez tort d'essayer ainsi, à la faveur d'un masque, de vous soustraire au monde extérieur. Vous avez accompli une grande et glorieuse tâche. Le ciel vous a protégé et vous avez triomphé. Vous ne devez pas mépriser la gloire ainsi conquise et repousser les hommages de vos compatriotes et de nous tous pour les services que vous avez rendus à la cause de votre patrie et de son indépendance.

*

Je ne sais plus exactement ce qui se passa en moi. En fixant le miroir, je ne parvenais plus à me reconnaître ; je

voyais seulement l'image d'un homme étranger, d'un vieillard à cheveux blancs. Et peu à peu, d'une étrange façon, les pensées, la volonté, les désirs d'un autre homme pénétrèrent en moi, m'imprégnèrent, et bientôt je fus rempli d'une joie sauvage et triomphale. On aurait dit que l'âme du mort entrait en lutte avec la mienne et la détruisait. En moi revivait, terrible et solennel, le Marquis de Bolibar. Je me défendais encore contre sa violente emprise, je cherchais à réagir, à revenir à moi, en évoquant l'image de mes camarades disparus, en pensant à eux, à Donop, à Eglofstein, à Brockendorf. Mais ils ne répondaient pas à mon appel ; leurs silhouettes restaient dans l'ombre, j'avais oublié le son de leur voix et lorsque, intérieurement, je voulus les appeler par leur nom, je ne pus trouver sur mes lèvres que les mots cruels, les injures du colonel des guérillas, que je m'appropriais à cette heure :

— Bavards, fanfarons, ivrognes, pilleurs d'églises. – Dieu est juste et sa sentence est équitable.

Et il me semblait que dès le début la destruction du régiment avait été l'œuvre de ma volonté, et que j'en avais conçu moi-même le dessein, comme s'il s'agissait d'une noble et généreuse entreprise. L'orage grondait dans mon âme ; les battements de mon cœur se précipitaient ; on aurait dit que mon cerveau allait éclater. À cette heure décisive de mon existence, j'étais là, chancelant, incapable du moindre effort.

*

Le colonel des guérillas me regarda et sembla attendre qu'une parole sortît de ma bouche. Mais je gardai le silence.

— Laissez-moi vous parler, monsieur le Marquis, dit-il enfin. Je le sais, vous méprisez la guerre et n'avez aucune estime pour toute la gloire que recueille dans les batailles un soldat valeureux. Un pauvre valet de ferme, n'est-ce pas ce que vous avez dit, qui en toute simplicité laboure son champ, a une tâche plus glorieuse que celle de tous les généraux et chefs d'armée. Cette nuit, pendant laquelle je n'ai pas pu fermer l'œil à cause de mes douleurs, j'ai réfléchi à toutes sortes de choses. Un éclat m'a brisé le bras, et la gangrène peut se déclarer. Nous autres soldats, nous sommes des martyrs, tout comme saint Jacob, saint Cyrille ou saint Marcellin. Des martyrs du bon Dieu ou du diable, je n'en sais rien. Pourquoi nous battons-nous ? Pourquoi donnons-nous notre sang ? Pour la cause divine ? Nous sommes tous sur cette terre de pauvres bêtes aveuglées et ne connaissons pas les véritables voies de Dieu. Pour nous enrichir ? Monsieur le Marquis, nous autres soldats ressemblons aux ouvriers de l'arche de Noé qui donnèrent un abri à toutes les espèces animales et périrent eux-mêmes dans les eaux. Pour notre patrie ? Cette terre, monsieur le Marquis, a bu beaucoup de sang depuis mille ans. Mais une bataille, après des centaines d'années, que signifie-t-elle ? Qui trouve encore en elle la moindre utilité ? À quoi bon les combats, les marches, les fatigues, les épidémies, la faim, les dangers, les blessures ? Que reste-t-il de tout cela ? Je vais vous le dire, monsieur le Marquis ! il reste la gloire. Je parcours les rues d'une ville étrangère ; les habitants n'ont que mon nom à la bouche, les mères soulèvent leurs enfants sur mon passage, tous les gens sortent de leurs maisons et aux fenêtres apparaissent de nombreux visages pour me contempler. Et lorsque vieux et usé, courbé par les fatigues, je devrai aller vivre à l'hospice, l'éclat de mon nom, monsieur le Marquis – malédiction, la voilà encore ! Dieu m'épargne ! Le diable me poursuit !

Il se tut. Il venait d'entrer dans la salle une vieille femme, d'aspect repoussant, qui portait une cuvette d'eau chaude et un morceau de toile. En la voyant l'officier anglais prit son chapeau à plumes et disparut.

— Fou, fripon, lourdaud ! s'écria-t-elle, en s'apprêtant à panser avec la toile et l'eau chaude le bras blessé du colonel. Te voilà maintenant en train de gémir. Les autres gagnent de l'argent et toi du plomb !

— Laisse-moi tranquille ! gémit le blessé. Épargne-moi tes injures ! Je viens de gagner une grande bataille.

— Une grande bataille ? rugit la vieille, en roulant ses bandes de toile. Et dans quel but ? Pour que l'année prochaine le même roi vienne mettre de nouveaux impôts sur le pain, la graisse, le fromage et les œufs.

— Tais-toi ! cria l'autre. Reste à côté de tes balais et ne te mêle pas de mes affaires ! Ne reconnais-tu pas Son Excellence, le Marquis ?

— Excellence, Éminence, Révérence et Pestilence ! Tu te trouves toujours là où il y a des coups à recevoir. Si le Turc veut chasser le Tartare, il faut que tu en sois.

— Malheur, gémit le colonel, voilà dix-sept ans qu'il me faut supporter cette mégère. Tous les jours elle devient pire. Sa malice est infinie.

— Toute la ville sait, hurla la femme, que mon mari est un pourceau. Il ne veut pas travailler, il se promène toute la journée. Il se figure que ses alênes et ses poinçons le rendraient malade, s'il consentait une fois à se mettre au travail.

— Seigneur ! supplia le blessé d'une voix douloureuse, délivre-moi de toutes ces calamités !

*

En quittant la salle, je descendis les marches de l'escalier ; j'entendais toujours la voix plaintive du colonel des guérillas et les injures que lui prodiguait sa femme. Devant la maison se tenaient quelques officiers ; à l'abri d'un figuier, ils dévoraient un rôti de mouton. Ils se levèrent silencieusement sur mon passage.

Dans les rues il régnait une activité bruyante ; chacun vaquait avec ardeur à ses occupations et rien ne permettait de supposer que la ville avait été la veille même le théâtre de luttes sanglantes au cours desquelles deux régiments avaient été anéantis. Les marchands de marrons étaient là sur leurs chaises en chêne-liège ; les fripiers étalaient leurs marchandises ; de petites voitures remplies de charbon de bois parcouraient les rues, les muletiers, sous les yeux des acheteurs, poussaient activement leurs bêtes, des barbiers offraient leurs services, un carme distribuait des images saintes, des scapulaires et de tous côtés l'on entendait les cris des paysannes qui offraient toutes sortes de provisions :

— Du lait ! Du lait de chèvres ! Du lait chaud ! Qui en veut ?

— Des oignons de Murcie ! Des noix de Biscaye ! De l'ail ! Des haricots ! Des olives de Séville !

— Du vin ! Du vin rouge ! Du vin de Val de Penas !

— Toutes sortes de saucisses ! Les Longanizos ! Les Chorizos ! Les véritables saucisses de l'Estrémadure !

Et partout, sur mon passage, le vacarme cessait. Les gens pressés s'arrêtaient, me cédaient la place et me con-

templaient avec des yeux remplis d'étonnement, d'admiration et de vénération.

Ce n'était plus moi, mais bien le Marquis de Bolibar qui cheminait ainsi dans les rues de la ville. Au loin, je contemplais les vignobles et les champs – mon pays, ma terre ! Dans mon âme chantaient des airs joyeux. Je voyais mûrir les lourdes treilles et verdir les belles prairies. C'était mon bien, ma chose, toute cette nature, sous ce beau ciel et j'allais, l'ivresse au cœur, plein de rêves joyeux, devenu pour une heure l'heureux héritier de ce pays, j'allais lentement vers la sortie de la ville.

Près des fortifications, je rencontrai une troupe de guérillas. L'un d'eux m'ouvrit les lourds battants de la porte et, le visage penché vers le sol, me salua respectueusement :

— *Ave Maria purissima !*

Et, dans ma bouche, une voix étrangère lui répondit :

— *Amen !* Elle a conçu sans péché.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.